

musica

festival international
des musiques d'aujourd'hui
Strasbourg

25 SEPT / 10 OCT 2014

32^{ème} Édition

43 manifestations

55 compositeurs

26 créations

72 œuvres

65 journalistes

**Service de presse
national et international**

Opus 64
Valérie Samuel,
Claire Fabre-Chaine

52 rue de l'Arbre Sec
F-75001 PARIS
Tél: +33 (0) 1 40 26 77 94
Fax: +33 (0) 1 40 26 44 98
E-mail: v.samuel@opus64.com
c.fabre@opus64.com

**Service de presse
régional et international**

Céline Flieg

Cité de la musique et de la danse
1, place Dauphine / BP 90048
F-67065 STRASBOURG CEDEX
Tél: +33 (0) 3 88 23 46 48
Fax: +33 (0) 3 88 23 46 47
E-mail:
presse@festival-musica.org

Bureau du festival

Cité de la musique et de la danse
1, place Dauphine / BP 90048
F-67065 STRASBOURG CEDEX
Tel: +33 (0) 88 23 46 46
Fax: + 33 (0) 88 23 46 47
E-mail:
info@festival-musica.org
www.festival-musica.org

Presse écrite Nationale

Quotidiens

- L'Humanité
- La Croix
- Le Figaro
- Les Échos
- Libération

Hebdomadaires

- Télérama
- Valeurs actuelles
- Les Inrocks

Mensuels et autres périodicités

- Classica
- Diapason
- La Lettre du Musicien
- La Terrasse
- Jazz magazine Jazzman
- Opéra Magazine

Joëlle Léandre, on n'entend qu'elle

La contrebassiste inclassable présente « Can You Hear Me ? » au festival Musica, à Strasbourg

Musique

Joëlle Léandre (Aix-en-Provence, 1951) – contrebassiste, calligraphe de l'instant, coup d'archet sidéral, cri – présente une œuvre pour tentet, *Can You Hear Me ?*, au prestigieux festival Musica, le 30 septembre : « *Du presque jamais vu/entendu. Un combat que je mène depuis quarante ans. Musica est en coproduction avec Jazz d'or, la manifestation d'avant-garde à Strasbourg, l' Arsenal de Metz, et le Petit-Faucheux à Tours. Rare. Depuis quarante ans, je suis tiraillée, là, on me recolle, on m'imbrique, on m'implique. Enfin !* »

Créée en Autriche en 2009 (Léo Records), *Can You Hear Me ?* a pour distribution française : Jean-Brice Godet (clarinettes), Jean-Luc Cappozzo (trompette), Christian Bopp (trombone), Alexandra Grimal (saxophone), Théo Ceccaldi (violon), Séverine Morfin (alto), Valentine Ceccaldi (cello), Guillaume Aktine (guitare), Florian Stache (percussions) et elle, Joëlle, à la contrebasse, « direction artistique ».

Vous l'entendez ? *Can You Hear Me ?* Joëlle vous hèle. Joëlle Léandre, la contrebassiste la plus hardie des terres inconnues, la femme sans fard, le hurlement de rage ou de joie. En scène, toute virtuosité bue, on entend le combat, à l'œil nu. « *J'ai cru crever de l'infranchissable mur entre musique dite savante et musique populaire. Nous, ceux du jazz et des musiques orales, on est, on sera et on restera des ploucs. George Lewis, Antony Braxton se posent les mêmes questions de forme. Je peux dire que j'en ai souffert.* »

Parano de prolo ? Voire. Premier Prix de contrebasse au Conservatoire, Joëlle Léandre n'a jamais suivi la moindre route ordinaire. Carrière de pupitre pépère (mémère, certainement pas) ? Non merci ! C'eût été pourtant un superbe élève pour fille d'ouvrier périphérique. Egérie de la musique contemporaine ? Non merci ! Elle



MEPHISTO/DALLE

fait les beaux jours de l'Ensemble intercontemporain, de zEzM, roule sa bosse avec Morton Feldman (1977), John Cage (1981), qui n'est pas le seul à écrire pour elle, mais elle aura pris au mot Cenci, le compositeur italien : « *Cherche un son ailleurs, un son d'ailleurs, un son de nulle part.* » Elle l'a souvent cherché dans la compagnie des femmes (Annick Nozati, Maggie Nicols, Marilyn Crispell, Irene Schweizer...) ou des hommes à qui les femmes ne font pas peur (Derek Bailey, Fred Van Hove, Dainik Lazro, Yves Robert...).

Une œuvre ouverte

« *Can You Hear Me ? Quand je pose cette question en style de titre, je m'adresse à mes contemporains du contemporain, mais aussi aux prolos de là-bas. Holà ? Vous pouvez m'entendre ?* » La pièce est conçue comme une « œuvre ouverte » destinée à des instrumentistes

qui sont tous et toutes leaders, compositeurs, improvisateurs. Séries axées sur la note ré, sous-ensembles à géométrie variable (du duo au tentet), orages désirés, zigzags, gros grain de sel de la meneuse, final éclatant, *Can You Hear Me ?* : un de ces lieux critiques où l'on se sait tangent au monde et à soi-même.

« *J'ai écrit ça à la mort de mon père et pendant la deuxième Intifada. Ma musique est rebelle, politique, mais elle n'a rien d'une musique à message. Je vis les circonstances d'écriture comme autant de*

coincidences, et la musique comme ma propre histoire, l'invention de soi. »

À l'école publique, contrairement aux autres écoliers, la première leçon de flûte à bec bouleversa Joëlle Léandre. Elle se fait voyante. À l'école de musique d'Aix, elle veut s'inscrire au cours de piano. Non, lui dit doucement la mère : ce n'est pas un instrument pour nous. Alors, elle a fait contrebasse. Un instrument pour eux. Une utopie ? Bien plus grave, docteur, elle ne peut pas faire autrement. ■

FRANCIS MARMANDÉ

Musica s'ouvre sur deux chausse-trapes

Musique

Strasbourg

Le premier week-end du festival Musica à Strasbourg a été marqué par la création de deux opéras que tout oppose, à l'exception de l'insistance des auteurs à tenter un pari perdu d'avance. Dans un cas – *Mitsou*, de Claire-Mélanie Sinnhuber – réaliser en direct la bande-son (voix chantées, ensemble instrumental) d'un film projeté sur grand écran. Dans l'autre – *Quai Ouest*, de Régis Campo : transposer sur le terrain conventionnel de l'art lyrique (orchestre, chœurs, solistes) la pièce d'un dramaturge singulier (Bernard-Marie Koltès).

Deux entreprises à haut risque, vouées à l'échec par la nature des moyens mis en œuvre. *Mitsou* traite des joies et des peines d'un petit garçon, futur peintre, qui correspond avec un poète célèbre. Ce dernier lui apprend qu'une « fente » temporelle s'ouvre à minuit le 28 février lors d'une année non bissextile et que les natifs du 29 – dont fait partie l'enfant – peuvent y retrouver tout ce qu'ils ont perdu. A commencer par le chat, *Mitsou*, qui donne son nom à l'« opéra-film » présenté le 27 septembre à la Cité de la musique et de la danse de Strasbourg.

Hélas, le mistigri cher au bambin n'est pas le seul à s'être égaré dans cette dramatique (au sens télévisuel) très expérimentale. On comprend vite que l'activité de l'ensemble Multilatérale s'apparentera à une simple illustration des images très esthétisantes de Jean-Charles Fitoussi et que les

répliques chantées dans la fosse produiront l'effet d'un mauvais doublage. Un tel projet aurait-il vu le jour si le petit garçon ne s'était pas appelé Balthus et le poète Rilke ?

Vocalité hybride

La question de la notoriété des personnages ne se pose pas avec *Quai Ouest* qui, le 27 septembre, ouvrait la saison de l'Opéra national du Rhin. Ils sont tous anonymes et déjantés, zonards dans une zone portuaire où la sirène de cargo fait office de glas. Mélodiste de talent, Régis Campo tire de cette situation quelques beaux morceaux de vocalité hybride. Ici, des relents de flamenco, là, des accents de Gershwin... Ces bribes de lyrisme simple et efficace évoluent au mieux dans un environnement de chambre où se glissent la guitare électrique, le synthétiseur ainsi que des sources insolites telles que le waterphone et la machine à vent.

La plupart du temps, hélas, le grand orchestre sonne la charge en Technicolor. Si la partition de Campo oscille entre deux eaux, la mise en scène de Kristian Frédéric épouse la pièce séquentielle de Koltès d'une manière éminemment musicale. Sombre, décadente, labyrinthique, elle compose un véritable cycle de variations en... dock mineur. ■

PIERRE GERVASONI

Musica, à Strasbourg, jusqu'au 10 octobre. Festival-musica.org.
Opéra national du Rhin, « Quai Ouest », les 30 septembre et 2 octobre.
Tél. : 0825-84-14-84.

Des créations pour le temps présent

CHRONIQUE Ennuyeuse, trop cérébrale, la musique contemporaine ? L'actualité à Paris et à Strasbourg, où vient de s'ouvrir le festival Musica, prouve brillamment le contraire.



LE CLASSIQUE
Christian Merfin

Quelle riche semaine pour la création musicale : venons-nous de vivre ! Par la quantité. L'on a assisté à la création française d'une nouvelle œuvre de Jörg Widmann par l'Orchestre de Cleveland. Au concert de rentrée de l'Ensemble intercontemporain (EIC) à la Cité de la musique. Et, enfin, au week-end d'ouverture du festival Musica de Strasbourg avec une création mondiale à l'Opéra du Rhin.

Mais aussi par la qualité, même si l'on prend inévitablement le risque de rates quand on ne se réfugie pas dans le confort du tri effectué par la posterité. Et surtout par la capacité à renouveler l'expérience du concert ou de la représentation. Prenez la musique d'orchestre. On écrit certes encore des œuvres symphoniques au sens traditionnel, comme le très expressif *Teufel/Amor*, de Widmann, admirablement joué par la formation de Cleveland sous la direction de Franz Welser-Möst à Pleyel : les instruments sont classiques, la musique a un début, un milieu et une fin, l'orchestre est face au public, ouf !

À Strasbourg, en revanche, le concert d'ouverture était placé sous le signe de la « spatialisation » : mot savant pour dire que les musiciens sont repartis dans la salle, autour du public qui fait l'expérience physique du son lui parvenant de tous côtés. C'est époustouflant dans Krüff, un classique de Magnus

loguer époques et moyens d'expression de manière fertile. Le public découvrait la « performeuse » norvégienne Maja Ratkje, qui produit avec sa voix amplifiée des effets qui feraient presque croire à des instruments inconnus : un vrai théâtre en musique, expérience sensorielle beaucoup plus qu'intellectuelle. Après l'entracte, détour par l'histoire avec une transcription pour petit ensemble du *Chant de la terre* de Mahler : retour aux racines et moyen de se souvenir que ceux que l'on voit aujourd'hui comme des classiques ont été en leur temps des avant gardistes. Tout en rappelant aux musiciens de l'EIC que phrasé et expressivité peuvent aussi servir dans la musique contemporaine !

Opéra dérangeant

L'opéra n'est pas le dernier à faire ainsi dialoguer les différents arts. C'est ainsi que, à Musica, la compositrice Claire Mélanie Sinnhuber et le cinéaste Jean-Charles Fitoussi se sont associés pour créer *Mit-sou*, « opéra film » : encore une expérience dérangeante où chanteurs et orchestre sont dans la fosse tandis que l'action est projetée sous forme de film, obligeant le chef Léo Warynski à déployer des trésors de virtuosité pour synchroniser le chant avec les mouvements des lèvres des acteurs. Expérience inaboutie mais utile pour faire évoluer un genre très codifié.

Car, par comparaison, avouons que l'ouvrage commandé à Régis Campo par l'Opéra du Rhin sur le texte de *Quai Ouest*, de Bernard-Marie Koltès, avec son grand orchestre, ses décors spectaculaires, ses arias lyriques, ses enseignements vocaux, sa distribution prestigieuse, nous a paru certes très bien construit, mais surtout terriblement conventionnel et grandiloquent... ■



Quai Ouest, de Bernard-Marie Koltès, avec son grand orchestre et ses décors spectaculaires. ALAIN KANISER

Vous croyez qu'il y a une fatalité pour que la musique contemporaine soit ennuyeuse et cérébrale ? Vous auriez dû assister au concert de rentrée de l'Ensemble intercontemporain, à qui son directeur musical, Matthias Pintscher est en train de donner un nouveau souffle. Là encore, bel exemple de décloisonnement, puisqu'il s'agit de faire dia-

logue de la musique contemporaine ? Elle n'a jamais été aussi diverse, impression confirmée par le concert des élèves de la classe de composition de Manoury au conservatoire de Strasbourg : trois jeunes compositeurs, trois styles totalement distincts. Le professeur comme accoucheur et non gourou : c'est rassurant !

Lindberg créé en 1985 et qui n'a pas vieilli, tant la force brute et primitive de ces percussions déchainées vous ressort dans le ventre. C'est au contraire d'un fabuleux raffinement avec *In Situ*, de Philippe Manoury, qui fait circuler le son d'un groupe instrumental à l'autre avec une clarté et une fluidité très ciselées (françaises ?). Uniforme, l'esthétisme

MUSIQUE

Le double je du grand orchestre

Ouverture à Strasbourg du festival Musica. Torrent musical pour Lindberg, puissance et méditation pour Manoury. *Quai ouest*, opéra de Régis Campo d'après Koltès, ne convainc pas.

Après huit années à l'université de San Diego en Californie, le compositeur Philippe Manoury est revenu en France, avec une classe de composition à l'Académie supérieure de musique à Strasbourg, et un certain bonheur à l'évidence. Il présentait lui-même, samedi passé, pour le premier week-end du festival Musica à Strasbourg, les œuvres de trois de ses élèves. On retiendra le nom d'Étienne Haan qui, à vingt-deux ans, tentait une rencontre, réussie, entre théâtre et musique. Rien de révolutionnaire dans le langage, mais de l'authenticité et de l'émotion. La veille, pour le grand concert d'ouverture du festival, après une première soirée, jeudi, marquée par une œuvre d'Hugues Dufourt, *Burning Bright*, avec les percussions de Strasbourg, on retrouvait Philippe Manoury et le compositeur finlandais Magnus Lindberg pour deux œuvres très ambitieuses avec l'Orchestre symphonique de Baden-Baden/Fribourg et l'ensemble Modern sous la direction de Pablo Rus Broseta. *Kraft*, une composition de 1983-1985 de Lindberg, et *In Situ*, de Manoury, de 2013, en création française, ont ceci de commun qu'elles font appel à un très important dispositif orchestral spatialisé, c'est-à-dire impliquant des interprètes sur les côtés et au fond de la salle. Comme on peut s'en douter, entre cuivres et percussions, d'énormes masses sonores entraînent en jeu dans chacune des deux pièces. Mais si, avec *Kraft*, on a le sentiment global d'être emporté dans un véritable torrent musical, *In situ*, avec sa puissance orchestrale, la richesse de ses couleurs, est en même temps

une pièce retenue, maîtrisée et comme méditative. On avait déjà remarqué, ces dernières années, chez Philippe Manoury, cette dimension intérieure qui se confirme, y compris dans ce qu'on appelle la grande forme.

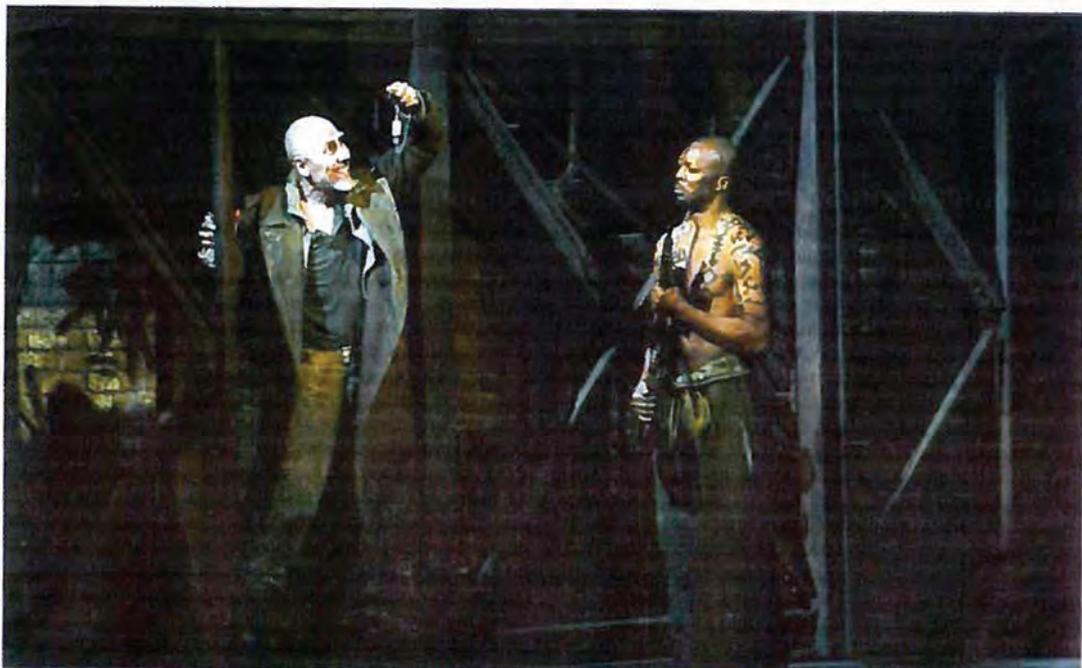
L'autre moment très attendu de ce premier week-end était la première à l'opéra du Rhin de *Quai ouest*, opéra composé par Régis Campo sur un livret de Kristian Frédéric,

d'après Bernard-Marie Koltès. La pièce mettant aux prises et en présence des personnages entre deux mondes dans un univers sombre de docks portuaires avait été créée en 1986 dans une mise en scène de Patrice Chéreau et avait fait date. D'où un questionnement, qui demeure, sur l'intérêt de faire un opéra d'une telle œuvre qui se suffit à elle-même. Ainsi, d'emblée, les voix semblent souvent décalées et en porte à faux par rapport au texte. Pourtant, la partition hybride de Régis

Campo, qui semble regarder tantôt vers Michel Legrand, tantôt vers John Adams, voire Ennio Morricone, finit par s'imposer avec de réels grands moments comme le trio des trois femmes aux deux tiers du spectacle et le solo de la jeune Claire. Au reste, les voix sont dans l'ensemble assez remarquables. Au total, beau week-end d'ouverture pour Musica, avec encore, le dimanche matin, la création du sixième quatuor de Jacques Lenot. Dans la programmation à venir, dont il faut rappeler qu'elle s'étale sur trois semaines on notera, mercredi, la pièce de Raphaël Cendo, *Registre des lumières*, et la création de *Haare*, d'Enno Poppe. •

LE FESTIVAL SE POURSUIT JUSQU'AU 10 OCTOBRE. ON NE MANQUERA PAS, LE 3, L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE BAMBERG OU, PLUS JAZZY, LE TRIO K/D/M.

MAURICE ULRICH



Régis Campo fait chanter le théâtre de Koltès

Le compositeur français donne en création à l'Opéra de Strasbourg son second opéra, *Quai Ouest* d'après Bernard-Marie Koltès.

En bon Marseillais qui se respecte – il est né dans la cité phocéenne quelques jours après les événements de Mai 68 –, volontiers « déjanté » et la blague à la boutonnière, Régis Campo a l'âme corrosive, la verve voluptueuse et l'inspiration lyrique.

Il compose pour des ensembles vocaux comme Clément Janequin ou Solistes XXI, et des chanteurs tels José van Dam, Felicity Lott et Sumi Jo, pour qui il écrit un cycle de mélodies qui sera créé en 2015 avec l'Orchestre Symphonique de Montréal, placé sous la direction de Kent Nagano. Son catalogue compte également des pages symphoniques, concertos et quatuors à cordes, joués dans le monde entier.

Un drame noir inspiré par Koltès

Pour son second opéra, six ans après *Les Quatre Jumelles* pour 4 chanteurs et 8 instruments créé en janvier 2009 d'après Copi (1939-1987), « *un texte cru, tragique, ambigu* », Régis Campo se tourne vers la tragédie, avec une pièce du Français Bernard-Marie Koltès (1948-1988), *Quai Ouest*. Conçu en 1983-1985, créé à Amsterdam en 1986, ce drame noir qui a pour cadre une sinistre cité portuaire a immédiatement connu le succès en France, mis en scène par Patrice Chéreau. L'action conte l'histoire de Maurice Koch, homme d'affaires qui se jette dans un fleuve après avoir faussé compagnie à sa secrétaire Monique Pons. Il est repêché par Charles, dont les proches espèrent pouvoir profiter du sauvetage. L'intrigue repose sur l'échange et le trafic et joue de l'appréhension de l'autre et de soi-même.

Les forces musicales d'un grand opéra

« *Cette plongée abyssale au cœur de l'Homme à travers des rapports assez charnels entre les personnages de Koltès n'est pas pour me déplaire* », avoue Campo avec gourmandise. Commande de l'Opéra du Rhin et de l'Opéra de Nuremberg, créé dans le cadre du Festival Musica de Strasbourg (1), *Quai Ouest* appartient au genre du « grand opéra », avec 50 instrumentistes dans la fosse, synthétiseur, guitares électrique et basse, percussion en nombre... Côté voix, un chœur et une distribution de sept chanteurs que l'Opéra de Strasbourg a choisis parmi les meilleurs, avec notamment Mireille Delunsch, Marie-Ange Todorovitch et Paul Gay. « *Ces personnages de loupards qui cherchent la rédemption me fascinent*, confesse Régis Campo. *Koltès me faisait pourtant peur, il était pour moi trop lié aux années 1980, au cinéma de Jean-Jacques Beineix, mais dans une langue très travaillée, poétique tout en sonnant de façon naturelle, sans pathos. J'apprécie son humour grinçant bien qu'il s'agisse d'une histoire tragique. Bref, tout ce qui m'intéresse.* »

Faire comprendre le texte

Le compositeur a tout fait pour que le texte reste compréhensible grâce à une écriture vocale « *très simple* », proche de la prosodie, tandis que la musique se veut immédiate. « *Je suis davantage allé dans le sens de La Voix humaine de Poulenc que de Pelléas et Mélisande de Claude Debussy, avec une écriture très actuelle, prévient Régis Campo. Pourtant, ce Quai Ouest français sera repris à l'Opéra de Nuremberg en janvier 2015... dans une adaptation allemande.* »

Bruno Serrou

Opéra de Strasbourg 27 septembre-2 octobre. Rés.: 08.25.84.14.84. Filature de Mulhouse 10 octobre. Rés.: 03.89.36.28.28. www.operanationaldurhin.eu. Festival Musica, 25 septembre-10 octobre. Rés.: 03.88.23.46.46. www.festivalmusica.org

OPÉRA Régis Campo dévoilera ce samedi à Strasbourg son adaptation lyrique attendue du «Quai Ouest» de Koltès.

Bad boy du contemporain

QUAI OUEST de **RÉGIS CAMPO**
Les 27 et 30 septembre et 2 octobre à l'Opéra du Rhin (Strasbourg) et le 10 octobre à la Filature de Mulhouse.
Rens.: www.operanationaldurhin.eu

Régis Campo n'a pas volé sa réputation de franc-tireur du contemporain. A quelques jours de la création mondiale de son adaptation lyrique du *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès, il se prend moins au sérieux que jamais ; à se demander s'il est véritablement français : «*On n'arrête pas de se prendre la tête avec le metteur en scène, Kristian Frédéric, mais j'aime bien ça, c'est très Koltès, donnant-donnant. Tiens, regarde...*» dit-il, montrant une vidéo sur son téléphone portable. On y voit ledit Frédéric arpenter l'opéra de Strasbourg en aboyant frénétiquement, à l'attention des comédiens et chanteurs. Si l'on se méfie de l'opéra, depuis qu'il est tombé entre les mains de petits gestionnaires cyniques et de voyous sensationnalistes, on veut bien faire une exception pour Campo dont le premier essai, *Quatre Jumelles* d'après Copi, donnait aux personnages l'occasion de chanter « *salope, salope, passe-moi la seringue*». D'autant que Campo a composé quelques pièces instrumentales parmi les plus belles de ces dernières années, à savoir *Pop Art* qui emprunte à Stravinski et Steve Reich, et *Lumen* où l'on reconnaît l'influence de Sibélius, Britten et Morton Feldman, même si Campo affirme facétieusement que ce sont ces derniers qui l'ont pillé : «*Je leur envoie même des SMS pour leur demander d'arrêter de me copier.*»

Clown. Bon sang marseillais ne saurait mentir, et l'on ne sera pas surpris d'apprendre que c'est dans la cité phocéenne que Campo a vu le jour, le 6 juin 1968. Son père était ouvrier, puis gérant, avant de devenir informaticien. Sa mère était passionnée d'opéra et l'emmena voir *Tannhäuser* de Wagner quand il avait 3 ans. C'est bien la seule référence sérieuse qu'il cite, préférant rendre hommage à Edda Dell'Orso, chanteuse de la BO d'*Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone, ou Stanley Kubrick dont la BO de 2001 lui a permis de découvrir *Atmosphères* et *Requiem* de

Ligeti. Campo apprend le piano, dès 5 ans, mais a une fâcheuse tendance à tout recomposer à sa sauce. A l'école, il improvise des sketches de clown pendant la récré, se passionne pour le théâtre et, à 12 ans, écrit ses premières partitions, dont une *Apocalypse* pour orchestre et chœur.

Après avoir été l'élève du compositeur Georges Boeuf et s'être essayé à la philo à la fac d'Aix-en-Provence, Campo monte à la capitale pour se perfectionner «*dans la classe de Banquart de tons*», fine allusion à Alain Bancquart, à son obsession pour les micro-intervalles «*et les séries de 13 sons*». Campo prend la fuite et trouve refuge dans la classe de Gérard Grisey, l'un des fondateurs du mouvement spectral. «*Il déclarait : "Après Ravel on ne peut plus utiliser de demi-tons ni composer des mélodies" et quand il me voyait plongé dans Prokofiev, Chostakovitch ou The Rake's Progress de Stravinsky, il me disait : "Vous allez perdre votre temps avec tout ça, n'est-ce pas ?"*» raconte le bad boy, imitant cruellement la voix du compositeur disparu en 1998. Il remporte ensuite le concours Dutilleux, occasion de rencontrer ce «*grand indépendant, longtemps déconsidéré au profit de Messiaen et Boulez*» qu'il fréquentera jusqu'au dernier jour.

Chœur invisible. Régis Campo ne trouve pas tout de suite son langage : «*Moi aussi j'adorais Bernard Herrmann et John Adams, mais je n'avais pas envie d'être leur Dick Rivers, alors j'ai décidé d'être le Schpountz du contemporain.*» C'est ainsi que *Pop Art*, composé durant son séjour à la Villa Médicis, fut pris pour une provocation par l'establishment parisien, mais séduisit le chef Kent Nagano qui invita Campo à Berkeley en Californie. Spectral, tonal, atonal, modal, difficile de ranger Campo dans une case. «*J'ai un permis de composer à points. Avec Quai Ouest, je vais sûrement en perdre quelques-uns, car il faut un certain mauvais goût pour faire un vrai opéra, ce qui explique que Boulez, qui a peur de se salir, n'en ait jamais composé. L'opéra, c'est bien payé, ça permet de devenir célèbre mais ça peut aussi tuer.*» La musique de *Quai Ouest* fera sans doute penser à Claude Vivier, Britten, Lévinas et Ligeti avec son chœur invis-



Régis Campo, 46 ans, en septembre à Paris. PHOTO ÉRIC DAHAN

ble, son instrumentarium traditionnel complété de synthétiseurs, basse et guitare électrique, et sa prosodie vernaculaire et urbaine portée par Mireille Delunsch, Paul Gay, Julien Behr et Fabrice Di Folco. «*J'ai voulu redonner à Koltès son côté comique, gommé par Chéreau. C'est vraiment une pièce des années 80, ce hangar new-yorkais fait penser aux films de Beineix, Carax et Besson. C'est une histoire de trafics, de trocs, violente et lyrique, et je n'ai pas eu peur par moments de composer des airs comme dans les comédies musicales de Broadway.*»

ÉRIC DAHAN

MUSICA, RICHE PANORAMA

Avec des dizaines de compositeurs, nationalités représentées, œuvres en création mondiale ou française, le festival Musica de Strasbourg, créé en 1983, continue de présenter un riche panorama de la création musicale contemporaine. L'édition 2014 aligne aussi bien des pièces de Philippe Manoury, Loulou de Pabst en ciné-concert, un récital de Jean-Frédéric Neuberger et enfin du théâtre musical, de *Quai Ouest* de Régis Campo à *la Haine de la musique*, de l'Argentin Daniel D'Adamo, d'après un essai de Pascal Quignard. E.D. Festival Musica. Jusqu'au 10 octobre. Rens.: www.festivlamusica.org

MUSIQUE

Musica flamboie

Menu de gala pour le festival de musique contemporaine Musica 2014, à Strasbourg : trois générations de compositeurs au programme (Ligeti et Dutilleux ; les stars d'aujourd'hui Dusapin, Manoury, Asperghis, Goebbles, et des jeunes pousses) ; un alléchant pas de deux entre musique et littérature ; un hommage à la sulfureuse héroïne « Lulu », etc.

Où ? A Strasbourg, Cité de la musique et de la danse. www.festival-musica.org. **Notre article détaillé sur lesechos.fr/weekend**



CULTURE

Musique : le « grand mix » de Musica 2014

PHILIPPE CHEVILLEY / CHEF DE SERVICE | LE 25/09 À 18:19



Musique : le « grand mix » de Musica 2014 - DR.

1 / 1

Le festival de musique contemporaine strasbourgeois convoque les compositeurs de trois générations et multiplie les événements : « Quai Ouest » de Régis Campo d'après Koltès, un hommage à « Lulu », un spectacle inspiré par « La Haine de la musique » de Pascal Quignard...

Des concerts symphoniques, de l'opéra, du cinéma, du théâtre, de la littérature, le festival de musique contemporaine strasbourgeois, Musica, dévoile cette année encore une riche programmation. Inaugurée jeudi 25 au soir, par un spectacle de Heiner Goebbels et un concert des Percussions de Strasbourg (création de Hugues Dufourt), la manifestation propose vendredi 26 une rencontre prometteuse entre le puissant « Kraft » de Magnus Lindberg et la création française de « In Situ » de Philippe Manoury, pièce dans laquelle le compositeur devrait à nouveau montrer son habileté à disperser l'orchestre dans l'espace.

Suivra samedi la création de « Quai Ouest », opéra de Régis Campo d'après Bernard-Marie Koltès, assurée par une distribution de luxe (Paul Gay, Mireille Delunsch). D'autres dates convoquent également de prestigieux interprètes tels l'Ensemble Intercontemporain et son chef Matthias Pintscher, l'orchestre de Bamberg, son chef Jonathan Nott et la soprano Christine Schäfer (création de Michael Jarrell), la soprano suédoise Nina Stemme et la basse Franz Hawlata dans « Le Château de Barbe-Bleue » de Bartók. Des habitués comme l'ensemble Accroche Note côtoient des nouveaux venus tel le jeune pianiste Jean-Frédéric Neuburger qui jouera Ligeti, Dutilleux, Liszt et Lauba.

Le « Golgotha » de Bartabas

Des compositeurs reconnus comme Pascal Dusapin, Tristan Murail, Georges Aperghis partagent l'affiche avec des quadragénaires tels Raphaël Cendo, Enno Poppe et Liza Lim mais aussi de jeunes que « Les Matinales de Musica » feront connaître : les élèves de Manoury ou le Quatuore Tana (création de Lenot).

« Golgotha », le spectacle équestre de Bartabas réunissant flamenco et Renaissance espagnole, un film de Jean-Charles Fitoussi avec une musique de Claire-Mélanie Sinnhuber d'après Balthus et Rilke, du jazz avec la contrebassiste Joëlle Léandre, de l'orgue avec Vincent Dubois (Messiaen et Escaich), des rendez-vous avec « Lulu » (film, concerts), une pièce de Francesco Filidei pensée pour un ensemble d'armes à feu en regard de la Messe « L'Homme armé » de Josquin Desprez, un spectacle inspiré par « La Haine de la musique » de Pascal Quignard...De quoi pleinement occuper son emploi du temps.

Philippe Venturini

Jusqu'au 10 octobre.

ww.festival-musica.org



Musica à Strasbourg : la création contemporaine réclame toujours un fort investissement public

Il a été créé il y a trente-deux ans par Laurent Bayle, le patron de la Cité de la Musique et bientôt de la Philharmonie de Paris, il demeure le premier rendez-vous hexagonal pour la musique contemporaine et l'un des plus importants en Europe. Et pourtant, le Festival Musica, novateur, expérimental, reste toujours très dépendant des subsides publics. Les mécènes, à l'instar des fondations Orange ou Jean-Luc Lagardère, sont plus frileux. Sur un budget de 2,2 millions d'euros, 80 % provient de subventions, de tous les échelons territoriaux. Il faut dire que les tarifs sont modiques, de 7,50 à 12 euros, « dans une volonté de démocratisation », précise Jean-Dominique Marco, son directeur, qui souligne également que la moitié des dépenses du festival est injectée dans l'économie



Ensemble Linea

locale. De fait, en moyenne, la cinquantaine de concerts donnés durant quinze jours (du 25 septembre au 10 octobre) affiche un taux d'occupation de 93 % à 94 %, alors que 40 % de la programmation correspond à des créations françaises ou mondiales.

Pour réaliser ces 15.000 à 17.000 entrées habituelles,

l'équipe des cinq permanents de Musica n'hésite pas à tisser des réseaux avec d'autres festivals en Europe et à faire la tournée des petites villes de la région afin de trouver de nouveaux publics. Colloques, conférences, master class complètent l'offre. « Il est de plus en plus nécessaire de relier création contemporaine et répertoire classique, car nous constatons l'absence de mémoire du public », note Jean-Dominique Marco. ■

CULTURE *musique*

Quai ouest, le chant du départ

Le compositeur Régis Campo adapte la pièce de Bernard-Marie Koltès. Plongée dans les tréfonds de l'âme.

classique

Vingt-cinq ans après sa mort, le dramaturge Bernard-Marie Koltès continue de hanter l'imaginaire collectif. Son écriture puissante, qui traversa les années 1970-1980 en s'inspirant des enjeux du monde contemporain, trouve à l'heure des crises économiques un souffle nouveau. L'Opéra national du Rhin l'a compris. En confiant l'adaptation de l'une de ses pièces en opéra à l'un des compositeurs les plus engagés d'aujourd'hui, le Marseillais Régis Campo, l'institution frappe un grand coup. Et rappelle que l'art lyrique peut avoir une histoire vieille de quatre siècles, il reste un acte social capable d'embrasser l'actualité et de nous faire réfléchir sur le monde.

LES DÉRIVES DU MONDE DES AFFAIRES

Le choix de *Quai ouest* comme point de départ de cette reconversion n'est pas anodin. Écrite en 1985, la pièce évoque les dérives de la finance et du monde des affaires : l'oubli de soi et de la conscience du réel. Aux frontières de nulle part, dans le hangar désaffecté du quai ouest d'une ville portuaire, un homme d'affaires qui a tout perdu vient chercher la mort. Il y trouvera une autre forme de vie. Celle de l'exil, de l'errance des laissés-pour-compte

qui, comme lui, cherchent une échappatoire au no man's land où les a conduits la société. L'aveu d'un échec : non celui des hommes, mais celui du collectif, comme le précisa à l'époque Koltès.

Mettre en musique ce no man's land ne fut pas une mince affaire. Campo, dont le langage puise aussi bien dans les musiques savantes que dans le folklore, avoue s'être appuyé sur l'écriture de Koltès en la suivant au plus près : le dramaturge était aussi un musicien et un mélomane averti. Gageons que ce passage à l'opéra, qui s'inscrit dans le cadre du festival **Musica**, à Strasbourg, saura lui rendre justice. La distribution, qui réunit quelques-uns des meilleurs chanteurs français d'aujourd'hui, du contre-ténor Fabrice Di Falco au ténor Julien Behr, de la théâtrale Mireille Delunsch à la solaire Marie-Ange Todorovitch, promet en tout cas le meilleur. **THIERRY HILLÉRITEAU**

À VOIR



Quai ouest, jusqu'au 10 octobre, à Strasbourg (67) puis à Mulhouse (68). Tél. : 03 88 75 48 00 ou www.operanationaldurhin.eu



L'OPÉRA DU RHIN a réuni pour *Quai ouest* de grands talents français (ici, Marie-Ange Todorovitch et Julien Behr).

Réservez : Les spectacles à ne pas manquer

Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 25 septembre au 1er octobre.

Le festival Musica de Strasbourg (25 septembre au 10 octobre) démarre par un spectacle étonnant, sans acteur ni musicien, sous la direction de Heiner Goebbels, le magnifique *Stifters Dinge* (25 et 26 septembre) Avec *Mitsou*, *Histoire d'un chat*, de Claire-Mélanie Sinnhuber (26 et 27 septembre), on plonge dans l'univers de Balthus et la poésie de Rainer Maria Rilke.

C'est à l'opéra du Rhin que le compositeur Régis Campo crée *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès dans une mise en scène de Kristian Frédrick le 27 septembre. Et l'on retrouve Georges Aperghis avec *Un temps bis* (7 et 8 octobre), une création qui réunit Valérie Dréville et Geneviève Strosser et le théâtre de Beckett.

par [Fabienne Arvers](#)

À LA CONQUÊTE DE L'ESPACE ACOUSTIQUE

Non, la musique contemporaine n'est pas condamnée à ennuyer. Pionnier de l'utilisation de l'informatique, Philippe Manoury réinvente les sons. Jusqu'au vertige. Par Gilles Macassar

— Les cheveux toujours mi longs, à peine moins drus, juste plus blancs, Philippe Manoury, resté fidèle à son allure d'étudiant nomade, est un Strasbourgeois heureux. De fraîche date – il s'est installé dans la capitale alsacienne à l'automne 2012, à son retour des Etats-Unis, où il avait passé huit années au poste de chercheur-compositeur à l'université de San Diego. Le dynamisme du conservatoire de région, où l'ancien responsable de la pédagogie à l'Ensemble intercontemporain enseigne désormais la composition, et la proximité de l'Allemagne, où ses œuvres sont régulièrement programmées, l'ont convaincu de cette implantation stratégique. Autant que la vitalité artistique de la cité rhénane ! Depuis trente ans, le festival *Musicaly* apporte chaque automne une grande bouffée de musique contemporaine. Cette année, la programmation de Jean-Dominique Marco fait la part belle à son travail, avec, en soirée d'ouverture, la création française d'*In situ*, une œuvre qui bouleverse la géographie traditionnelle de l'orchestre classique, fractionné en multiples pièces détachées, éparpillées à l'intérieur et autour du public.

A 62 ans, Philippe Manoury renoue avec sa fascination de jeunesse pour les avancées subversives d'un Stockhausen, à l'époque de *Gruppen* (armada symphonique pour trois orchestres, créée en 1958) et de *Carré* (pour quatre orchestres et quatre chœurs, en 1960), ou d'un Xenakis (*Nomos Gamma*, en 1967-68). Sons turbulents lancés à la conquête de l'espace acoustique, spectacle instrumental démultiplié tous azimuts : qui a dit que le contemporain est synonyme d'abstraction cérébrale et d'ennui ? C'est d'ailleurs parce que la vie musicale contemporaine aux Etats-Unis s'étiole dans des circuits fermés que Philippe Manoury a quitté la Californie. « Les concerts donnés sur les campus universitaires, généralement éloignés des centres-villes, n'attirent pas le grand public des mélomanes et ne concernent que les chercheurs. La création ne parvient pas à s'évader d'un cercle restreint de scientifiques, plus préoccupés de résoudre des équations techniques que de se mesurer à des enjeux esthétiques. »

Ses études d'écriture (fugue, contrepoint, harmonie) au conservatoire de Paris, dans la classe de Michel Philippot, comme ses cours auprès du légendaire Max Deutsch, ancien élève d'Arnold Schoenberg, ont d'abord préparé Philippe Manoury à une carrière de créateur, l'ont doté d'un solide « métier », au double sens de professionnalisme et d'instrument de tissage. Derrière le mitraillage de particules acérées ou le ruissellement de fines gouttelettes sonores dont l'électronique enveloppe à l'occasion sa musique, celle-ci ourdit un savant maillage de chemins souterrains, superpose ou imbrique des couches sonores soigneusement stratifiées. On reconnaît là le fin connaisseur des procédés des deux Richard, Wagner et Strauss (sur son blog 1, le compositeur commente deux de leurs opéras, *Parsifal* et *La Femme sans ombre*). Rien de nébuleux ni d'invertébré dans cette musique charpentée, qu'innerve un réseau secret de labyrinthes polyphoniques, sous lequel Philippe Manoury, minotaure jaloux de ses dédales, dérobo tout fil d'Ariane.

A côté du compositeur strict, coexiste un expérimentateur aventureux, séduit de longue date par les utopies de la musique électroacoustique. A l'aube des années 1970, les réalisations pionnières de Stockhausen (*Mantra*, *Hymnen*) élargissent son horizon créatif ; mais les contraintes liées à l'emploi rigide des bandes magnétiques, qui figent les concerts dans un carcan répétitif, le rebutent. C'est avec les possibilités de transformations en temps réel – le temps concret du concert et en réactivité immédiate au jeu des exécutants – que l'apport de l'ordinateur et de l'électronique devient souple, fécond. Entré à l'Ircam au début des années 1980 comme chercheur, Philippe Manoury participe en première ligne à la révolution informatique, au côté de Pierre Boulez et d'ingénieurs informaticiens de haut vol, tels Giuseppe di Giugno ou Miller Puckette. Il traverse toutes les étapes de cette épopée, depuis la célèbre 4X, la machine qui servit à l'élaboration et l'exécution du *Répons* de Boulez, en 1982 – elle avait l'encombrement d'une armoire normande, se transportait par camion, devait être isolée dans une pièce réfrigérée pour en modérer la surchauffe. Alors qu'aujourd'hui un simple ordinateur portable, équipé du bon logiciel, supplée aux opérations courantes.

MUSICA DE STRASBOURG, LE CHOIX DE LA CRÉATION

Priorité, comme chaque automne, à la création. Celle, très attendue, du nouvel opéra de Régis Campo, *Quai Ouest*, d'après la pièce très sombre de Bernard-Marie Koltès (première à l'Opéra du Rhin, le 27 septembre). Des reprises toute fraîches, tel le nouveau ballet équestre de Bartabas, *Golgotha*, inspiré des processions de la semaine sainte à Séville. Ou *Te craindre en ton absence*, du compositeur espagnol Héctor Parra, sur un livret de Marie NDiaye : ce monodrame pour voix de femme

seule se situe dans le sillage de l'*Erwartung* de Schoenberg. Autre héroïne solitaire : *Lulu*, la femme fatale des drames de Wedekind, du film de Pabst et de l'opéra d'Alban Berg. Evocation en parallèle de son incarnation mythique à l'écran, l'actrice Louise Brooks. « *Entre dans la ménagerie* », comme y invite le prologue de Berg. A Musica, les jeux du cirque, c'est pain bénit.

Du 25 septembre au 10 octobre, à Strasbourg Tél 03 88 23 47 23.



OLIVIER ROLLER/DIVERGENCE

Philippe Manoury a associé l'informatique et cette transtomation en temps réel de sa musique à toutes les configurations possibles – pour instruments solistes (la flûte pour *Jupiter*, la percussion pour *Neptune*, le piano pour *Pluton*, trois œuvres nées entre 1987 et 1991), pour ensemble (*Echo-Daimónon*, concerto pour piano, orchestre et électronique, en 2012), et jusque dans ses quatre opéras, de *60° Parallèle*, le premier, créé au Théâtre du Châtelet en 1997, au dernier, *La Nuit de Gutenberg*, créé à Musica, à Strasbourg, en 2011.

Les enrichissements apportés par les programmes informatiques à notre connaissance du son, et donc à sa manipulation, donnent le vertige, prévient Manoury : « *Les compositeurs sériels de l'après-guerre définissaient le son par quatre critères – sa hauteur, son intensité, son timbre et sa durée. Aujourd'hui, un ordinateur peut en paramétrer plus de*

soixante – lisse ou bruté, harmonique ou inharmonique, brillant ou mat... » Son enthousiasme pour la technologie ne l'empêche pas de redouter que la musique savante ne devienne, comme le latin ou le grec, une langue morte. Un objet d'étude ou de spéculation ésotérique et non une source d'émotion, de remise en question. A la différence des autres disciplines artistiques – littérature, peinture, théâtre ou cinéma –, la musique contemporaine laisse indifférents responsables politiques et élites intellectuelles, se désolent ce musicien Janus, qui se veut autant compositeur que chercheur, artisan que scientifique. Tel Rameau, le premier auteur à avoir étayé sa théorie musicale sur la nature physique du son. En précurseur des explorations et extrapolations informatiques d'aujourd'hui ●

1 philippemanoury.com

À VOIR

Philippe Manoury
au festival Musica,
à Strasbourg :

Strange Ritual
(2005), les 25, 26,
27, 30 septembre

In situ (2013),
création française,
le 26 septembre

Partita II (2012),
le 1^{er} octobre

Colloque

« **La musique en
temps réel** »,

les 1^{er} et 2 octobre.

www.festival-
musica.org,

tel. 03 88 23 46 46.

Strasbourg : un festival Musica entre ruptures et filiations

Par Patrick Szersnovicz

Partagez sur :    

JE M'ABONNE AU MAGAZINE



Fondé en 1981 autour du clarinettiste **Armand Angster** et de la soprano **Françoise Kubler**, *Accroche Note* se produit à Musica depuis la première édition du festival en 1983. Investissant de manière originale les musiques d'aujourd'hui et travaillant en étroite collaboration avec les compositeurs, l'ensemble se fait une fois encore l'éloquent avocat d'intelligents programmes.

Deux créations mondiales de Pascal Dusapin

Voici d'abord la reprise du prometteur *Dikha* (2000-2001, clarinette et électronique) composé à l'âge de vingt ans par le regretté **Christophe Bertrand**. Puis, deux créations mondiales de Pascal Dusapin offrent un éclairage inattendu sur le plus joué des compositeurs français de sa génération : *By the way* (2012-2014) pour clarinette et piano et *Volken* (2013-2014) pour voix de femme et piano, sur des poèmes de Goethe. Musique fragile, incisive et solide à la fois, alliant, dans sa sobre intimité, une rare économie de moyens une fascinante invention, jouée avec ferveur par Armand Angster, Françoise Kubler et l'excellent **Wilhem Latchoumia** au piano. Ces créations éclipsent quelque peu le trio (soprano, clarinette basse et violoncelle) du Japonais **Dai Fujikura** mais nullement les remarquables *Two English Poems by Borges* pour voix et cinq instruments de l'Argentin **Daniel D'Adamo**, à l'écriture aussi raffinée qu'efficace. Le lendemain, D'Adamo se fait plus prolixe et un rien moins subtil dans l'ambitieux monodrame *La haine de la musique*, d'après un texte de Pascal Quignard (Lionel Monier, comédien, Ensemble TM+ dirigé par Laurent Cuniot).

Étincelant Jean-Frédéric Neuburger

Clôture de l'édition 2014, deux concerts ont montré à un public nombreux et averti les ruptures et filiations qui structurent la musique d'aujourd'hui. Celui du Philharmonique de Strasbourg, somptueusement dirigé par **Marko Letonja**, confrontait le foisonnant et sibélien *Morning in Long Island* de Dusapin à un *Château de Barbe-Bleue* de Bartok saisissant d'intensité, face-à-face entre la grandiose Judith de **Nina Stemme** (une prise de rôle) et l'émouvant *Barbe-Bleue*, à la voix plus élimée, de Franz Hawlata. Celui du Philharmonique du Luxembourg, dirigé par **Peter Hirsch**, valait surtout le détour pour la création du *Concerto pour piano* de l'Allemand **Philipp Mainz**, défendu par un étincelant Jean-Frédéric Neuburger ; une pièce dense, à la fois discutable et passionnante, s'achevant en course à l'abîme, et que sertissaient des références – déjà – obligées à Grisey et à Kurtág ainsi qu'une page habile, virtuose mais fort racoleuse d'Adamek.

Festival Musica. Strasbourg, les 8, 9 et 10 octobre.

TOUT DE SUITE

LOU(LOU) Y ES-TU ?

DEUX FEMMES LIBRES, DEUX BRUNES PIQUANTES, SE FICHANT DES DIKTATS ET IMPOSANT LEUR MODE. LES DEUX LOULOU, L'ACTRICE (BROOKS) ET LA MUSE (DE LA FALAISE, REFONT SURFACE. FAITES VOTRE CHOIX.



L'ACTRICE

Le festival Musica (à Strasbourg) rend hommage à l'incandescente Louise Brooks. On y découvrira, le 5 octobre, le film muet de Pabst, "Loulou" (1929), avec, en live, la musique originale de Peer Raben et le film documentaire "Louise Brooks : Looking for Lulu" (1998), de Hugh Munro Neely, retraçant le destin singulier de la superbe actrice du muet. L'ancienne danseuse au célèbre carré court frangé dans des revues new-yorkaises est née en 1906. Cette fille rebelle au regard noir préférait lire

Schopenhauer entre les prises plutôt que discuter ou sourire. Incomprise à Hollywood, on dit qu'elle couchait avec beaucoup d'hommes (du milieu), posait nue, aimait les rôles scandaleux. Elle a fini par sombrer dans l'alcool et la dépression. Une femme fascinante !



LA MUSE

Cette mannequin anglaise, née en 1947 (de père français), a commencé sa carrière comme rédactrice mode au magazine "Harper's & Queen". En emménageant à New York, Loulou fréquente Robert Mapplethorpe et Andy Warhol. Elle pose pour Cecil Beaton, Richard Avedon, Helmut Newton... De passage à Paris, en 1968, elle fait la connaissance d'Yves Saint Laurent et, deux ans après, le couturier lui demande de rejoindre son équipe. Cette originale impose vite sa patte. En 1977, elle épouse Thadée Klossowski de Rola, fils du peintre Balthus. Alicia Drake écrira à leur sujet : "Ils personnifient la fantaisie parisienne des années 70, la vie artistique, aristocratique, la mode, l'élégance, la beauté, la jeunesse et l'excès." Un livre paru en septembre (éd. Rizzoli) rappelle à tout le monde son aura et son élégance. — VIOLAINE SCHÜTZ

Ici & ailleurs miscellanées

La quête du Graal

TEXTE Marie Adine

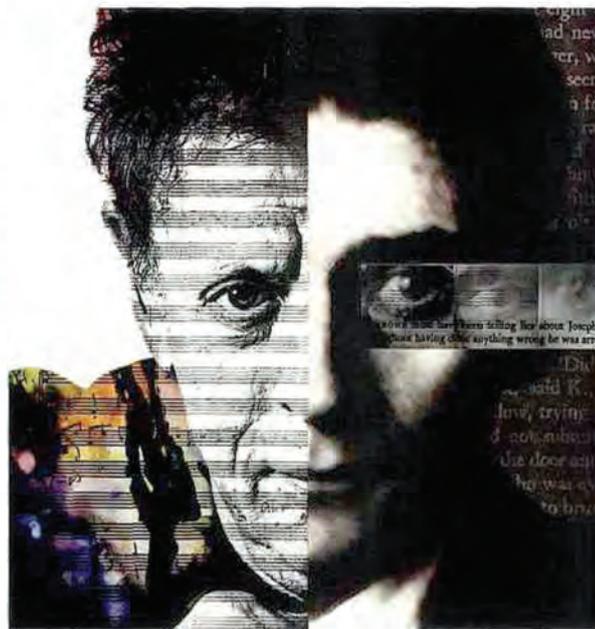
L'opéra, par sa forme complète, représente une sorte d'absolu pour les compositeurs. Il stimule la créativité des musiciens et livre un riche terreau d'expérimentations. Mise en lumière des programmations les plus audacieuses du moment.

Opera is an ideal medium for composers, offering rich potential for experimentation. Here is a look at some of the boldest shows of the moment.

Strasbourg Les quais d'une ville portuaire, un hangar désaffecté. C'est dans un lieu hors du temps, et hors de tout, que se situe l'action de *Quai Ouest*. Presque trente ans après sa création, la pièce de Bernard-Marie Koltès devient opéra. Régis Campo, compositeur français (dont le catalogue compte près de 200 œuvres) met en musique cette tragédie contemporaine qui conte, en trente séquences, l'histoire d'un homme d'affaires en fuite et sa rencontre improbable avec un fils d'immigré. Une création mondiale présentée à Strasbourg dans le cadre du festival Musica, consacré à la création contemporaine. The docks of a port city, a derelict hangar:

Quai Ouest has a timeless, placeless setting. Almost 30 years after he wrote it, Bernard-Marie Koltès's play has been adapted for the opera. Régis Campo, French composer of nearly 200 works, set the contemporary tragedy to music. In 30 scenes, it tells the story of a fugitive businessman and his improbable encounter with an immigrant's son. The world premiere in Strasbourg is part of the Musica festival.

QUAI OUEST Strasbourg le 2.10., Mulhouse le 10.10. Direction musicale : Marcus Bosch. Mise en scène : Kristian Frédrick. www.operanationaldurhin.eu



À Londres, le compositeur Philip Glass réinterprète le Procès de Franz Kafka. In London, composer Philip Glass reinterprets Kafka's *The Trial*.

Stuttgart Inspiré de la nouvelle de Georg Büchner (1835), qui décrit le cheminement vers la folie du dramaturge et poète Jakob Lenz, l'opéra éponyme de Wolfgang Rihm figure parmi les plus joués du répertoire lyrique allemand actuel. Opéra de chambre* en treize tableaux, *Jakob Lenz* évoque tour à tour le *Wanderer* de Schubert et *Wozzeck* de Berg. L'écriture de Rihm, souvent qualifiée de spontanée, compose une partition d'une grande simplicité, très expressive, qui conduit progressivement à la chute finale.

Inspired by a short story written in 1835 by Georg Büchner, portraying the encroaching mental illness of the poet and playwright Jakob Lenz, the eponymous opera by Wolfgang Rihm is among the most frequently performed of the German repertory. *Jakob Lenz*, a chamber opera in 13 tableaux, draws inspiration in turn from Schubert's *Der Wanderer* and Berg's *Wozzeck*. Rihm's "spontaneous" style of composition makes for a simple, highly expressive score, leading progressively to the dramatic ending.

JAKOB LENZ Du 25.10. au 15.12. Direction musicale : Franck Ollu. Mise en scène : Andrea Breth. www.staatstheater-stuttgart.com

Londres Affiche de vedettes au Linbury Studio Theatre de l'Opéra royal de Londres. Le compositeur Philip Glass (l'un des plus célèbres de sa génération), accompagné du dramaturge et scénariste oscarisé Christopher Hampton, propose une relecture originale du Procès de Kafka (*The Trial*). Premières représentations mondiales pour cet opéra de chambre*, rassemblant huit chanteurs et un ensemble de douze musiciens, auquel on peut prédire un beau succès. There's a star line-up at the Linbury Studio Theatre in London's Royal Opera House. The composer Philip Glass, one of the most famous of his generation, and Oscar-winning playwright and screenwriter Christopher Hampton together created this original version of Kafka's novel *The Trial*, in the form of a chamber opera. The world premiere of the work, featuring 8 singers and a 12-musician ensemble, is sure to be a hit. **THE TRIAL** Du 10 au 18.10. Direction musicale : Michael Rafferty. Mise en scène : Michael McCarthy. www.roh.org.uk

*OPÉRA DE CHAMBRE Forme contemporaine d'opéra mettant en scène un effectif lyrique et orchestral réduit.

ENTRETIEN / DANIEL D'ADAMO ET CHRISTIAN GANGNERON

Publié le 29 août 2014 - N° 223

Un spectacle total

Daniel D'Adamo s'est emparé de *La Haine de la musique* de Pascal Quignard, pour bâtir un monodrame pour un comédien et dix instrumentistes, créé dans le cadre de Musica. Rencontre avec le compositeur et son metteur en scène Christian Gangneron.



« L'électronique élargit, décuple l'espace musical et y plonge les spectateurs. »

Pourquoi avoir fait le choix de ce texte de Pascal Quignard ?

Daniel D'Adamo : J'ai immédiatement été accroché par ce texte extraordinaire. Les thématiques abordées par Pascal Quignard agissent comme des leitmotifs et certaines de ses phrases ont déclenché en moi de véritables images sonores. D'une

certaine manière, construire une sensation musicale à partir de ce texte a été très facile.

Le livre de Pascal Quignard est une suite de « petits traités ». Dans quelle mesure se prêtent-ils à devenir matériau théâtral ?

C. G. : Tout d'abord, j'aime travailler sur des matériaux qui ne sont pas d'emblée théâtraux. Mettre en scène l'opéra, ce n'est pas seulement raconter une histoire. La théâtralité ici tient avant tout au cheminement de la pensée, à ses linéaments...

D. D'A. : C'est un texte très ouvert, qui a un grand pouvoir sur l'imagination, qui se prête à toutes formes d'interprétation et dans lequel il n'est pas difficile de se frayer un chemin.

Quel est le statut de cette voix unique confiée au comédien Lionel Monier ?

C. G. : Le comédien se situe dans un entre-deux, c'est un personnage pris dans une double sollicitation entre le texte et la musique. Il aide le spectateur à projeter ses propres images et en même temps il donne corps à la pensée. On pourrait presque parler d'archéologie fictive : j'essaie de faire jouer par le comédien la situation dans laquelle on se trouve lorsque nous viennent les idées.

D. D'A. : La musique est l'autre personnage omniprésent ; elle sera incarnée sur scène par les musiciens et le chef d'orchestre, dans un jeu permanent de présence et d'éloignement, auquel l'électronique participe également : elle élargit, décuple l'espace musical et y plonge les spectateurs. C'est un peu la leçon de Pascal Quignard : on ne peut pas échapper à la musique !

Propos recueillis par Jean-Guillaume Lebrun

A PROPOS DE L'ÉVÈNEMENT

**DANIEL D'ADAMO ET
CHRISTIAN GANGNERON**

du 9 octobre 2014 au 12 décembre 2014

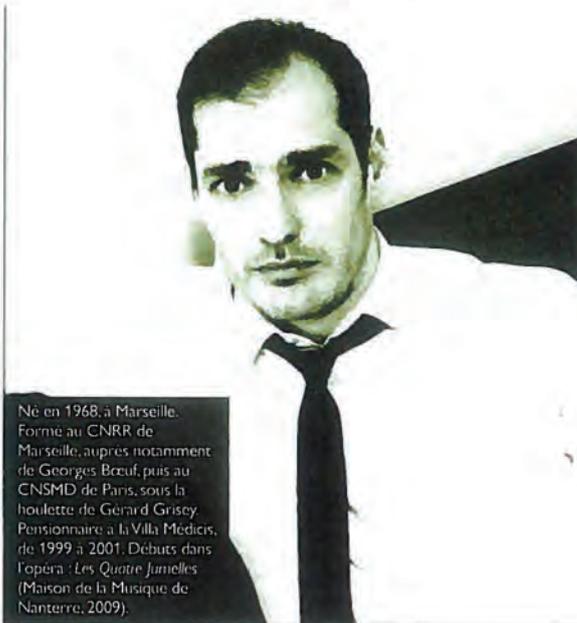
Maison de la musique de Nanterre
8 Rue des Anciennes Mairies, 92000
Nanterre, France

Création au Festival Musica le 9 octobre à
20h30 et reprise en version semi-scénique
à la Cité de la musique le 12 décembre à
20h.

TM+, La Maison de la Musique, 8 rue des
anciennes mairies, 92000 Nanterre. Tél :
01 41 37 76 16.

RÉGIS CAMPO

CRÉATION À L'OPÉRA NATIONAL DU RHIN
Le 27 septembre, à Strasbourg, le compositeur français propose son deuxième opéra, Quai Ouest, d'après la pièce de Bernard-Marie Koltès, en coproduction avec le Staatstheater de Nuremberg



Né en 1968, à Marseille. Formé au CNRR de Marseille, auprès notamment de Georges Bœuf, puis au CNSMD de Paris, sous la houlette de Gérard Grisey. Pensionnaire à la Villa Médicis, de 1999 à 2001. Débuts dans l'opéra : *Les Quatre Jumelles* (Maison de la Musique de Nanterre, 2009).

Après *Les Quatre Jumelles*, «opéra bouffe» d'après Copi, créé à Nanterre, en 2009, vous donnez, avec *Quai Ouest*, votre deuxième ouvrage lyrique. Que représente pour vous la composition d'un opéra ?

J'ai attendu d'avoir fait mes armes et d'acquiescer beaucoup de techniques dans mon propre style, pour aborder de nouveau ce genre. Une œuvre pour la scène est à la fois l'aboutissement et la synthèse de l'expérience musicale, et, dans le même temps, son éclatement dans une grande forme originale. Il faut avoir un instinct théâtral sûr et aimer raconter une histoire. Je cherchais un livret qui me stimule, je voulais me confronter à l'écriture d'un opéra d'envergure, explorer le domaine de l'orchestre, et surtout du chant.

C'est la première fois que l'une des pièces majeures du dramaturge Bernard-Marie Koltès est adaptée à l'opéra. Comment votre intérêt s'est-il porté sur *Quai Ouest*, une œuvre qui offre un reflet de nos peurs et de nos manques ?

La proposition du sujet de *Quai Ouest* m'a immédiatement inter-

pellé. La force de cette pièce m'a offert la possibilité de lui donner une texture sonore dans un temps musical qui s'écoule selon le mouvement continu du théâtre. L'action a pour cadre le quartier à l'abandon d'une ville portuaire, séparé du centre-ville par un fleuve. Dans un hangar désaffecté de l'ancien port se jouent la vie et la mort de sept personnages, dont le destin est précipité par l'intrusion de Maurice Koch, qui va dans cet endroit hors du monde pour mettre fin à ses jours. Cette tragédie, non dépourvue d'ironie et d'humour, est proche de ma sensibilité.

Comment avez-vous travaillé à partir du texte très dense de Koltès, pour concevoir votre ouvrage en vue de la scène lyrique ?

Avec Kristian Frédéric – qui signe également la mise en scène – et Florence Doublet, les auteurs du livret, nous avons respecté l'écriture de Koltès, aucun mot étranger à la pièce n'a été ajouté. Tout en conservant sa structure, nous avons été contraints de faire une découpe chronologique selon les exigences qu'imposent les codes de l'opéra. J'ai souhaité être fidèle à la simplicité du langage

koltésien, à sa musicalité singulière, à son immense poésie.

Comment avez-vous traduit musicalement l'univers tragique de *Quai Ouest*, qui oscille en permanence entre ténèbres et lumière ? Quelles couleurs vocales et instrumentales avez-vous retenues ?

Cette tragédie a une dimension sacrée, elle ouvre sur une vision vers l'au-delà. J'ai voulu recréer, en musique, l'équivalent de ce monde rituel de la mort. J'ai essayé d'explorer tout le potentiel que suggèrent les multiples registres de la pièce. Mes options musicales sont en étroite relation avec chaque situation, pour renforcer l'unité dramaturgique de l'opéra, en évitant toute emphase, tout sentimentalisme pour aller à l'expressivité la plus épurée, afin que ma musique soit liée intimement au souffle du texte. J'ai composé un opéra en

trente séquences, qui restituent le caractère cinématographique et la vitesse du temps narratif de l'action, ainsi que celui, plus statique, des monologues. J'ai écrit des récitatifs ou des ensembles pour les sept chanteurs, qui racontent chacun leur vie selon l'ironie tragique de Koltès, dont je me sens proche. J'ai retenu trois voix féminines – une colorature, une soprano et une mezzo –, et quatre masculines : un contre-ténor, un jeune ténor, un baryton et une basse. Dans la fosse, un grand orchestre privilégie un certain scintillement sonore, avec un pupitre important de percussions, deux guitares électriques et deux synthétiseurs. L'orchestre soutient la voix et fusionne avec elle, mais sans jamais la couvrir, pour préserver la beauté simple du texte. L'opéra s'achève sur un chant lent et dépouillé, porté par le chœur recueilli.

Propos recueillis par
Marguerite Haladjian



ACTUALITÉS

INTERVIEW

JONATHAN NOTT L'émotion pour leitmotiv

A la tête de l'Orchestre symphonique de Bamberg depuis 2000, l'Anglais Jonathan Nott a propulsé la formation bavaroise au devant de la scène internationale, réalisant un sans-faute discographique.

En France, on vous connaît essentiellement pour votre passage à la tête de l'Ensemble Intercontemporain entre 1995 et 2000...

À croire qu'on a oublié que j'ai surtout dirigé des opéras, de Mozart à la musique du ^{xx}e siècle, notamment à l'Opéra de Francfort ! Comme si le répertoire contemporain devait faire oublier le « beau » son, l'art du chant, la tension qui passe d'une note à une autre, bref l'émotion... Mon travail avec l'Ensemble Intercontemporain ne s'est pas résumé à prendre parti dans une vaine querelle entre musique tonale ou atonale. Quelles que soient les sources sonores, elles ne viennent jamais de nulle part. Je ne fais aucune différence entre diriger une création et une symphonie de Schubert. Dans les deux cas, j'essaie de comprendre ce que veut le compositeur et ce qu'il a mis derrière ses notes de musique.

Votre discographie avec Bamberg témoigne d'une continuité artistique allant de Schubert à Mahler. Comment avez-vous déterminé ce choix ?

Je suis parti de la sonorité de l'orchestre et de sa tradition musicale. Il a été fondé en 1946, autour d'un noyau d'artistes tchèques, qui avaient appartenu à l'Orchestre philharmonique (allemand) de Prague. Il s'agissait donc de réfugiés d'Europe de l'Est dont le premier directeur musical, Joseph Keilberth, a préservé le son tout en ouvrant au maximum le répertoire. Par la suite, d'autres chefs comme Eugen Jochum ont stabilisé la formation. Mon travail a été de respecter ce socle tout en affinant la clarté du son. C'est pour cela que les premiers disques se sont focalisés sur l'art du chant que j'évoquais, les symphonies de Schubert et les premiers opus de Mahler : sa musique réunit les acquis du ro-



T. MOLLER

mantisme et pose les bases de la modernité du ^{xx}e siècle. Nous avons creusé ce répertoire en cherchant notamment les traits d'orchestre originaux prévus par Mahler.

Quels sont vos prochains enregistrements pour le label Tudor ? Ce sera *Le Chant de la terre* avec, peut-être, l'« Adagio » de la *Dixième Symphonie*. Nous ferons alors une pause. Diverses idées sont dans l'air. Pourquoi pas de la musique française... **Votre contrat avec l'Orchestre s'achèvera en 2016. Comment imaginez-vous le futur de la formation et, plus généralement, de la vie musicale en Allemagne ?**

Je suis venu en Allemagne pour la première fois en 1988 avec le désir d'apprendre la langue et de diriger. Des dizaines d'opéras, d'orchestres vivent dans ce pays. Dix pour cent de la population achète des places au moins une fois par an. C'est infiniment plus qu'en Angleterre. Je suis optimiste parce que dans ce pays, la musique ne s'adresse pas seulement à une élite cultivée. ♦

Propos recueillis par Stéphane Friédérich

→ Jonathan Nott dirige l'Orchestre de la Suisse romande dans la *Symphonie n°7* de Mahler, à Genève le 22/10. Rens. : www.ville-ge.ch/culture/victoria_hall



Festival Musica: une 32e édition sous le signe de Louise Brooks

STRASBOURG, 23 sept 2014 (AFP) - Le festival de musique contemporaine Musica, qui s'ouvre jeudi à Strasbourg, joue une nouvelle fois les passe-frontières, à travers une quinzaine qui mêlera concerts, théâtre et cinéma et un cycle consacré à Louise Brooks.

La compagnie Bartabas et les Percussions de Strasbourg ouvriront, presque au même moment jeudi soir la quinzaine, respectivement depuis la scène de La Filature à Mulhouse (Haut-Rhin), avec une chorégraphie Bartabas/Golgota croisant ballet équestre et le flamenco d'Andrès Marin, et au TNS de Strasbourg.

"Bousculer les codes et les conventions": jusqu'au 10 octobre, ce festival majeur de la scène européenne contemporaine entend désenclaver le genre et "créer des ponts" entre les disciplines, à travers une quarantaine de concerts, spectacles et performances, affirme son directeur Dominique Marco.

La 32e édition de Musica revisitera le mythe de Louise Brooks, cette icône du dramaturge allemand Frank Wedekind, qui donna naissance au film muet de Georg Wilhelm Pabst (1928), avec un cycle qui s'ouvrira le 3 octobre par un concert de l'orchestre symphonique de Bamberg (Allemagne) autour de la soprano allemande Christine Schäfer.

Un ciné-concert live avec la musique originale de Peer Raben, ainsi qu'un spectacle de cabaret du trio londonien Tiger Lillies (A Murder Ballad) et un documentaire, complètent cet hommage.

Dans la même veine, la création mondiale "Mitsou" proposera un opéra-film inspiré des 40 images de Balthus et des "Lettres à un jeune peintre" de Rainer Maria Rilke.

La quinzaine, qui se voit depuis sa création en 1983 comme une riposte au "prêt-à-consommer" des musiques actuelles et de la "culture Lady Gaga", selon Dominique Marco, mise une fois de plus sur la singularité des expériences, visuelles, sonores et acoustiques pour capter un nouveau public de curieux et de mélomanes.

"La musique qui est aujourd'hui omniprésente, envahissante, presque ringarde, au sein de la société, est devenue un objet de consommation (...) Le citoyen a du mal à sortir du moule dans lequel on essaie de le faire rentrer", dit le directeur de Musica. "Face à la puissance de feu à laquelle les compositeurs de musique savante sont exposés, ces derniers disposent de très peu de marge pour résister", explique M. Marco.

"La haine de la musique", monodrame de Christian Gangneron sur un texte de Pascal Quignard, entend rappeler que "les oreilles n'ont pas de paupières" et dénoncer le "trop plein de musique" qui envahit la société.

"Stifters Ding", de l'Allemand Heiner Goebbels, proposera un "no-man show" aux antipodes de la musique commerciale, avec cinq pianos sans pianiste qui joueront aux stars. "L'homme armé", création de l'Italien Francesco Filidei, traitera des conflits de pouvoir avec un instrumentarium fait d'armes à feu et d'engins militaires.

Musica, qui conviera le public à une nouvelle série de "concerts sous casques" pour des expériences intimistes, se fermera sur un concert de l'Orchestre philharmonique du Luxembourg sous la direction de Peter Hirsch.

Festival Musica: www.festivalmusica.org/programme

lg/jlc/DS

Presse écrite Internationale

Allemagne

- Acher-und Bühler Bote
- Deutschland
- Eurojournalist
- Hebdoscope
- Mittelbadische Presse :
Offenburger Tageblatt,
Acher-Rench-Zeitung,
Kehler Zeitung,
Lahrer Anzeiger,
Offenburger Tageblatt,
Schwarzwaldzeitung
- Neue Musik Zeitung
- Schwarzwälder Bote
- Sieben:Live

Klangkraft mit farbiger Transparenz

Musica 2014: Luxemburger Philharmonie überzeugte in Straßburg nicht durchgehend

Zum Abschluss der 32. Auflage des Festivals Musica warten die Luxemburger Philharmoniker mit einem kontrastreichen, musikalisch leider nicht durchgängig überzeugenden Konzertprogramm auf. Musikalisch waren sie wie immer auf höchstem Niveau.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Keine Frage, das bei Musica längst zu den Stammgästen zählende Orchestre Philharmonique du Luxembourg zählt zur ersten Kategorie der europäischen Orchesterlandschaft. In großer Besetzung bringt es immer wieder herausragende Werke der neuen Musik zur Aufführung, es glänzt mit Klangkraft und einer farbigen Transparenz.

In Straßburg lieferte es in den vergangenen Jahren immer wieder überzeugende Auftritte ab, an die sicherlich auch das Abschlusskonzert des diesjährigen Festivals für zeitgenössische Musik anknüpfte.

Unter der Leitung des Kölner Dirigenten Peter Hirsch, servierte das Orchester am Freitag vier Werke, die in ihren musikalischen Kontrasten jedes Orchester vor eine Herausforderung stellen würden. Die musikalische Klasse des Orchesters kann letztendlich aber nicht darüber hinwegtäuschen, dass ausgerechnet die Uraufführung des Abends,

das erste Klavierkonzert des deutschen Komponisten Philipp Maintz, schwächelte. Das dem französischen Pianisten Jean-Frédéric Neuburger gewidmete Werk, das dieser gemeinsam mit den Luxemburger Philharmonikern zur Aufführung brachte, hinterließ ein im Grunde ratloses Publikum. Das in silbernen Klangbildern agierende Klavier wirkte über weite Strecken wie ein Fremdkörper in der von den Orchestermusikern ausgebreiteten Klanglandschaft.

Technisch auf einem sehr hohen Niveau agierend, bewegten sich das Soloinstrument und die Begleitstimmen des Orchesters in ganz unterschiedlichen Sphären, aus denen heraus sich zu keinem Zeitpunkt ein echter Dialog entwickelte.

Sehr viel kompakter, zum Teil sogar wunderbar frisch und frech, die übrigen Werke

des Abends. Gérard Griseys »Trasitoires«, eine bereits 1981 uraufgeführte Komposition, lotete immer wieder neu das Spektrum der Frequenzen aus, die ein Orchester zu bewerkstelligen vermag. Im Zentrum der Komposition manifestierte sich dabei ein wie ein langsames Pendel schwingender Dialog zwischen Kontrabass und elektrischer Gitarre.

Kraftvoller Klang

Reizvoll auch das vor genau 20 Jahren uraufgeführte, von György Kurtág für die Berliner Philharmoniker komponierte »Stele«. Aus einer langsamen, behäbigen Ouvertüre heraus entwickelte sich hier eine vielschichtige, kraftvolle Klanglandschaft, die einen Bogen von Ludwig van Beethoven zu Béla Bartók spannte. Ungeheim erfrischend »Rusty Dusty Hush«, der letzte Teil der in

das Festival eingeknüpften Hommage an den noch jungen tschechischen Komponisten Ondrej Adámek. Das 2007 in einem alten Stahlwerk in Brandenburg uraufgeführte Werk verwandelt das Orchester in eine langsam, beinahe stotternd anlaufende, dann aber machtvoll stampfende, immer wieder das Tempo variierende Turbine.

Das Werk weckte unweigerlich Assoziationen an eine alte Schnellzuglokomotive, eine riesige Maschinerie, die am Ort der Uraufführung sicherlich noch sehr viel tiefer beeindruckt haben dürfte.

Adámeks Komposition wartet mit einem ungemein kompakten Klanggefüge auf, einer Dichte, die er vor der Uraufführung von »Staubiges, rostiges Schweigen« noch einmal auflockern musste, damit sich das Stück überhaupt spielen ließ.



Mit dem Konzert der Luxemburgischen Philharmonie endete Musica 2014. Foto: Guillaume Chauvin

Greifbare Gegensätze zweier Komponisten

Festival »Musica«: Saisonaufakt der Straßburger Philharmonie unter der Leitung von Marko Letonja im Kongresszentrum

Die Straßburger Philharmonie wartet bei ihrem in das Festival »Musica« eingebundenen Saisonaufakt mit einem beeindruckenden, überaus kraftvollen Statement auf. Unter der Leitung von Chefdirigent Marko Letonja serviert das Orchester Werke von Pascal Dusapin und Béla Bartók.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Pascal Dusapins musikalische Erinnerungen an einen Morgenspaziergang vor Long Island, eine transparente Komposition, die vom Meeresrauschen und Vogelschwärmen erzählt, prallt auf die gewaltigen, düsteren Bilder aus König Blaubarts Burg. Das Philharmonieorchester der Stadt Straßburg wartet zum Saisonaufakt mit einem atmosphärischen Gegensatz auf, der größer kaum sein könnte. Dusapins »Morning in Long Island«, 2010 als erster Teil eines Zyklus komponiert, der die gemalten Landschaften der Impressionisten zu spiegeln scheint, trifft auf



110 Instrumentalisten der Straßburger Philharmonie interpretieren mit Nina Stemme (Sopran) und Franz Hawlata (Bass) unter der Leitung des Chefdirigenten Marko Letonja (v.l.) Bartóks Oper »Herzog Blaubarts Burg«.

Foto: Jürgen Haberer

die wuchtige Klanggewalt, der rund 100 Jahre zuvor entstandenen Oper von Béla Bartók.

Mit Klangkraft

Als verbindendes Element fungiert das Orchester selbst. Beide Werke werden in einer bestechenden Präzision und Klarheit aufgeführt, dokumentieren die Klangkraft, die es unter der Leitung von Chefdirigent Marko Letonja entwickelt hat. Bei Dusapin kann es

die differenzierten Klangfarben eines großen Orchesters ausspielen, die Feinheiten einer wunderbar ausgestalteten Komposition, die von dem besonderen Licht, der Stimmung eines eiskalten Wintermorgens am Strand erzählt. Einer Tonschöpfung, die drei Sätze lang fast ohne rhythmisches Gefüge auskommt, im vierten dann plötzlich eine wie eine Erinnerung an den vergangenen Abend, eine ferne und doch un-

gemein lebhaft Tanzmusik aufblühen lässt.

Ganz anders die musikalische Manifestation Béla Bartóks. Das Orchester tritt hier mit rund 110 Instrumentalisten an, zeichnet das düstere Bild eines wuchtigen Gemäuers ohne Fenster, ohne Licht in seinem Innern. Eine von Zweifeln, Schmerz und Pein geprägte Festung, die auch der Einzugs von Judith, der jungen Frau Blaubarts nicht erhellt. Ganz

im Gegenteil, Blaubart öffnet ihr alle Türen, überlässt ihr seinen gesamten Reichtum, verbietet ihr aber einen Blick in eine winzige Kammer, in der ihre Vorgängerinnen mit durchgeschnittener Kehle ruhen. Nina Stemme (Sopran), die bereits in Bayreuth als Isolde und in der Mailänder »Scala« als Brünnhilde glänzte, liefert an der Seite von Franz Hawlata (Bass) als Blaubart eine stimmliche Glanzleistung ab.

Spürbare Wucht

Unterwürfig und doch vehement fordernd, erzwingt sie den Blick in die Kammer und beschwört damit den eigenen Tod herauf. Obwohl die 1911 fertiggestellte, 1918 noch einmal überarbeitete Oper gerade einmal eine Stunde dauert, zählt sie zu den großen Meisterwerken des frühen 20. Jahrhunderts. Béla Bartók beschwört hier eine düstere, immer wieder greifbare Klangkraft, eine körperlich spürbare Wucht herauf, die das Orchester mit donnernden Pauken und schmetterndem Blech in den fast ausverkauften Saal des Straßburger Kongresszentrums schleudert.

Das 32. MUSICA-Festival geht zu Ende

Einmal und nie wieder – immer wieder

Veröffentlicht am 10. Oktober 2014 von Kai Littmann in Culture // 0 Kommentare



Beim Festival MUSICA gab es seltsame Klänge und Tonsetzer, aber irgendwie war es dann doch schön. Foto: www.festivalmusica.org



(Von Michael Magercord) – Schon mal Neue Musik gehört? Nein, nicht die neuen Hits, das kann jeder im Radio, sondern klassische Neue Musik, die, die so mancher gar nicht mehr als Musik wahrnehmen kann. Na, klingelst? Genau, klingeln muss es nämlich, kling klong, und nach Möglichkeit atonal, also die ganze Tonleiter rauf und runter ganz ohne Tonart. Und dabei immer feste druff auf die Instrumente, mit dem Geigenbogen kratzen statt streichen und das Klavier als Schlaginstrument prügeln, dass es beim bloßen Zuschauen wehtut. Oder gleich gar keine Instrumente mehr: der elektronische Algorithmus ist der Rhythmus, bei man mit muss!

Uuh, das ist Neue Musik? Kaum zu glauben, dass da jemand zuhört oder gar zu einem Konzert geht. Aber doch! Voll waren die Säle in Straßburger MUSICA-Festival selbst beim zweiunddreißigsten Mal, obwohl doch jeder mittlerweile wissen sollte, wie es da zugeht: Lauter langhaarige Komponisten mit grauen Strähnen; ein Publikum, das sich einbildet, beim Hören von verqueren Tönchen das Abendland zu retten; und Kritiker, die sich gewichtig Notizen machen. Und zumindest bei der Auftaktveranstaltung nicken dazu so manche Lokalpolitiker so gekonnt kennerhaft, wie sie auf Volksfesten schunkeln würden.

Aber dazu ist so eine Auftaktveranstaltung auch da. Denn wer bitte schön, wenn nicht der großzügige Vater Staat bezahlt die ganze Chose? Subventionen nennt man das, und die kriegen nicht nur Halter von Milchkühen, nein, auch langhaarige Kulturschaffende können melken, so sehr, dass man sich fragt, was aus denen wohl geworden wären, wenn es das Staatsziel einer schützenswerten und förderungswürdigen Hochkultur nicht gäbe?

Na gut, auch Johann-Sebastian Bach hatte lange Haare und Wolfgang Amadeus Mozart war verrückt. Und auch sie hatten Sponsoren. Die aber waren meist adelig, hatten ein Schloß und viel zuviel Geld, das ihnen andere erarbeitet hatten. Heute hingegen entscheiden Gremien über die Verteilung von Wohltaten aus bereitgestellten Fördertöpfen. Oder hochkarätig aus dem eigenen Millieu besetzte Jurys über Preisgelder aus Stiftungen. Ohne ihre Gaben käme kein Festival über eine Auftaktveranstaltung hinaus, so aber konnte man in Straßburg die letzten zwei Wochen jeden Tag gleich bei mehreren Aufführungen staunen, was alles so in den einsamen Studierzimmern auf Notenblätter gebannt wird und dann tatsächlich das Scheinwerferlicht von Konzertbühnen erblickt.

Aber bitte, jetzt nur keinen Neid auf die Komponisten. Der wäre ziemlich fehl am Platz, denn die Ärmsten: Ihre Stücke werden meist nur dieses einzige Mal aufgeführt. Doch was für ein Erlebnis: „création mondiale“ – bei der Welturaufführung ist die komplette Welthaftigkeit eines Werkes zu erleben. Eifrige Musiker mussten zunächst die Partituren entziffern und dann die oft doch so schwergängigen Läufe einüben – alles für dieses eine Mal in diesem einen Konzertsaal. Und ich war dabei – wenn das nicht pure Magie ist!

In den heutigen Zeiten, wo das Internet dafür sorgt, dass nichts unbeachtet bleibt, nichts vergessen bleibt und doch alles immer gleicher wird, da gibt es eine Kunst, die nur einmal ist und nie wieder – wenn das nicht förderungswürdig ist, was denn dann? Die ewige Wiederholung? Und wer nicht genug vom ewig Neuen kriegen kann, fährt von Straßburg gleich weiter nach Donaueschingen. Da heißt es dann ab 17. Oktober: Einmal und nie wieder.

Erhabene Gesänge im Kugelhagel

Überarbeitete »Missa super l'homme armé« von Francesco Filidei beim Festival »Musica« aufgeführt

»L'Homme armé«, ein altes französisches Soldatenlied, stand Pate für zwei Messen, die am Dienstag im Rahmen des Festivals »Musica« erstmals gemeinsam aufgeführt wurden. Francesco Filidei wartete mit einer Interpretation für Handfeuerwaffen und Kriegsgerät auf.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. »L'Homme armé«, auf deutsch »Der Mann in Waffen«, ist ein berühmtes Soldatenlied aus der Zeit des Hundertjährigen Krieges (1337- 1453). Die um 1490 entstandene Vokalmesse »Missa l'homme armé sexti toni« von Josquin Desprez überführte es in den Kontext einer sakralen Liturgie. Mehr als 500 Jahre später wartete der junge italienische Komponist Francesco Filidei mit einer neuen Interpretation des Themas auf, die alle gängigen Ansätze einer Messe sprengte. An die Stelle von Stimmen und Instrumenten traten bei ihm Pistolen und Gewehre, Sirenen, Stahltafeln und allerlei Utensilien, die Windgeräusche und Kampflärm simulieren. Auf sich alleine gestellt, entpuppte sich das 2010 uraufgeführte Werk aber schnell als vordergründig spektakuläre Inszenierung, bei der die musikalische Substanz in den Hintergrund rückte.

In einer überarbeiteten Version seiner »Missa super

l'homme armé« hat Filidei nun die beiden Messen zusammengeführt und ineinander verzahnt. In der am Dienstagabend in der Aula der Straßburger Universität erstmals aufgeführten Neufassung greifen sie ineinander, konfrontieren das Publikum mit einem bisweilen atemberaubenden Wechselspiel, das eine faszinierende Aura entwickelt.

Auf der einen Seite der klare, reine Gesang eines 12-köpfigen Ensembles, welcher der Liturgie einer gregorianischen Messe folgt. Auf der anderen eine schroffe, allenfalls auf rhythmische Figuren zurückgreifende Klangcollage, in der Schüsse und ferne Explosionen durch den Raum hallen, das markerschütternde Jaulen

von Sirenen auf das Scheppern von Stahltafeln trifft. Filideis Collagen setzen dabei keineswegs nur auf die laute, lärmende Seite des Kriegshandwerks. Immer wieder nimmt sich seine Tonschöpfung zurück, reduziert sich auf das leise Pfeifen eines Windrohres, das Klappern einer hölzernen Ratsche. Auf das kaum hörbare Pfusen von Spraydosen, das Durchladen eines Gewehres.

Mystische Kraft

Die zwölf Akteure des Vokalensembles Les Cris de Paris, unter der Leitung von Geofroy Jourdain, stehen dabei, mit Gehörschutz und stilisierten Panzerwesten ausgestattet, vor den Torbögen zum mehrfarbig illuminierten Fo-

yer des Universitätsgebäudes. Das Licht variiert, verstärkt die fast mystische Kraft einer Aufführung, die das Publikum in der voll besetzten Aula spürbar in den Bann zieht. Zwei auf den ersten Blick völlig konträre Ansätze verschmelzen, erzeugen eine Aura, in der Raum und Zeit für gut eine Stunde jegliche Bedeutung zu verlieren scheinen. Der erhabene Gesang eines wunderbar aufeinander abgestimmten Ensembles durchflutet den Raum. Er verstummt, um einer diffizilen Geräuschkulisse Platz zu machen, in die sich immer wieder peitschende Schüsse mischen. Dann schwingen sich die Stimmen wieder empor, folgen den liturgischen Versen von Josquin Desprez.



Mit Gehörschutz und Panzerweste: das Vokalensemble Les Cris de Paris.

Foto: Jürgen Haberer

Publikum im Strudel von Bildern und Klängen

The Tiger Lillies erzählten beim Festival »Musica« eine düstere und makabre Version der Geschichte von Alban Bergs »Lulu«

Alban Bergs unvollendete Oper »Lulu« steht nicht auf dem Programm des Festivals »Musica«, dafür aber einige Interpretationen des Stoffes. Am Montagabend servierten The Tiger Lillies eine schräge, im Bereich des Musiktheaters angesiedelte Interpretation.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Frank Wedekinds Tragödien »Erdegeist« und »Die Büchse der Pandora« stehen im Mittelpunkt der 1937 posthum uraufgeführten, im dritten Akt aber unvollendeten Oper von Alban Berg. Erzählt wird die Geschichte von »Lulu«, der soziale Aufstieg und anschließende Fall einer jungen Frau aus ärmlichen Verhältnissen. Sie ist der Inbegriff der unheilvollen Verführung. Die Männer begehren sie, benutzen sie und stürzen sie am Ende in ihr Unglück, in den Tod.

Die Bamberger Symphoniker eröffneten am Freitag den musikalischen Reigen um den Stoff von Alban Bergs »Lulu Suite«, einer stark gestrafften Version für großes Orchester und Solostimme. Am Sonntagnachmittag wartete »Musica« dann mit einem Kinokonzert auf der Basis des 1928 gedrehten Stummfilms »Büchse der Pandora« von Georg Wilhelm Pabst auf. Am Abend rück-

te in einem Filmportrait Louise Brooks, die in den USA geborene Hauptdarstellerin des Films, in den Mittelpunkt. Den Abschluss der kleinen Hommage an »Lulu« markierte am Montagabend ein Gastspiel des britischen Trios The Tiger Lillies, die mit einer eigenen Interpretation des Stoffes aufwarteten. In »Lulu – A Murder Ballad«, wird in 18 Songs eine düstere, makabre Version der Geschichte erzählt. »Lulu« ist ein Kind der Slums, das bereits

als kleines Mädchen vom eigenen Vater in die Prostitution getrieben wird. Sie ist zeit ihres Lebens Lustobjekt und Dirne.

Nach dem Tod ihres ersten Mannes flüchtet sie nach Paris, wo sie einerseits in der Gesellschaft aufsteigt, gleichzeitig aber immer tiefer im Sumpf der Begierde, der käuflichen Liebe versinkt. In einer Eifersuchtsszene erschießt sie ihren Mann, flüchtet zurück nach London, wo sie als Straßenhu-

re endet und schließlich von ihrem letzten Liebhaber ermordet wird.

Lieblingsthema

Die auf der Bühne stets als Clowns geschminkten Tiger Lillies bereiten einmal mehr das von ihnen seit mittlerweile 25 Jahren in immer neuen Facetten beleuchtete Lieblingsthema der Band auf. Schräg und makaber, tragisch und komisch zugleich, tauchen sie in die Halb- und Unterwelt

ein, erzählen von Elend, Prostitution und Perversion, von Mord und Totschlag.

Ihr Markenzeichen ist die Falsettstimme von Frontmann Martyn Jacques, der die Songs der Band schreibt, und seinen erzählerisch angelegten Gesang mit Akkordeon, Klavier und Ukulele begleitet. Hinzu gesellt sich das trocken rumplende Schlagzeug von Mike Pickering und der Kontrabass von Adrian Stout, der zwischendurch immer wieder zur singenden Säge und zur Gitarre greift, die Musik mit den schwingenden Klängen des Therenin unterlegt. Bei »Lulu – A Murder Ballad«, kommen die surrealen, hinter die Band projizierten Bilder von Tim Skelly, die Bühnenpräsenz der Tänzerin Laura Caldwell, in der Rolle der Lulu hinzu.

Die zwischen holperndem Minimalismus und Dancehall pendelnde Musik erlaubt sich immer wieder Reminiszenzen an den Sound der 1930er-Jahre. Sie schäumt fröhlich über, kippt dann wieder weg, verliert sich in schrägen Eskapaden. Das Publikum im ausverkauften Konzertsaal der Musikhochschule wird mit einer fast blasphemischen Lust in einen Strudel aus Bildern und Klängen gestürzt. Es blickt in die Hölle der menschlichen Gesellschaft und wird unweigerlich in den Bann einer faszinierenden, in ihrer Gesamtheit unheimlich dicht angelegten Inszenierung hinabgezogen.



Als Clowns geschminkt: The Tiger Lillies bei »Musica«.

Foto: Jürgen Haberer

Akustische Verwirrspiele vor dem Auftritt von Lulu

Bamberger Symphoniker zeigten bei »Musica« zwei gegensätzliche Seiten

Bei ihrem ersten Gastspiel beim Festivals »Musica« demonstrieren die Bamberger Symphoniker am Freitag zwei gegensätzliche Ansätze: Kühne Dissonanzen trafen auf lyrische Kraft.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Die Bamberger Symphoniker zählen zu den führenden Orchestern Deutschlands. 1946 gegründet, seit 2003 als bayrische Staatsphilharmonie geführt, steht es für eine unverwechselbare Klangkultur und für eine große Affinität zur Musik Gustav Mahlers. Die Fachwelt spricht mittlerweile oft vom »Bamberger Klang«, von einem weichen, warmen Unterbau, der die üppigen Klangfarben klassischer Orchestermusik ganz besonders zur Geltung bringt.

Unter der Leitung des seit 2000 amtierenden Chefdirigenten Jonathan Nott haben sich die Bamberger Symphoniker aber auch zunehmend der Mu-

sik des 20. und 21. Jahrhunderts geöffnet. Es gehört längst zum guten Ton des Orchesters, neue Herausforderungen anzunehmen, ohne dabei die unverwechselbare Note preiszugeben.

Bei ihrem ersten Gastspiel im Rahmen von »Musica« wird das mehr als deutlich. Das rund 90 Köpfe zählende Orchester taucht tief in die Welt der zeitgenössischen Musik ein, serviert vor der Pause zwei Werke, die stürmisch aufbrausen und doch auch immer wieder die Grenzen des gerade noch akustisch Wahrnehmbaren ausloten. Die kühn für Verwirrung sorgen, mit dissonanten Phrasen und komplexen Rhythmusfiguren aufwarten.

Wichtige Töne

Am Beginn des Konzertes steht das 2008 in Luzern uraufgeführte Stück »Endless Steps«, des tschechischen Komponisten Ondrej Adámek, dem das Festival in diesem Jahr ein ganz besonderes Augenmerk widmet. Wuchtig hallt der erste Ton der Komposition durch

das gut besuchte Auditorium des Kongresszentrums. Dann breitet sich eine fast beängstigende Stille aus, in der sich subtile Tonfragmente manifestieren, ein leises Scharren und Kratzen. Rund 20 Minuten lang prallen auf- und absteigende Prozesse aufeinander, sorgen in multiplen Klangfarben für ein akustisches Verwirrspiel.

Auch die Uraufführung von Michael Jarrells »Spuren«, eine Auftragskomposition des Luzerner Sinfonieorchesters, der Stiftung Bamberger Symphoniker und von »Musica«, fordert die Hörgewohnheiten des Publikums heraus. Im Zentrum steht das »Arditi Quartett«, um das sich der nun deutlich reduzierte Klangkörper des Orchesters gruppiert. Die vier Solisten, des zu den Stammgästen von »Musica« zählenden Quartetts halten das Publikum mit einer virtuos auftrumpfenden Klangrede in Atem. Das Orchester pflegt eine diffizile, überwiegend perkussive Grundhaltung, aus der heraus es kraftvoll auftrumpft.

Nach der Pause verändert sich das musikalische Erscheinungsbild radikal. Alban Bergs »Lulu Suite«, als Appetithappen für die gleichnamige Oper 1934 in Berlin uraufgeführt, setzt im ersten Satz auf lyrische Impressionen, die das Orchester wunderbar aufblühen lässt. Rhythmische Oszillationen leiten über zu dem von der Sopranistin Laura Aikin vorgetragene »Lied der Lulu«. Dann rückt wieder das Orchester in den Mittelpunkt, das variationsreich ausufernde Spiel der Klangfarben, das sich in einem Adagio beruhigt.

Ein markerschütternder Schrei leitet die Sterbeszene der Gräfin Geschwitz ein. Sängerin und Orchester setzen einen grandiosen Schlussakkord unter ein bemerkenswertes Konzert.



Die amerikanische Sopranistin Laura Aikin gastierte mit den Bamberger Symphonikern bei »Musica«. Foto: Jürgen Haberer

Musik voller Gegensätze und zum Schluss ein Gedicht

Joëlle Léandre präsentiert bei Musica ihr Werk »Can You Hear Me«

Sie erforscht seit mehr als drei Jahrzehnten das Spannungsfeld zwischen Komposition und freier Improvisation, verknüpft Jazz und zeitgenössische Musik. Am Dienstag gastierte Joëlle Léandre im Rahmen des Festivals Musica im Sendesaal von France 3 Alsace.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Die ersten Töne erinnern an die Kakophonie eines Orchesters, das seine Instrumente stimmt. Bei Joëlle Léandre basiert das Chaos der Töne aber sehr wohl auf musikalischem Kalkül. Die Dissonanzen am Beginn des 2009 komponierten und 2014 noch einmal überarbeiteten Werkes »Can You Hear Me« öffnen den Raum für das musikalische Geschehen der folgenden Stunde.

Die Stimme der 1951 im französischen Aix-en-Provence geborenen Kontrabassistin sorgt für eine erste Konstante, über der sich die Klangrede der zehn Instrumente in einem ersten, letztendlich nur kurz angedeuteten Thema beruhigt. Die Musik von Joëlle Léandre basiert auf Collagen voller Gegensätze, auf Klangbildern, die zwischen Komposition und Improvisation pendeln, in denen klassische Ansätze auf die Muster des Jazz prallen. Léandre, die den Bogen nie weglegt, sich zu keinem Zeitpunkt damit begnügt, auf ihrem Kontrabass den Rhythmus zu zupfen, hat für »Can You Hear Me« ein höchst bemerkenswertes Ensemble zusammengestellt.

Direkt an ihrer Seite agiert ein zehnköpfiges klassisches

Streichtrio mit Violine (Théo Ceccaldi), Viola (Séverine Morfin) und Cello (Valentin Ceccaldi). Hinzu gesellen sich Trompete (Jean-Luc Cappozzo) und Posaune (Christiane Bopp), Klarinette (Jean-Price Godet) und Saxofon (Alexandra Grimal). Komplettiert wird das Bandgefüge durch Guillaume Akine an der elektrischen Gitarre und Florian Satche am Schlagzeug. Joëlle Léandre weist jedem der Akteure eine Solosequenz zu, sie formt Duos, Trios und Quartette, inszeniert wilde Ausbrüche, in denen alle gemeinsam nach vorne stürmen. Zwischendurch beruhigt sich das Geschehen, mündet in die dunkle Poesie eines Requiems, in dem nur das Schlagzeug von Florian Satche mit rumpelnden Einsätzen gegen den Strom schwimmt.

Spannungsfelder

Genau hier liegt der besondere Charme der Musik von Joëlle Léandre, die seit den

frühen 1980er-Jahren mehr als 100 Tonträger mit wechselnden Partnern eingespielt hat. Sie sucht nach Gegensätzen, führt sie zusammen, um dann das bewusst erzeugte Spannungsfeld aufzuheben. Sie dringt mit »Can You Hear Me« tief in den Bereich der zeitgenössischen Musik vor, konfrontiert die Zuhörer mit der formalen Strenge ausgetüftelter Kompositionen. Springt dann fast ansatzlos mit ihren Mitstreitern in die nächste Improvisation, die freie Klangrede, in der es keine Regeln zu geben scheint.

Letztendlich folgt aber alles einem klar umrissenen Drehbuch. Nach knapp einer Stunde zitiert Joëlle Léandre aus einem selbst geschriebenen Gedicht, ihre Stimme gerät ins Stocken, wird immer leiser. Die Musik trudelt aus, das Saallicht wird Stück für Stück heruntergefahren. Der Beifall der knapp 500 Zuhörer beendet einen Moment der Stille in völliger Dunkelheit.



Wild und poetisch: Joëlle Léandre.

Foto: Jürgen Haberer

Ein Ort ohne Hoffnung und Träume

Musica: Oper »Quai Ouest« in der Straßburger Rheinoper – überzeugende Akteure und Musik

Eingebettet in das Festival Musica wartet die Straßburger Rheinoper zum Saisonauftakt mit der Uraufführung der Oper »Quai Ouest« auf. Die düstere Parabel basiert auf einem Theaterstück von Bernard-Marie Koltès, die Musik hat der junge französische Komponist Régis Campo geschrieben.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Wichtig ragen die Silhouetten eines heruntergekommenen Lagerhauses an einem stillgelegten Hafenbecken in den Theaterhimmel. Im Zwielflicht einer schummrigen Beleuchtung werden die wuchtigen, trostlosen Fassaden wie von Geisterhand verschoben. Es entsteht eine Öffnung, die den Blick ins Nirgendwo freigibt. Dann baut sich die Front bedrohlich vor den Zuschauerängen in der »L'Opéra national du Rhin« auf.

Es ist ein unwirklicher Ort, ein Stück Niemandsland, in dem sich Ratten und Kakerlaken eingenistet haben, eine Handvoll Menschen, die das Schicksal vergessen zu haben scheint. Maurice, ein Geschäftsmann, der sich mit dem Geld anderer verspekuliert hat, hat ihn sich ausgesucht, um aus dem Leben zu scheiden. Sein Auftauchen in Begleitung seiner Sekretärin Monique stört die scheinbare Ruhe eines Ortes ohne Hoffnung und Träume. Ein dramatischer Strudel, der für alle nur in Richtung Tod führen kann.

Bernard-Marie Koltès Theaterstück »Quai Ouest«, 1985 in Amsterdam uraufgeführt, spürt dem Wesen einer Hand-

voll Figuren nach, die im Grunde mit dem Leben abgeschlossen haben und doch munter miteinander feilschen, ohne dabei einen Gewinn zu erzielen.

Kraftvoll und bleiern

Maurice findet den Tod, Monique lernt die Abgründe der Welt kennen. Charles sucht nach einem Ausweg, den es nicht gibt, seine Schwester Cécile will ihre Unschuld bewahren, verkauft sich dann aber an Fak, der sie nimmt und hinterher wegwirft. Rodolphe, der Vater von Charles und Cécil, hat bereits im Krieg mit dem Leben abgeschlossen, seine Frau Claire hat ihr Leben als Straßenhure weggeworfen. Nur der Schwarze Abad scheint in sich zu ruhen. Er ist der Lotse des unwirtlichen Ortes, ob-

wohl er kein Wort spricht. Koltès Ansätze und Vorgabe sind nun beinahe unverfälscht in die erste große Oper des jungen Komponisten Régis Campo eingeflossen. Die Regie der Erstaufführung führte Christian Frédric, der gemeinsam mit Florence Doublet auch das Libretto für die Oper entwickelt hat. Alle drei haben von Anfang an zusammengearbeitet, Bilder und Musik sind parallel entstanden. Die Inszenierung wirkt kraftvoll und doch auch bleiern, obwohl die Koproduktion der Rheinoper und der Oper Nürnberg auf ein vorzüglich besetztes Ensemble zurückgreift.

Die Welt auf der Bühne wirkt bedrohlich, fremd und bizarr. Die Aufführung vermag ob ihrer musikalischen und schauspielerischen Qua-

lität zu beeindrucken, sie berührt das Publikum aber nur in einigen herausragenden Szenen, in denen die Figuren für einen Moment aus sich herauszutreten und von innen heraus aufzublühen scheinen. Am Ende erntet das Ensemble trotzdem anhaltenden Applaus, weil die Akteure überzeugten, vor allem aber die Musik von Régis Campo.

Der 1968 in Marseille geborene Komponist hat eine Klanglandschaft voller Kraft und Vitalität entworfen, die mit den Ansätzen der Minimalmusik kokettiert. Er verdichtet rhythmische Figuren, verstärkt den Klang des Orchesters durch Synthesizer und elektrische Gitarre, erzeugt einen emotionalen Sturm, der sich leider viel zu selten in dem Geschehen auf der Bühne spiegelt.



»Quai Ouest« ist ein trostloser Ort für verlorene Seelen.

Foto: Alain Kaiser



Mit ihrem Leiter Jonathan Nott kommen die Bamberger Symphoniker in den Straßburger Musikpalast.

Foto: Houghton

»Bayerns Botschafter« in Straßburg

Uraufführung mit den Bamberger Symphonikern im Rahmen des Festivals Musica

Straßburg (red/rha). Im Rahmen des Festivals Musica gastieren am Freitag, 3. Oktober, ab 20.30 Uhr die Bamberger Symphoniker unter Leitung von Jonathan Nott im Palais de la musique et des congrès in Straßburg.

Auf dem Programm der Bamberger stehen der dritte Teil des Musica-Porträts von Ondrej Adámek und die Uraufführung des Streichquartetts von Michael Jarrell sowie die Lulu-Suite von Alban Berg.

Als »Botschafter Bayerns in der Welt« genießen die Bamberger Symphoniker einen hervorragenden Ruf, dem sie Gastspiele in mehr als 500 Städten weltweit verdanken.

Jonathan Nott, von 1995 bis 2000 musikalischer Leiter des Ensemble intercontemporain, ist seit 2000 Chefdirigent des Orchesters und stand über 500 Mal an seiner Spitze. Damit setzt er eine von seinen Vorgängern und vielen renommierten Gastdirigenten begründete Tradition fort. Es ist Notts Treue zu den Bambergern und seinem persönlichen Werdegang zu danken, dass das Gespür dieses Dirigenten für Neue Musik ebenso groß ist wie für die bekannten Werke des modernen deutschen Repertoires, siehe die Lulu-Suite. Zu deren Komposition regte Erich Kleiber Alban Berg an, um die unvollendete Lulu-Oper populär zu

machen. Die Suite wurde 1934 in Berlin (drei Jahre vor der Oper) uraufgeführt. Sie besetzt verschiedene Partien der Oper neu, so das Lied der Lulu und die Sterbeszene der Gräfin Geschwitz, die hier von einer Solostimme und Klavier interpretiert werden.

Endless Steps von Ondrej Adámek war 2008 beim Lucerne Festival erstmals zu hören. Es dirigierte Pierre Boulez, der dem jungen Komponisten von den ersten Skizzen bis zur Vollendung des Stücks zur Seite gestanden hatte. Aus dem Gewinn, den Adámek seiner Begegnung mit Boulez verdankt, macht der Komponist keinen Hehl. Sein fünftes Orchesterstück, eines seiner

ersten Auftragswerke, erreicht durch die Verschränkung von auf- und absteigenden Prozessen ein Höchstmaß an akustischer Verwirrung mit vielfältigsten Klangfarben und Orchestrationen.

Michael Jarrell ist einer der brilliantesten und treuesten Musica-Begleiter. Auf Initiative des unermüdlichen Quatuor Arditti, das seit einigen Jahren ein echtes Repertoire mit Orchester aufbaut, kommt Jarrells Streichquartett unter der Leitung von Jonathan Nott zur Uraufführung. Es entstand als gemeinschaftliches Auftragswerk des Luzerner Sinfonieorchesters, der Bamberger Symphoniker und des Festivals Musica.

KULTUR

Musiker ständig in Bewegung

Eröffnungskonzert des Festivals »Musica« bescherte Zuhörern spektakuläres Hörerlebnis

Das diesjährige Eröffnungskonzert von »Musica« am Freitag setzte auf die Begegnung von zwei herausragenden Klangkörpern. Das Frankfurter Ensemble Modern traf dabei auf das SWR-Sinfonieorchester Baden-Baden/Freiburg.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Zum Einstieg in die 32. Auflage des Straßburger Festivals für zeitgenössische Musik wird die frontale Konfrontation zwischen Orchester und Publikum immer wieder aufgehoben. Kleine Solistengruppen lösen sich aus dem Orchesterverband, verwandeln den großen Saal des Straßburger Kongresszentrums in eine akustische Spielwiese, die mit multiplen, den Zuhörerraum umfassenden Klangzentren aufwartet.

Das diesjährige Eröffnungskonzert von »Musica« setzt damit einmal mehr auf ein spektakuläres Hörerlebnis, auf den in der neuen Musik vielbeschworbenen Charme des Besonderen. Der am Freitagabend praktizierte Ansatz ist dabei keineswegs neu. Zahlreiche Komponisten haben in den vergangenen Jahrzehnten mit dem Raumklang experimentiert. Karlheinz Stockhausen leistete hier vor mehr als 50 Jahren die entscheidende Pionierarbeit, auf die sich auch die beiden nun in Straßburg servierten Werke berufen.

Zu den Meisterwerken des Genres zählt sicherlich das vor zwei Jahrzehnten entstandene, bereits 1997 im Rahmen



Voller Körpereinsatz: Nina Janßen vom Frankfurter Ensemble Modern am großen Gong.

Foto: Jürgen Haberer

des Straßburger Festivals aufgeführte »Kraft« des Schweden Magnus Lindberg. Es fordert die Flexibilität von Musikern und Zuhörern heraus, setzt auf massive, bisweilen wuchtig auftrumpfende Klangwände, die von leisen, überwiegend perkussiv angelegten Passagen durchbrochen werden. Fünf in das Orchester integrierte Solisten fungieren dabei als Katalysatoren. Gemeinsam mit kleinen Bläsergruppen lösen sie sich immer wieder aus dem

Verband heraus, nehmen dabei unterschiedliche Positionen im Raum ein.

Musikalische Kraft

Dem unter der musikalischen Leitung des Spaniers Pablo Rus Broseta agierenden Klangkörper, der sich aus dem Ensemble Modern und dem in Baden-Baden und Freiburg ansässigen Sinfonieorchester des Südwestrundfunks zusammensetzt, wird dabei einiges an Mobilität abverlangt.

Immer wieder hasten einzelne Musiker durch die Ränge, pendeln zwischen ganz unterschiedlichen Einsatzorten und Instrumenten. Das knapp 30-minütige Werk beeindruckt aber auch durch eine bemerkenswerte Dichte, eine musikalische Kraft, die das Publikum spürbar beeindruckt.

Nach der Pause erklingt »In Situ«, eine im Herbst 2013 in Donaueschingen uraufgeführte Komposition des Franzosen Philippe Manoury. Hier wird das rund 90 Köpfe zählende Orchester formal in drei Gruppen aufgeteilt. Jeweils rund zwei Dutzend Musiker nehmen auf Podesten Platz, die über den Seitenrängen des Saals errichtet wurden.

Die musikalische Aufteilung ist aber sehr viel komplexer. Das Schlagwerk ist im Raum in einem Viereck angeordnet, die Bläser in einem Dreieck. Das Werk spielt mit musikalischen Dialogen, die sich im Raum bewegen, mit Echos, die hörbar von hinten, von der einen oder anderen Seite zurückhallen.

»In Situ« entpuppt sich als virtuose Kombination musikalischer Verortungen, die für ein ganz besonderes Hörerlebnis sorgen. Manourys Musik bewegt sich scheinbar schwerelos durch den Raum, umschließt in Wellen und Explosionen ein Publikum, das den Komponisten im Anschluss an die Aufführung mit anhaltenden Ovationen feiert.

Das Festival geht morgen, Dienstag, mit den Straßburger Philharmonikern weiter.

 www.festivalmusica.org

KULTUR

Wunderbar subtil und poetisch

Musica: Faszinierende Klangteppiche bei »Stifters Dinge« und den Straßburger Percussionisten

Bereits am Vorabend des eigentlichen Eröffnungskonzertes setzte das Festival Musica reizvolle Akzente. Heiner Goebbels' Musiktheater »Stifters Dinge« verzaubert mit einer Poesie ohne Schauspieler und Musiker. »Les Percussions de Strasbourg« warteten mit einer Uraufführung auf.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Zwei Wochen lang lädt das Straßburger Festival für zeitgenössische Musik wieder zu einer musikalischen Entdeckungsreise voller Überraschungen ein. Zum Auftakt am Donnerstag wartete die 32. Auflage von Musica mit zwei Aufführungen auf, die unterschiedlichen Ansätzen folgten. Heiner Goebbels 2007 in Lausanne uraufgeführtes Werk »Stifters Dinge« bewegt sich im Spannungsfeld zwischen Musiktheater, Raum- und Klanginstallation.

Der 1952 in Neustadt an der Weinstraße geborene Musiker, Komponist und Professor für angewandte Theaterwissenschaft verbannt in der rund 70-minütigen Inszenierung Schauspieler und Musiker von der Bühne. Goebbels richtet den Fokus dafür auf die sonst eher untergeordneten Elemente der Kulisse, stellt fünf Klaviere und eine Reihe selbst gebauter Instrumente in den Mittelpunkt einer mechanisch betriebenen Installation, einer Art überdimensionierten »Spieluhr«, die über drei flachen Wasserbecken zu schweben scheint.

Goebbels und der Szenograph Klaus Grünberg inszenieren damit eine immer wieder bemerkenswert viel-



Zuschauer betrachten das Bühnenbild zu Heiner Goebbels' »Stifters Dinge« im Straßburger Theater HautePierre im Rahmen des Festivals Musica.

Foto: Jürgen Haberer

schichtige und doch poetische Aufführung, in der Klänge und Musik, Bildprojektionen, Licht und die Bewegung der Maschinerie im Raum ineinandergreifen.

Mit Bildern und Tönen

Regen prasselt auf das Wasser, während eines der Klaviere einen Auszug aus dem Italienischen Konzert von Johann Sebastian Bach anstimmt. Texte von Adalbert Stifter und William S. Burroughs treffen auf Fragmente einer Rede des Bürgerrechtlers Malcom X. Dann treten wieder die Klänge in den Vordergrund, das Nebeneinander der Klavierstimmen, in das sich ein dunkles Pochen mischt, ein Pfeifen und Blubbern, der Ton eines Kompressors, der ein Abflussrohr in eine Orgelpfeife verwandelt.

Musikalische Fragmente aus Indien, der orientalische Gesang einer Frauenstimme.

»Stifters Dinge« entpuppt sich als wunderbar feinsinnig ineinander greifende Gesamtinszenierung, die das Publikum im Théâtre de Hautepierre mit Bildern und Tönen, einer subtilen, poetischen Stimmung verzaubert.

Knapp eine Stunde später wartet das Ensemble »Les Percussions de Strasbourg« im Theater der Stadt mit der Uraufführung des aktuellen Werkes von Hugues Dufourt auf. Der 1943 in Lyon geborene Komponist und Philosoph feierte 1977 seinen Durchbruch mit einem Werk für sechs Percussionisten und 150 Instrumenten, das er dem damals noch jungen Ensemble aus Straßburg auf den Leib geschrieben hat.

Dreieinhalb Jahrzehnte später knüpft er nun mit »Burning bright« daran an. Wieder sind es die sechs Akteure des Straßburger Ensembles, die in einem kaum überschaubaren Instrumentarium verteilt eine fließende, auf rhythmische Figuren weitgehend verzichtende Klanglandschaft entwickeln.

Geigenbögen entlocken Stahltafeln einen schwirrenden Gesang, ein Gong versinkt vibrierend im Wasser. Dunkel grollende Basstrommeln kommunizieren mit Holzrasseln, Marimbaphon und Vibraphon, Glockenspiel und Becken. Die gut einstündige Aufführung verdichtet sich, schwingt sich auf zu kraftvollen Strukturen, einem dichten, pulsierenden Kanon der Schlaginstrumente, der am Ende dann leise verhallt.

Auf der Suche nach musikalischem Neuland

Das Straßburger Festival Musica widmet sich der zeitgenössischen Musik / Interessante Querverbindungen

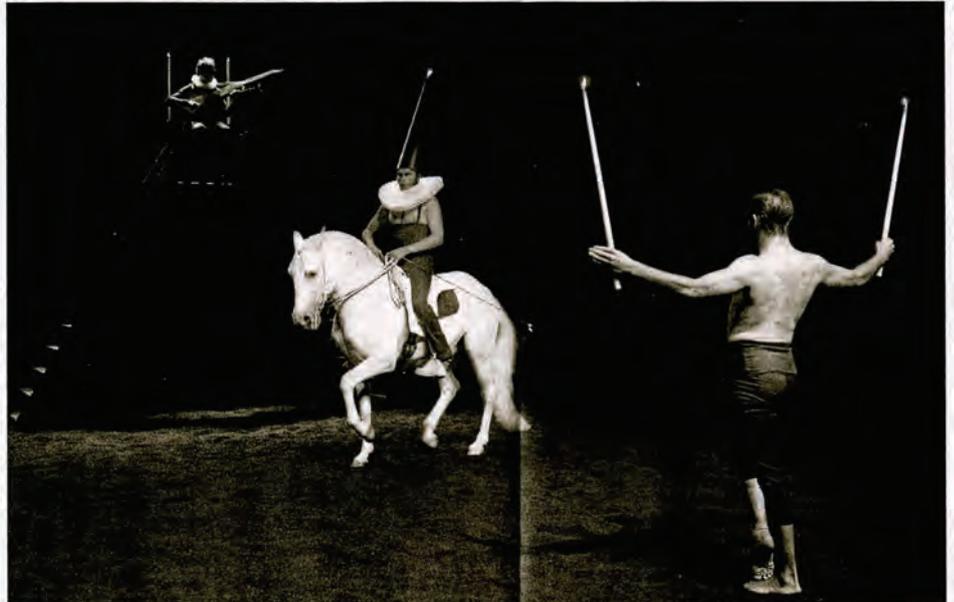
Straßburg (red/kb). Die zeitgenössische Musik lässt kaum einen musikalischen Stein auf dem anderen. Das Festival Musica, das von Donnerstag, 25. September, bis Freitag, 10. Oktober, stattfindet widmet sich dieser Gattung.

Das Festival stellt neben zahlreichen Uraufführungen die künstlerischen Werke, die heute als Verkörperung der ästhetischen Entwicklung des 20. Jahrhunderts gelten. Innovative Kompositionen sind beim Festival Musica ebenso an der Tagesordnung wie neue Technologien. So begegnen sich beim 32. Festival drei Komponistengenerationen: Ligeti und Dutilleux treffen auf die ganz Jungen der Kompositionsklasse von Philippe Manoury und Stars wie Pascal Dusapin.

Bei den unterschiedlichen Veranstaltungen werden auch Querverbindungen der Neuen Musik zu anderen Künsten aufgezeigt. Für die Neuinterpretationen lieferten Goethe, Rainer Maria Rilke oder Samuel Beckett die Inspiration. Vielseitigkeit zeichnet das Festival Musica aus. Das Programm reicht vom Sinfoniekonzert zum intimen Recital und vom Stummfilm zur experimentellen Filmoper.

Bei »Golgota« (28. September, 17 Uhr, La Filature, Scène

Das Stück »Golgota« vereint Reittheater, Flamenco, Musik und katholische Rituale.
Foto: Boutros



nationale in Mulhouse) etwa begegnen sich Reittheater, Flamenco von Andrés Marín, die Polyfonien des Renaissance-Komponisten Tomás Luis de Victoria und die Rituale der christlichen Liturgie.

Eröffnet wird das Festival am Donnerstag, 25. Septem-

ber, mit Heiner Goebbels performativer Inszenierung »Stifters Dinge«. Das Bühnenergebnis wird um 18.30 und 21 Uhr, sowie am Freitag, 26. September um 21.30 Uhr im Théâtre de Hautepierre gezeigt. Stifters Dinge ist ein Bühnenstück für fünf Klaviere ohne

Pianist. Es ist ein Theater ohne Schauspieler, Konzert ohne Musiker und Performance ohne Performer – kurzum, eine fantastische »No-Man-Show«. Mit einem beeindruckenden Bühnenarsenal macht die Inszenierung Dinge die im Theater als Bühnenbild

oder Requisite zu sehen sind – wie Bilder oder Geräusche – zu Hauptdarstellern und gibt dem Betrachter einen ganz anderen Blick auf die Dinge, heißt es in der Ankündigung.

WEITERE INFORMATIONEN:
► www.festivalmusica.org

KULTUR

Grenzerfahrungen mit Pferd und Esel

Straßburger Festival Musica vom 25. September bis 10. Oktober mit 42 Konzerten und Aufführungen

Die 32. Auflage von Musica wartet vom 25. September bis 10. Oktober wieder mit einer prallen Manifestation zeitgenössischer Klänge auf. Das Festival schlägt Brücken zu anderen Genres, würdigt junge Komponisten und neue Strömungen.

VON JÜRGEN HABERER

Straßburg. Der Moment der Überraschung, der durchaus auch lustvoll inszenierten Grenzerfahrung, zieht sich wieder wie ein roter Faden durch ein Festival, dessen Spektrum von großen Orchesterkonzerten und Opern bis hin zum kargen Monodrama, dem intimen Rezital reicht. Auf dem Programm stehen in diesem Jahr 42 Konzerte und Veranstaltungen, in denen 72

Werke von 55 Komponisten aufgeführt werden.

Heiner Goebbels Musiktheater »Stifters Dinge« verzichtet gänzlich auf Darsteller und Musiker, taucht dafür in die Poesie des Nebensächlichen ein. In einer Koproduktion mit La Filature in Mulhouse wird ein Reittheater für einen Tänzer, vier Pferde und einen Esel, einen Schauspieler, einen Sänger und zwei Musiker aufgeführt. »Golgota« schöpft aus dem Flamenco, der Renaissancemusik und der christlichen Liturgie, beleuchtet gleichzeitig das Muster dramatischer Inszenierungen. Der italienische Komponist Francesco Filidei knüpft an die 1490 uraufgeführte Soldatenmesse »Missa l'homme armé sexti toni« an, setzt bei der Instrumentierung aber ausschließlich auf Handfeuerwaffen und Angriffsgewehr. In der Aufführung bei Musica wer-

den beide Werke gegenübergestellt.

Andere Aufführungen tauchen tief in das Metier des Films und des Theaters ein. Das Publikum muss in einem Konzert einen Kopfhörer aufsetzen, um dem Geschehen zu folgen, wird an anderer Stelle vom Klang der Silbermann-Organ in der Kirche Saint-Pierre-Le-Jeneu verzaubert.

Die Straßburger Rheinoper bringt Bernard-Marié Koltès »Quai Ouest« zur Uraufführung. »Mitsou«, die Geschichte einer Katze, führt Texte von Rainer Maria Rilke und Zeichnungen von Balthus in einer Mischung aus Film und Oper zusammen.

Start mit SWR-Orchester

Das offizielle Eröffnungskonzert bestreiten das SWR-Orchester Baden-Baden/Freiburg und das Frankfurter Ensemble Moderne gemein-

sam. Zu den weiteren Akteuren zählen unter anderem die Bamberger Symphoniker, die Philharmonie Luxemburg sowie die Sinfonieorchester aus Straßburg und Mulhouse. Das Ensemble intercontemporain, Accroche Note und die Kölner Musikfabrik, Les Cris de Paris und das SWR-Vokalensemble Stuttgart, aber auch die britische Formation The Tiger Lillies, die mit der Mörderballade »Lulu« aufwartet, und die Jazzmusikerin Joel Leandre, die mit einem zehnköpfigen Ensemble die Neufassung ihres Werkes »Can You Hear Me« aufführen wird.

Hinzu kommen ein zweitägiges Symposium über Echtzeitmusik, Workshops mit Philippe Manoury und ein mehrteiliges Portrait des tschechischen Komponisten Ondrej Adámek.

 www.festival-musica.org



Die britische Formation The Tiger Lillies führt beim Festival Musica die Mörderballade »Lulu« auf (links), das Musiktheater »Stifters Dinge« zeigt das Reittheater »Golgota« (rechts).

Fotos: Nabil Boutros, Tom Arber

Mittelalter, Neutöner und Pop-Spektakel

Straßburger Kultur startet nach den Ferien mit Festivals / Neuer Chef im TNS-Schauspiel

Zwei Festivals beherrschen das Straßburger Kulturprogramm im September: die Mittelalter-Musik an der »Route Romane« (29. August bis 14. September) und die Neutöner bei »Musica« (25. September bis 10. Oktober).

VON KURT WITTERSTÄTTER

Straßburg Die Rentree-Wiederbelebung beginnt diesmal mit dem mittelalterlichen Alte-Musik-Festival »Route Romane« vom 29. August bis 14. September mit Konzerten in Marmoutier, Straßburg, Rosheim, Schlettstadt und Kayersberg recht früh. In Straßburgs Jung-Sankt-Peter ist am 29. August, 20.30 Uhr, die Ars Choralis Köln unter Maria Jonas mit »Raga Virga« zu Gast. Geboten wird eine Kombination von Liedern der Hildegard von Bingen mit altindischen Druhpad-Gesängen.

Danach nehmen im letzten September-Drittel mit dem Musica-Festival (bis 10. Oktober) die Neutöner das Heft in die Hand. Musiktheatralische Happenings, Komponisten-Werkstätten sowie Kam-

mer- und Orchestermusik wechseln sich ab. Im Maillon HautePierre bietet Heiner Göbels am 25. und 26. September unter dem Motto »Stiferts Dinge« Musik-Installationen auf Texte Adalbert Stifters. Im Musikpalais spielt das SWR-Sinfonieorchester Baden-Baden/Freiburg am 26. September große Orchestermusik von Magnus Lindberg und Philippe Manoury. Lindberg leitet am

27. September in der Cité auch eine Meisterklasse. In der Börse musiziert am 28. September um 11 Uhr das Tana-Quartett. Am 30. September spielen die Straßburger Philharmoniker in der Cité Fauré, Ravel, Manoury und Murail.

Das Straßburger TNS-Schauspiel gibt zur Kultur-Rentree am ersten September-Wochenende, 5./6. September, einen Ausblick auf die Stücke der neuen Saison. Diese Vorstellung steht im Zeichen des Intendantenwechsels am TNS: Stanislas Nordey (48) übernimmt das Theaterhaus mit seiner Schauspielschule am Platz der Republik. Das neue Programm mit Stücken von Molière über Hölderlin, Ibsen, Robert Walser bis François Tanguy und Daniel Keyes, das am 5. September um 20 Uhr und am 6. September um 18 Uhr präsentiert wird, hat noch Nordeys Vorgängerin Julie Brochen erarbeitet. Die 44-jährige arbeitet noch bis Dezember am TNS mit.

Die Rheinoper steuert zu Musica am 27. und 30. September Régis Campos neue sozial-dramatische Oper »Quai West« nach »In der Einsamkeit der Baumwollfelder« von Bernard-Marie Koltès bei. Einen Jazz-

abend bietet Musica am 30. September im Radiohaus mit der Gruppe Leandre.

Größere Massen dürfte das popige Licht- und Klang-Spektakel »Ososphère« der Laiterie mobilisieren: Am 20. September treten Popof und Don Rimini Rocky in der Laiterie beim Bahnhof auf. Am 26. und 27. September geht »Ososphère« in der alten Coop im Straßburger Hafen mit Gesaffelstein, Fritz Kalkbrenner und Superdiscount 3 (Freitag) und mit Gramatikive, Cassius und Agoria (Samstag) in die Vollen.

Germain-Muller-Schau

Die Choucrouterie blickt vom 19. bis 21. September mit »La Chouc se met sur 31« auf ihre über dreißig Mundartkabarett-Jahre zurück und spielt vom 24. September an Germain Mullers Schau über die deutsche Besetzung im zweiten Weltkrieg »Enfin n'en parlons plus«.

■ Information und Vorverkauf (Vorwahl immer 0033): Festival »Route Romane« ☎ 390.410201, Festival Musica ☎ 388.234723, Rheinoper ☎ 388.754823, Philharmoniker ☎ 369.063706, TNS ☎ 388.248824, Choucrouterie ☎ 388.360728, Laiterie ☎ 388.237237.



Leitet künftig Straßburgs Schauspiel: Stanislas Nordey.

Foto: TNS-Linder

KULTUR

Seelenwanderung mit Bergs Lulu

Musica 2014: Straßburg setzt auf Multimedia

Straßburg (kwi). Viel experimentelles Musiktheater bietet Straßburg mit seinem im Gegensatz zum aufgefliegenen traditionellen Juni-Musikfest stabilen Herbst-Neutönerfestival »Musica«. Das Fest findet vom 25. September bis 10. Oktober zum 32. Mal statt. Es präsentiert sich diesmal unter keinem generalisierenden Motto, sondern als Werkschau zeitgenössischen Musikschaffens.

Dass dabei die jungen Franzosen wie Philippe Manoury, Tristan Murail, Pascal Dusapin, Jacques Lenot und Raphael Cendo besonders herausgestellt werden, wundert bei der großzügigen Finanzierung durch den französi-



Das SWR-Orchester. Archivfoto

schen Staat und die elsässischen Gebietskörperschaften nicht. Dennoch werden auch diesmal wieder weltoffene Werke des Tschechen Ondrej Adamek, des Italiniers Francesco Filidei, des Spaniers Hèctor Parra, des Deutschen Philipp Maintz und der Koreanerin Unsuk Chin gespielt.

So kombinieren das SWR-Sinfonieorchester Baden-Baden und Freiburg am 26. September Manoury mit dem Finnen Magnus Lindberg und die Bamberger Symphoniker am 3. Oktober dem Schweizer

Michael Jarrell mit Adamek. War das nun an Altersschwäche gestorbene Juni-Festival einst so etwas wie die Krönung der Straßburger Kultursaison, so wird »Musica« im September/Oktober mehr und mehr zum markanten Start in die neue Spielzeit.

Grenzgänger

So integriert das Fest die Eröffnungspremiere der Rheinoper mit Régis Campos Sozialdrama »Quai Ouest«. Die Philharmoniker bringen mit ihrem ersten Konzert Bartoks »Herzog Blaubarts Burg« ein. Von der sich darin verstrickenden Judith führt der Weg zu den diesmal mehrfach thematisierten Strebungen Lulus: Vom Pabst-Film von 1929 mit Peer Rabens Musik, die das Ensemble Kontrakte im UGC-Kino unterlegt, zu Bergs Lulu-Suite im Schlusskonzert des Philharmonischen Orchesters Luxemburg und zur Schau »The Tiger Lillies« mit der Musik von Martyn Jacques.

Überhaupt sind die multimedialen Grenzgänge eine Spezialität von »Musica«. Diesmal kann man sich von Heiner Goebbels »Stifters Dingen« über Hèctor Parras Seelenwanderung nach Texten von Marie NDiaye »Te craindre en ton absence« (»Dich auch in Deiner Abwesenheit fürchten«) bis zum »Hass der Musik« (»La haine de la musique«) des Argentiniers Daniel D'Adamo einiges zu Gemüte führen.

Man mag sich, wie Musica-Leiter Jean-Dominique Marco in seiner Präsentation mitteilt, ohne genaue Vorkenntnisse »ins Gebotene gleiten lassen«.

Musica in Straßburg, 25. September bis 10. Oktober; Info: Musica, ☎ 0033388.234723.

 www.festival-musica.org

3-2-1-los – Neue Musik unter dem Taktstock

MUSICA - eines der größten Festivals für Neue Musik beginnt heute in Straßburg

Veröffentlicht am 26. September 2014 von Kai Littmann in Culture // 0 Kommentare



Heute beginnt in Straßburg eines der größten Festivals der Neuen Musik - MUSICA. Foto: www.festival-musica.org



(Von Michael Magercord) – MUSICA heißt eines größten Festivals für zeitgenössische Musik, obwohl doch viele meinen, die so genannte „Neue Musik“ habe mit Musik oft nichts mehr gemein. Die üblichen Elemente, die aus Tönen erst Musik machen, fehlten darin, nämlich Takt und Melodie. Was also wird in den kommenden zwei Wochen in Straßburg zu hören sein, wenn dort die diesjährige Ausgabe des Festivals stattfindet? Doch nur wieder abstruse Geräusche, endlose Klangteppiche oder gar sphärisches Gesäusel von Elektroschrott?

Die komponierte Musik steckt tatsächlich in einer Krise. Während sich der improvisierte Jazz prächtig entwickelt und weltumspannend in allen Kulturen begeisterte Mitspieler findet, die ihre eigenen Traditionen einbringen können, kämpft die neue Kunstmusik mit dem Erbe aus den 1960 und 1970er Jahren. Damals galt einzig das Prinzip des Bruchs mit dem Tradierten als modern und zeitgemäß, entsprechend ortlos blieben ihre Werke – und entsprechend isoliert ihre Zuhörerschaft.

Doch seit geraumer Zeit – auch Dank des Einflusses der Komponisten aus den von dieser radikalen Entwicklung abgeschnittenen Ländern des europäischen Ostens – wendet sich die Neue Musik wieder den Wurzeln zu. Und siehe bzw. höre: man kann und darf mittlerweile auch wieder Neues schaffen, ohne alles Gewesene zu leugnen. Ob das letztlich immer gelingt, ist dann weniger eine Prinzipien-, als vielmehr nun eine Geschmacksfrage.

Wer sich dieser hörend aussetzen will, kann das ab heute Abend in Straßburg tun. Den Auftakt bestreiten die einheimischen Schlagwerkspezialisten Les Percussion de Strasbourg um 20.30 Uhr im Theater National Strasbourg, und morgen die SWR-Symphoniker im Palais de la Musique et des Congrès mit dem Orchesterwerk „Kraft“ des Schweden Lindberg und einer französischen Erstaufführung eines Werkes des französischen Komponisten Philippe Manoury, der nach langjähriger Lehrtätigkeit in den USA im Januar 2013 Straßburg zu seiner neuen Heimat gemacht hat. Dann folgen zwei Wochen Symphonie- und Kammerkonzerte, Inszenierungen und sogar eine Opern-Uraufführung. Den Abschluss bestreitet die Luxemburger Philharmonie schließlich am 10. Oktober.

Weitere Information und Programm: www.festival-musica.org

bwg0014 4 ku 201 lsw 0941 Musik/Frankreich/Festivals/ (Vorbericht - Zum 25. September) Musikfestival «Musica» mit Fantasie und Klang-Kompositionen

Straßburg (dpa/lsw) - Es fängt mal wieder gut an: Ein Schauspiel für Klaviere ohne Klavier, ein Theater ohne Schauspieler und ein Konzert ohne Musiker: «Stifters Dinge» heißt diese «no-man-show» von Heiner Goebbels nach Texten von Adalbert Stifter. Das Spektakel steigt zur Eröffnung des Festivals für zeitgenössische Musik «Musica» am 25. September und ist eine der vielen Überraschungen, die bis zum 10. Oktober auf dem Programm stehen.

Es gibt Kammermusik und Elektro-Akustik, Filme, Kompositions-Klassen und sogar ein Reiter-Ballett mit Flamenco- Klängen. Der Gründer der Pferdeakademie von Versailles, Bartabas, der mit seiner Truppe Zingaro Erfolge feiert, hat dieses Schauspiel «Golgota» nach der Tradition andalusischer Oster-Prozessionen geschaffen.

Aus Deutschland kommen die Bamberger Symphoniker (3. Oktober) nach Straßburg, die unter dem Dirigenten Jonathan Nott eine Welturaufführung des schweizer Komponisten Michael Jarrell auf die Bühne bringen. Das Symphonieorchester des SWR unter der Leitung von Pablo Rus Broseta spielt Werke von Magnus Lindberg und Philippe Manoury (26. September). «The Tiger Lillies» mit Liedern der 1930er Jahre und Musical-Stücke britischer Tradition sind etwas für traditionelle Hörgewohnheiten: Akkordeon, Schlagzeuge, und temperamentvolle Sänger bieten Trauriges und Lustiges aus den Hafenvierteln (6. Oktober). Beim Abschlusskonzert am 10. Oktober präsentiert das Philharmonische Orchester Luxemburg eine Weltpremiere des Klavierkonzerts des Deutschen Philipp Maintz.

Notizblock

Internet

- [Webseite Festival] (<http://dpaq.de/c9uxi>)

Orte

- [Veranstalter] (Straßburg, Frankreich)

* * * *

Die folgenden Informationen sind nicht zur Veröffentlichung bestimmt

Kontakte

- Autorin: Petra Klingbeil, +33 3 88 36 04 27,

- Redaktion: Marc Herwig (Tübingen), +49 7071 6878673,

dpa pkl xx nl mhe

Nach der Sommerpause startet die Kultur durch

Route Romane mit alter Musik beginnt bereits heute / Neutöner-Festival beschließt den September

Das Straßburger TNS-Schauspiel gibt zur Kultur-Rentree am ersten September-Weekende einen Ausblick auf die Stücke der neuen Saison. Diese Vorstellung steht im Zeichen des Intendantenwechsels am TNS: Stanislas Nordey (48) übernimmt das Theaterhaus mit seiner Schauspielschule am Platz der Republik. Das neue Programm mit Stücken von Molière über Hölderlin, Ibsen, Robert Walser bis François Truffaut und Daniel Keyes, das am 5. September um 20 Uhr und am 6. um 18 Uhr vorgestellt wird, hat noch Nordeys Vorgängerin Julia Brochen erarbeitet.

Das Rentree beginnt diesmal mit dem mittelalterlichen Festival „Route Romane“ von heute an bis zum 14. September mit Konzerten in den elsässischen Städten Marmouthier, Straßburg, Rosheim, Selestat und Kayversberg recht früh. In

Straßburgs Jung-Sankt-Peter-Kirche ist am 29. August die Ars Choralis Köln unter Maria Jonas um 20.30 Uhr mit „Raga Virga“ zu Gast. Einer Kombination von Liedern der Hildegard von Bingen mit altindischen Dhrupad-Gesängen.

Danach nehmen im letzten September-Drittel mit dem „Musica“-Festival die Neutöner in Straßburg das Heft in die Hand. Musiktheatralische Happenings, Komponisten-Werkstätten sowie Kammer- und Orchestermusik wechseln sich ab. Im Maillon Hautepierre bietet Heiner Göbels am 25. und 26. September auf Texte Adalbert Stifters unter dem Motto „Stifterts Dinge“ Musik-Installationen. Im Musik-Palais spielt das SWR-Sinfonieorchester Baden-Baden/

Freiburg am 26. September große Orchestermusik von Magnus Lindberg und Philippe Manoury. Lindberg leitet am 27. September in der Cité auch eine Meisterklasse. Am 30. September spielen die Straßburger Philharmoniker in der Cité Fauré, Ravel, Manoury und Murail.

Choucrouterie blickt auf drei Jahrzehnte

Die Rheinoper steuert zu „Musica“ Régis Campos neue sozialdramatische Oper „Quai West“ am 27. und 30. September nach Kollès. „In der Einsamkeit der Baumwollfelder“ bei. Auch einen Jazz-Abend bietet „Musica“ am 30. September im Radiohaus mit der Gruppe Leandre in „Can You Hear Me“. Größere Massen dürfte das popige „Licht“ und Klang-Spektakel „Ososphère“ der Laiterie mobilisieren:

Mit „Antipasti“ am 20. September noch in der Laiterie beim Bahnhof (Popof, Don Rimini Rocky), am 26. und 27. September schlägt „Ososphère“ dann in der alten Coop im Straßburger Hafen in die Vollen. Die Choucrouterie blickt vom 19. bis 21. September mit „La Chou se met sur 31“ auf ihre über dreißig Mundart-kabarett-Jahre zurück und spielt vom 24. September an Germain Mullers Schau über die deutsche Besetzung im Zweiten Weltkrieg „Enfin n'en parlons plus“.

i Vorverkauf

Vorwahl immer 00 33: Route Romane 3 90 41 02 01, Musica 3 88 23 47 23, Rheinoper 3 88 75 48 23, Philharmoniker 3 69 06 37 06, TNS: 3 88 24 88 24, Choucrouterie 3 88 36 07 28, Laiterie 3 88 23 72 37.

Uraufführungen

Memento Vitae

O Mensch, gedenke, dass du sterblich bist! – Haben wir ein solches Memento Mori nötig? Müssen wir eigens daran erinnert werden, was wir schon in den letzten Fasern unseres Geistes und Körpers verinnerlicht haben? Eben dass wir sterblich sind. Um das zu denken, bedarf es auch nicht des medial vermittelten Sterbens in Syrien, Irak, Gaza, der Ukraine und dem großen Rest der Welt. Schließlich wurden wir gerade durch das Wissen um unsere eigene Endlichkeit einstmals überhaupt zu Menschen. Homo Sapiens als vom Baum der Erkenntnis, trat aus dem blind wirkenden Naturzusammenhang und wurde seiner selbst gewahr. Fortan waren wir nicht mehr Teil der instinkthafte sich reproduzierenden Natur, Gattung, Sippe, sprich Fauna des Gartens Eden. Wir begriffen uns selbst als Individuum mit ebenso individuellem Schicksal – mit Geburt, Leben und Tod. Nicht als Krone der Schöpfung erfuhren wir damit unsere maximale Kränkung –

wie gemeinhin behauptet –, sondern es war genau umgekehrt. Die bittere Einsicht unserer Hinfalligkeit als Staub und Asche im rücksichtslosen Kreislauf der Natur beantworteten wir mit unserer narzisstischen Selbstüberhöhung zu Herren der Schöpfung.

Gemäß barocker Theorie ist nach Gott der Künstler der zweite Schöpfer. Und dessen Werk, die Kunst, ist vielleicht noch heute im Innersten ein Schrei gegen den Tod, oder wie Ernst Bloch sagte, „ein Ruf ins Entbehrte“, ein Ruf nach dem verlorenen Paradies des Eins-seins des individualisierten Menschen mit sich und der Welt. Warum schließlich gibt es so wahnsinnig viel Musik? Überall auf dem Globus macht und hört man Musik? Warum wird immer noch mehr und mehr neue Musik imaginiert, komponiert, interpretiert, produziert, reproduziert, distribuiert, rezipiert? Das humane Bedürfnis nach Musik scheint unstillbar. Vielleicht liegt es daran, dass diese flüchtige Zeitkunst unserer eigenen Endlichkeit phantastisch am nächsten ist und wir bei Musik immer zugleich beides erleben: ein

Memento Mori und eine tönende Feier des Lebens. Zielte Friedrich Nietzsches dunkle Behauptung „Ohne Musik wäre das Leben ein Irrtum“ vielleicht genau darauf? Schließlich schlägt die schreckende Todesfrazze wie eine barocke Vanitas-Allegorie um in pralle Erdenlust. Der Tod ist rüchtig, wichtig allein ist das Leben, hier und jetzt.

Zwanzig Uraufführungen sind allein bei den Donaueschinger Musiktagen vom 17. bis 19. Oktober zu erleben, die sich dieses Jahr unter dem Motto „und“ doppelbegabten Komponisten widmen, eben solchen, die auch Malen, Zeichnen, Dichten, Fotografieren, Filmen, Inszenieren, Installieren... Im Münchner Herkulessaal bietet die BR-Konzertreihe Musica viva am 24. Oktober gleich drei Uraufführungen, von Arnulf Hermanns neuem Werk für Sopran und Orchester sowie von Marco Stroppas „Nel fuggir del tempo; e sole“ für acht Hörner und Sir Harrison Birtwistles Klavierkonzert „Responses. Sweet disorder and the carefully careless“. Den Oktober beschließt vom 24. bis 31. die zweite Ausgabe des Festivals

„ZeitGenuss“ an der Musikhochschule Karlsruhe mit sechs Novitäten von Studierenden der dortigen Kompositionsklassen von Wolfgang Rihm und Markus Hechtle sowie Uraufführungen von Gerhard Stäbler, Kunsu Shim, Alessandro Solbiati, Beat Furrer und Jorge E. López.

■ Rainer Nonnenmann

Weitere Uraufführungen:

2.10.: Camille van Lunen, Flautato dal mattino alle note, Kreuzkirche Kassel
2./10.10.: Dieter Ammann, neues Ensemblewerk, Philip Maintz, furia Klavierkonzert, Festival Musica Straßburg
9.10.: Julien Jamet, Difference is spreading, Festival d'Automne Paris
18.10.: Moritz Eggert, Ich akzeptiere die Nutzungsbedingungen für Bariton und Streichorchester, Paulskirche Frankfurt
24.10.: Toshio Hosokawa, Konzert für Streichquartett und Orchester, Musik der Zeit Köln
24.10.: Christian Wolff, neues Werk, Pinakothek der Moderne München

Presse écrite Régionale

Quotidiens

- 20 Minutes
- L'Alsace
- Dernières Nouvelles d'Alsace

Hebdomadaires

- Hebdoscope
- L'Ami Hebdo
- Les Affiches Moniteur
- Reflets DNA

Mensuels et autres périodicités

- Clés de l'OPS
- Poly
- Strasbourg magazine
- Station service
- Tout le Bas-Rhin
- 360°

STRASBOURG À la salle de la Bourse

Créatif Accroche Note

Ensemble spécialiste de la musique contemporaine, Accroche Note est un hôte privilégié de Musica. Il proposait, dans la dernière ligne droite du festival, plusieurs créations dans un programme exigeant.

DANS LA PREMIÈRE pièce, *Dikha*, du Français Christophe Bertrand, la clarinette d'Armand Angster s'enflamme dans un tournoiement de motifs musicaux.

L'effet d'étourdissement est exacerbé par les échos du traitement informatique de Tom Mays, et la spatialisation de ses haut-parleurs dispersés sur scène. Des contrastes nets achèvent de garantir son efficacité à la pièce.

À travers les deux créations de Pascal Dusapin, on voit comment un compositeur contemporain peut créer une proximité avec le public : *By the way* est une pièce composée au fil du temps, « comme ça » ; *Wolken* reprend un hommage de Goethe à



Wilhelm Latchounia et Armand Angster. PHOTO DNA - LAURENT REA

l'auteur d'une étude sur les nuages.

Recherches sonores

La formation en duo classique, avec l'excellent pianiste Wilhelm Latchounia, l'accep-

tation de consonance voire de pôle tonal ou modal épisodique côtoient l'exploitation des recherches sonores récentes sur les propriétés acoustiques du piano : la synthèse est convaincante.

Dans *Being as one*, autre création de la soirée, le compositeur Dai Fujikura veut réunir en une seule entité les timbres de la soprano Françoise Kubler, du violoncelle de Christophe Beau et de la clarinette basse d'Armand Angster.

L'œuvre donne à entendre une ambiance musicale où les trois artistes mettent leurs grandes compétences au service de cet univers musical.

Dans *Two english Poems by Borges* de Daniel D'Adamo, l'ensemble s'enrichit du violon de Thomas Gautier et de la flûte d'Anne-Cécile Cuniot. Les textes décrivent les impressions fortes et obscures qui animent un être en pleine passion amoureuse. Françoise Kubler exploite les mille facettes de son émission vocale, nimbée d'interventions instrumentales pointillistes. Des instants musicaux se détachent çà et là, par la réalisation impeccable des musiciens, orfèvres du son et de l'écoute mutuelle. ■

GILLES TOUSSAINT

STRASBOURG Festival Musica

Clôture en beauté !

C'est avec l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg, placé sous la direction de Peter Hirsch, que s'est tenu, vendredi soir au Palais des Congrès, le concert de clôture de Musica parrainé par notre journal.

CE CONCERT FINAL présentait des pages de référence de Grisey et de Kurtag entourant une première française d'Adamek et la création mondiale d'un concerto pour piano de Philipp Mainz avec Jean-Frédéric Neuberger en brillant soliste. *Transitoires* de Gérard Grisey fait partie de son cycle des *Espaces acoustiques*, monument de la musique spectrale, laquelle joue sur les couleurs de la musique créées par la résonance des harmoniques

de la note.

On ne pouvait chercher là ni la place assignée à *Transitoires* dans le cycle complet, ni savoir ce qu'est l'harmonique N° 55, inaudible de toute façon. Mais il y avait lieu d'être à l'écoute d'une musique d'orchestre foisonnante, qui bouge dans son écriture d'ensemble même sur des hauteurs parfois fixes, et qui est sensible dans le détail aux résonances des accords dans les registres extrêmes. Effet réussi en tout cas.

Le conflit de l'ado avec un père aux goûts classiques a-t-il été à l'origine de la volonté de Philipp Mainz d'écrire un concerto pour piano ? Toujours est-il que cet opus du compositeur allemand né en 1977 répond à ce souhait. Et il livre là un véritable concerto où le clavier commande la marche, en-

traîne l'orchestre dans son environnement, détermine les cadences et quelques ritournelles de l'ensemble dans un dialogue réel. Le dédicataire, Jean-Frédéric Neuberger, qui avait déjà enchanté Musica par son récital dimanche dernier, s'est imposé là aussi avec toute l'autorité de qui sait où aller et emmener les autres, d'un début lent et réfléchi à la frénésie d'un mouvement « motoristique ».

Ondrej Adamek, un des compositeurs vedettes de ce Musica, rêve de son côté de mécanique dans *Dusty, Rushty Hush* de 2007 où les accélérations de la mise en marche des machines d'une usine rappellent le passé industriel d'un lieu devenu depuis musée. La locomotive d'Honegger a pu être un modèle. Le compositeur tchèque

de 35 ans sait donner vie à son œuvre avec le concours toujours très efficace de l'orchestre dont c'était la quatrième venue au festival et qui, sous très sûre direction de Peter Hirsch, opère avec une indéniable qualité le jeu collectif et individuel.

Stèle de György Kurtag, que le compositeur hongrois écrivit voici 20 ans en commande d'Abbado pour la Philharmonie de Berlin, passe d'une citation de Beethoven à un choral bachien façon Bartók ou Berg, un lamento buriné dans la pierre et poignant par la force qu'il dégage.

L'œuvre venait à propos dans ce concert parrainé par les DNA et dédié à la mémoire de Marcel Rudloff, ancien maire de Strasbourg et ancien président de la Région. ■

MARC MUNCH

STRASBOURG Orchestre philharmonique De Bartók à Dusapin, de Barbe-Bleue à Long Island...

En ouverture de saison du Philharmonique, Marko Letonja a dirigé l'opéra *Le Château de Barbe-Bleue* de Bartók avec Nina Stemme et Franz Hawlata en solistes. Et *Morning in Long Island*, ample page orchestrale de Pascal Dusapin.

LE PUBLIC DU FESTIVAL Musical était également convié au premier des deux soirs de la semaine du Philhar, pour ce programme d'œuvres distantes de près de 100 ans, l'une du grand musicien hongrois, l'autre du compositeur français actuellement parmi les plus féconds. À s'interroger sur ce qui relierait l'une à l'autre, on pourrait chercher peut-être une réponse indirecte chez Debussy : *Le Château de Barbe-Bleue* s'inspire d'une œuvre de Maeterlinck, l'auteur de *Pelléas et Mélisande*. Pour *Morning on Long Island*, on pense, quitte à se tromper plutôt à *La Mer*, quand Dusapin évoque ses promenades matinales sur les plages new-yorkaises dont il transcrit en musique, 20 ans après, le souvenir. Bien défendue par l'orchestre et son chef, l'œuvre de Dusapin a trouvé à défaut de l'unanimité de l'auditoire, au moins un assentiment que rien n'a troublé.

Le thème du sang

Le seul opéra de Bartók, en un acte sur un livret de Bela Balazs, emprunte au conte de Perrault et à l'œuvre lyrique de Paul Dukas, *Ariane et Barbe-Bleue*. Mais en fait sa lecture personnelle la plus symboliste sur l'incommunicabilité des êtres. Judith suit Barbe-bleue dans son château. Elle l'aime et lui aussi proteste de son amour. Sujet

initiatique avec pour fil rouge psychanalytique le sang, devenu thème musical majeur.

La curiosité "féminine" exige l'ouverture successive des portes fermées. Elle aura raison des résistances du mari qui ne veut pas livrer le secret de sa vie antérieure. Judith rejoindra les trois épouses précédentes qui n'étaient pas mortes,

Après l'obscurité du début du drame, les trésors de la richesse de Barbe-Bleue sont présentés dans l'éclat de la splendeur, ce qui dessine la grande courbe de lumière et de force au centre de l'opéra.

Mais la musique répartit sa tension tout au long de l'ouvrage. Bartók a trouvé pour l'orchestre un langage peut-être encore sous influence, mais à coup sûr taillé à la mesure du drame. Et en langue magyare, les dialogues en phrases courtes des deux protagonistes – heureusement lisible en surtitrage du texte en français et allemand pendant le concert – disent l'essentiel.

La présence sur l'estrade de la soprano Nina Stemme et de la basse Franz Hawlata est une très grande chance et donne tout son prix à cette représentation de l'opéra de Bartók. Car à la qualité sublime des voix s'ajoute le sens le plus pertinent du style. Et l'orchestre sous la baguette si porteuse de Marko Letonja apporte sa contribution essentielle à créer véritablement l'émotion qui peut rayonner à travers la musique. Le public a fait fête à tous les interprètes.

Rappelons que la première française du *Château de Barbe-Bleue* de Bartók en France eut lieu en 1954 à Strasbourg, au Théâtre municipal sous la direction d'Ernest Bour.

MARC MUNCH

STRASBOURG Musica au Palais universitaire
**Quand L'homme armé
franchit les siècles en musique**



L'Homme armé ancien et contemporain. PHOTO DNA – CÉDRIC JOUBERT

Franco Filidei a repris la chanson *L'homme armé* et écrit une œuvre instrumentale confrontée directement à la messe de Josquin des Prés. Création au Palais U, mardi, en partenariat avec l'Université de Strasbourg.

LA CHANSON MÉDIÉVALE

L'homme armé a été utilisée comme thème musical de nombreuses messes, dont deux de Josquin des Prés, le célèbre compositeur franco-flamand. Cette *missa sexti toni* est un chef-d'œuvre de polyphonie franco-flamande à l'aube de la Renaissance.

Dans les cinq parties de la liturgie, du Kyrie à l'Agnus, les quatre voix, ici fort bien tenues par les chanteurs de l'Ensemble Les Cris de Paris sous la direction de Geoffroy Jourdain, développent un tissu sonore qui est continu et équilibré, se rythme et se syncope en fonction du sens des mots. Rien à redire à cette interprétation du groupe dont le nom se réfère à une chanson de Jane-

quin, imitative des bruits à l'instar de sa *Bataille de Mari-gnan*, et qui a bien pensé son affaire. Filidei a intercalé les mouvements de la messe ancienne entre les parties de sa propre *Missa super l'homme armé* en une alternance dont on a fini par s'accommoder. Et qui pouvait prendre sens. L'orchestre était constitué par un arsenal d'armes allant des colts et kalachnikov aux jouets d'enfants, et on en passe. Des coups de feu à blanc, sirènes, le souffle du vent ou de tôles. Mais si ce n'était pas du genre *war games* sans chars, ni avions ou navires, ce pouvait être une reprise réflexive au second degré du sujet, qui n'alla pas d'ailleurs jusqu'à l'effet assourdissant. Et Filidei a parfaitement organisé sa structure sonore en veillant à une rythmique toujours vivante et aux nuances calculées. Là aussi, les douze interprètes et leur chef ont œuvré avec un remarquable ensemble cette fois dans le geste et les bruits.

MARC MUNCH

Jeunes percussionnistes sur la scène de festival Musica

Dans le cadre de Musica, les Matinales étaient organisées, samedi dernier, à l'initiative du compositeur Philippe Manoury, professeur de composition à l'Académie supérieure de musique de Strasbourg. Ce projet est né d'une demande des Percussions de Strasbourg qui consiste à écrire une œuvre pour débutants pour qu'ils puissent jouer des percussions en dix mois sans avoir appris le solfège.

Philippe Manoury et Annette Schlünz, compositrice enseignante au Conservatoire de Strasbourg ont donc créé deux partitions Percustra, un système qui permet de lire les notes, sans connaître le solfège. Deux groupes d'élèves, venant de lycées professionnels, ont donné un concert de percussions, composé de cinq parties. Les trois premières étaient jouées par les élèves. Le lycée Saint-Jean de Colmar pour la première partie, appelée Klag et la troisième partie, nom-



Deux jours avant le spectacle, les élèves répétaient une nouvelle fois. **Brigitte Simon Trujillo**

mée Electro, What? Le lycée Le Corbusier d'Illkirch-Graffenstaden a assuré la deuxième partie : Traces. Les solistes strasbourgeois ont terminé la matinée.

« La première partie était très intéressante, explique Merve. Les élèves disposaient de percussions variées, et l'ensemble donnait un son assez loin de ce que l'on s'attend généralement

à entendre de la part de ce type d'instruments. » Chaque lycéen jouait de plusieurs instruments, les musiciens se déplaçaient à travers la scène, mais toujours de façon régulière et lente.

Le deuxième concert était d'un tout autre style : les élèves se tenaient en demi-cercle plus serré sur le milieu de l'estrade pour le

début de Traces, puis se sont mis à déambuler parmi les instruments en répétant une phrase sur des tons opposés et en chuchotant. « Tout aussi intéressant, bien qu'encore plus éloigné de la musique « habituelle » que la première partie », ajoute Merve. Traces a ainsi gagné l'attention du public venu nombreux.

Si ce concert a dévoilé une nouvelle facette de la musique contemporaine et des percussions, Electro, what? était plus accessible. Il mettait en scène le bruit d'un sèche-linge remixé grâce à un ordinateur. Sur ce fond de musique, les élèves jouaient des percussions. Cette fois, quelques élèves étaient disposés de part et d'autre des escaliers traversant le public, ce qui donnait l'impression à la musique de venir de chaque coin de la pièce.

Une fois de plus, Musica a montré que le festival arrive à se renouveler chaque année.

Merve Efeer, Emmanuelle Béguery et Dafin Maxharraj

STRASBOURG Festival Musica

Avec l'Ensemble intercontemporain

Dirigé par Matthias Pintscher, l'Ensemble Intercontemporain, fidèle à Musica s'est mis au service, à France 3 Alsace, d'œuvres du Suisse Dieter Amann, du Tchèque Ondrej Adamek et de... Pintscher.

.....

LES TROIS œuvres au programme mobilisaient l'ensemble de la formation créée en 1976 par Pierre Boulez, soit une trentaine de musiciens, tous solistes. Mais chaque pièce était une manière d'être face à la création. La première mondiale de l'œuvre de Dieter Amann, *Le réseau des reprises*, privilégie le collectif, tous les musiciens étant occupés durant toute la durée de la partition. L'effet de répétitions, affiché, est en fait peu sensible à cause de l'effervescence constamment entretenue et le tonus permanent de cette musique. Ondrej Adamek recherche la plus grande diversification dans son *Nôise*, composé au Japon à la Villa Kuyoyama de Kyoto, résidence CulturesFrances, fréquemment citée comme résidence de

compositeurs avant ou après leur séjour à la Villa Médicis de Rome. Une œuvre que le théâtre Nô a visiblement inspiré dans la partie « masques » du triptyque par ses effets percussifs et choraux, les marionnettes par les dialogues acidulés, et les cortèges des moines bouddhistes dans *Mantra*. Le compositeur exige des musiciens des interventions vocales dans lesquelles le violoncelliste Pierre Strauch, Strasbourgeois d'origine et dès l'origine à l'EIC, a été remarqué. Mais la richesse des nuances est l'élément le plus marquant de l'œuvre. Après les partitions de ses confrères compositeurs, Mathias Pintscher n'a pas négligé la sienne propre. *Bereshit* (2013) médite sur les développements possibles de l'œuvre à partir de son commencement, à savoir la prise de conscience progressive d'une forme qui se transforme. Hypothèses diverses évoquées mais fil rouge sous l'espèce de la note fa, et la continuité du flux des sonorités. Tous les musiciens de l'EIC sans exception sont entrés dans le jeu.

MARC MUNCH

STRASBOURG Festival Musica

Pascal Dusapin en majesté

Au programme de cette journée de mercredi, qui célèbre Pascal Dusapin, deux créations chambristes et son *Morning in Long Island* pour orchestre symphonique.

LE COMPOSITEUR Pascal Dusapin est un habitué du festival Musica. Présent dès la première édition en 1983 alors qu'il était pensionnaire de la villa Médicis à Rome, le plus renommé des compositeurs français a tissé des liens très forts avec le festival de Strasbourg. Comment pourrait-il d'ailleurs oublier ses racines alsaciennes avec une famille qui lui a ouvert naturellement les portes de la culture allemande ?

Il paraît dès lors naturel qu'il ait choisi quatre poèmes de Goethe pour son amie la soprano Françoise Kubler de l'Ensemble Accroche Note : « Ces quatre odes à la nature sont très pures, absolument pas psychologiques » déclare-t-il. Dans la plus pure tradition du Lied, on y découvrira un Goethe passionné par les sciences. Presque un hommage à Luke Howards, ce scientifique britannique auteur de la première classification des nuages. « Dans *Stratus, Cumulus, Cirrus et Nimbus*, Dusapin a créé une musique assez lente, d'une fluidité totale. Il est très amusant de ressentir la météo comme on la percevait à l'époque » confie la soprano Françoise Kubler qui prédit à ce cycle un bel avenir au répertoire des sopranos.

Beaucoup plus volubile et en forme de duo instrumental, l'autre création mettra en scène la clarinette d'Armand Angster et le piano de Wilhem Latchou-



Pascal Dusapin.

DOCUMENT REMIS

mia. Dusapin un homme pressé ? « *By the way* était en gestation depuis 10 ans. C'est un peu ma musique de voyage, composée dans les hôtels, entre deux avions » explique le compositeur.

Enfin, le soir venu, le Philharmonique de Strasbourg défendra *Morning in Long Island*, avant d'attaquer le redoutable *Château de Barbe-Bleue* de Bartók. Il s'agit du premier volet d'un triptyque pour orchestre sur des thèmes dédiés à la nature.

Ajoutons pour les fans de Pascal Dusapin que l'Opéra national du Rhin donnera en 2015 son septième opéra, *Penthesilea*. Créée en mars prochain au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles, cette œuvre s'ouvre sur une citation de l'écrivaine allemande Christa Wolf : « Ce n'est pas un beau spectacle, l'ère moderne commence. »

BENJAMIN FRANÇOIS

► Mercredi 8 octobre avec Accroche Note à la salle de la Bourse à 18h ; à 20h, avec le Philharmonique de Strasbourg, au PMC.

STRASBOURG Festival Musica

L'explosivité de Linea

Samedi après-midi, l'ensemble dirigé par Jean-Philippe Wurtz a enflammé l'auditorium de France 3 en interprétant les bouillonnantes compositions d'Unsuk Chin et Raphaël Cendo.

Aux antipodes d'après le programme, la Coréenne et le Français envisagent pourtant le discours musical avec une chaleur et un sens de l'évocation similaires, tirant de chaque instrument une énergie hors du commun. Élève notamment de Philippe Manoury, Cendo présente « Graphein » pour trois cordes, cor, saxophone, clarinette basse, flûte, harpe et percussions, bloc d'une vingtaine de minutes extrêmement rythmé déployant une houle de timbres étonnante.

Aux limites de ses possibilités

Crissement pneumatique, souffles divers, grondements ou miaulements se bousculent, leur origine brouillée par l'originalité des modes de jeu : harpes frottées ou frappées par des petites baguettes, cordes frottées derrière le chevalet, jeux de clés des vents... Et l'énergie ne faiblit pas malgré des effets d'effritement du grain ou de ralentissement jusqu'à la fixité, avant un impressionnant crescendo final. Une création emmenant l'ensemble ins-



L'ensemble Linea à l'auditorium de France 3. PHOTO DNA - MICHEL FRISON

trumental aux limites de ses possibilités, vivement saluée. Pour Unsuk Chin, la logique tient de la composante pulsée, du jazz en filigrane ; l'élève de Ligeti signe une « Fantaisie mécanique » pour un ensemble resserré autour des percussions recouvrant une bonne moitié du plateau où s'affairent Olivier Maurel et Rémi Durupt, complété par le piano martelé, la trompette et le trombone. Les diffé-

rents tableaux se démarquent par les textures et les couleurs – le moteur en surchauffe du début laissant place à une certaine viscosité métallique.

Plus récente, la pièce « Gougalon » pour une quinzaine d'instruments évoque le grouillement de deux villes de Chine visitées au travers de courtes sections retraçant des épisodes précis. Valse détraquée – bissée –, simili-

samba improvisée par les lames et le piano, trahissent les influences populaires. Porté par deux percussionnistes en état de grâce, Linea offre un redoutable spectacle, dynamique et régénérant, à l'image du « sourire du voyant aux fausses dents » au mouvement perpétuel follement excité, et reçoit sans surprise des applaudissements bruyants et prolongés. ■

CHRISTIAN WOLFF

SOULTZ-SOUS-FORÊTS Le festival **Musica** a fait étape à la Saline

Salle comble pour l'OPS

C'est dans une Saline de Soultz-sous-Forêts comble que l'Orchestre philharmonique de Strasbourg (OPS), en formation de chambre, a donné vendredi dernier un concert qui s'inscrivait dans le cadre du festival de musique contemporaine Musica, soutenu par le conseil général.

INTRODUIT ET PRÉSENTÉ par le maire Pierre Mammosser et le conseiller général Jean-Laurent Vonau, ce concert a offert une intéressante immersion dans la musique française d'hier à aujourd'hui au travers de quatre œuvres : *Strange Ritual* (2005) de Philippe Manoury, *Ballade opus 19* (1881) de Gabriel Fauré, *Serendib* (1991-1992) de Tristan Murail et *Le Tombeau* de Couperin (1914-1917) de Maurice Ravel. Le temps d'un concert, l'OPS a ainsi associé œuvres classiques et contemporaines en mettant en parallèle des partitions de deux des principaux chefs de file de la musique française d'aujourd'hui avec celles de deux références de la musique française d'hier. Sous la direction du jeune chef



Le philharmonique de Strasbourg était placé sous la houlette de Jean-Michaël Lavoie, et accompagné par Pierre Etcheverry au piano. PHOTO DNA - RÔ E

canadien Jean-Michaël Lavoie, l'OPS, en formation de chambre, a débuté avec *Strange Ritual* où Philippe Manoury décrit un « processus régulier et ordonné, tel un rituel, dont les éléments ont tendance à développer une conduite anarchique » — une œuvre surprenante et un rien décoiffante où les sons s'entrechoquent, se télescopent, s'éclatent, se cherchent pour donner cette impression anarchique.

Avec la *Ballade en fa dièse majeur opus 19*, de Fauré, Pierre Etcheverry au piano, fort subtilement mis en valeur et porté par l'orchestre, a livré une pres-

tation intimiste, tout en douceur, rêverie et douce poésie.

« Une musique qui se brise et revient sur elle-même »

Après une pause bien méritée, la seconde partie débute avec *Serendib* de Tristan Murail, une œuvre « structurée » en une séquence de cinq vagues évoquant un environnement « de houle, de couleurs brumeuses et dorées » laissant imaginer « une musique qui se brise et revient sur elle-même ». Étudiant le spectre et l'ondulation sonore, comme l'a précisé Jean-Michaël Lavoie, Tristan Murail développe une partition « colo-

rée et sombre, claire et vive » mais assez surprenante tout de même.

En final, *Le Tombeau de Couperin*, composé entre 1914 et 1919 par Maurice Ravel, a été donné en version orchestrale avec de très beaux passages pour solistes, notamment du hautbois. Cette œuvre est un hommage aussi bien à François Couperin qu'à six des amis du compositeur, tombés à la guerre entre 1914 et 1917, avec six mouvements. De longs applaudissements ont salué cette soirée dédiée à la Musique d'hier à aujourd'hui agréablement interprétée par l'OPS. ■

STRASBOURG Festival Musica

Dans l'enthousiaste Registre des lumières

Le titre de la pièce majeure du concert donné mercredi soir à Musica, *Registre des lumières*, aurait convenu à l'ensemble du programme de la soirée qui s'est tenue à la Cité de la Musique et de la Danse.

Les deux pages d'ouverture étaient des soli respectivement de basson et de violon, d'une durée chacune d'un cinquième du temps de l'œuvre principale, alors que la partition de Raphaël Cendo mobilisait les effectifs conjugués de l'ensemble musikFabrik de Cologne et du fameux SWR Vokalensemble de Stuttgart sous la direction d'un des meilleurs chefs de chœur qui soient, Marcus Creed. *Axis mundi*, de l'Australienne Liza Lim, explorait le son de l'instrument à anche, la basse de la famille des bois à l'orchestre.

Un esprit ludique jamais démenti

Alban Wesly en tira des sons dorés, la position du nœud harmonique dans le tube permettant de moduler en hauteur la note dans un glissando calculé. Inhabituel certainement, mais séduisant et élégant exercice du soliste. Lequel a laissé ensuite la place sur scène aux acrobaties de l'archet et des doigts de Hanna Welrich dans *Haare* de Enno Poppe. La Konzertmeisterin de la très

performante MusicFabrik sait jouer sur les micro-tons aux marges, qui veulent sciemment éviter ce qui passe pour le ton juste.

Là aussi, en dépit de la difficulté, l'esprit ludique de la performance ne s'est jamais démenti.

La partition de Raphaël Cendo veut décrire un voyage dans le temps commençant aux origines du monde et allant jusqu'à aujourd'hui en passant par les premiers hommes.

Il donne ses références littéraires, Ovide, la Genèse et Babel, pour clore sur une citation d'Héraclite. On suivrait volontiers cette cosmogonie dans les textes, si les chanteurs en énonçaient intelligiblement les mots.

Esprit rock ?

Mais le chœur n'est traité qu'en entité globale pour tenues et accords, murmures et bruits.

Il est de surcroît ligoté à l'orchestre, à qui sont réservés des interludes indépendants, véritablement intéressants par leur texture.

Le tout était adroitement mouliné par le traitement informatique Ircam.

On ne peut en réalité suivre que le mouvement général de l'œuvre, avec le côté magmatique de ce genre de musique proche du rock et qui déferle vers une sorte d'enfer plus que vers un *Registre des lumières*.

MARC MUNCH

STRASBOURG

L'orgue contemporain célébré à Musica

Musica a renoué avec le récital d'orgue. Et Vincent Dubois, directeur du conservatoire de Strasbourg, a fait sonner aux couleurs de la modernité l'instrument baroque de l'église protestante Saint-Pierre-le-Jeune.

La récente restauration de l'orgue dont la façade du buffet porte elle aussi la marque des Silbermann, a induit le choix du lieu. Les travaux précédents, du début des années 50, voulaient déjà retrouver ici des sonorités anciennes. Tel n'était pas le propos du récital. Le grand *Prélude et fugue en si mineur* de Bach rappelait que le Cantor de Leipzig a été la référence de bien des compositeurs contemporains. Vincent Dubois a traité le premier volet du diptyque en une même disposition équilibrée, le second en plans gradués.

Fil rouge pour une grande partie du programme, peut-être une métaphore aquatique. Le thème legato de la fugue de Bach aurait été le long fleuve tranquille. *Coulée* était le titre de la seconde des deux *Études* de Ligeti, un remake à l'orgue de *Continuum* pour clavier, mais dit comme *Harmonie* l'orientation du compositeur hongrois vers des micropolyphonies denses et d'imperceptibles transitions. La *Toccata* de Jean Guillou est d'un style plus direct, et *Les Corps glorieux* un cycle écrit en 1939 par un Messiaen jeune parle dans une autre séquence des *eaux de la grâce*. Tandis que Thierry Escaich ouvre ses trois *Poèmes* qui transcrivent des motets à 12 voix, par *eaux natales*. Mais liberté et finesse caractérisent là aussi l'écriture de celui qui occupe la chaire d'orgue et d'improvisation au conservatoire supérieur de Paris. Vincent Dubois l'a relevé et conclu pour sa part par une improvisation qui amplifiait son propos en développant le thème qu'il s'était choisi.

Ce qui ne pouvait que renforcer l'admiration que l'interprète rencontre auprès de son public. Rappelons que Vincent Dubois créera en 2015 l'œuvre que compose Thierry Escaich pour le millénaire de la cathédrale de Strasbourg.

MARC MUNCH

STRASBOURG Musica

Jonathan Nott et les Bamberger Symphoniker

Vendredi soir l'orchestre symphonique de Bamberg, sous la conduite de Jonathan Nott, a brillé dans la *Lulu-Suite* de Berg et défendu la création mondiale de *Spuren* de Michael Jarrell et la première française d'*Endless Steps* d'Ondrej Adamek.

Le compositeur tchèque, déjà programmé la veille par l'Ensemble Intercontemporain, a élaboré *Endless Steps* en 2008 à l'Académie du festival de Lucerne et a profité des conseils utiles de Pierre Boulez.

Version révisée cette fois de cette œuvre contrastée où les cordes, vents et percussions s'affirment le plus souvent en blocs.

Côté théorie : « Je travaille sur l'idée d'une montée qui tout à la fois descend, pour essayer de créer la plus grande confusion acoustique », dit l'auteur. Sur ce dernier point, pas tant que ça. Adamek avait été surpris en train de discuter avec Keiko, la doyenne des Percussions de Strasbourg, pour trouver dans leur arsenal une machine à produire des *wouah, wouah*. A finalement prévalu la vieille solution simple, qui était de plonger des cloches dans une bassine remplie d'eau.

À nouveau Michaël Jarrell

Mais ce n'était pas l'essentiel pour l'œuvre de ce compositeur très doué de trente-cinq ans.

Depuis qu'il enseigne la composition à Vienne et à Genève, après avoir résidé aussi un moment à Strasbourg où Musica l'avait fêté, Michaël Jarrell a fait du chemin.

Il définit à l'avance une stra-

tégie pour l'œuvre à écrire et une dramaturgie.

Pour cette co-commande de l'orchestre de Lucerne, de la Fondation des Bamberger et de Musica, il a pensé à un concerto pour quatuor à cordes et orchestre, en l'honneur d'Irvin Arditti et de sa fameuse équipe.

Le quatuor est pris dans son entité et doit s'affirmer face au grand ensemble. Une sorte de match se dessine, que reflète le titre de *Spuren*. Chacun doit laisser son empreinte sur l'autre. En fait, le dominer à un moment. et c'est de ces alternances de pouvoir que se nourrit l'œuvre.

Les Arditti sont magnifiques, à la mesure du talent qu'on leur connaît, et l'orchestre est lui aussi sans complexes.

Une formation aguerrie

De la *Lulu-Suite* de Berg, l'orchestre de Jonathan Nott fit sans discussion possible son grand morceau de bravoure. Dans les couleurs les plus splendidement équilibrées, et un mouvement de la plus rare aisance pour la partition atonale et sérielle. La suite de 1934 militait pour l'opéra alors pas encore créé, et englobe du chant – avec le lied de Lulu, une auto-définition de l'héroïne et avec l'adagio l'adieu de la comtesse – pour lequel était mobilisée la soprano Laura Atkin, spécialiste de grands rôles, dont celui de cet opéra. On savait l'orchestre de Bamberg parmi les très grandes phalanges.

Jonathan Nott, qui dirigea aussi par le passé l'Ensemble Intercontemporain après Boulez, a su en faire une formation parfaitement aguerrie pour le répertoire même le plus récent.

MARC MUNCH

STRASBOURG l'OPS et Musica

Dans le château intime de Bartók

Ouverture de saison très attendue de l'OPS qui conduit par son chef Marco Letonja revisite le Château intime de Bartók. Le cast superlatif, Nina Stemme en Judith et Franz Hawlata dans le rôle-titre, promet une soirée exceptionnelle dans *Le Château de Barbe-Bleue*.

C'est à n'en pas douter un des sommets de l'opéra au 20^e siècle. Composé en 1911, le Château de Barbe-Bleue s'est vite fait une place au panthéon des œuvres qui comptent et ce, malgré sa brièveté. Les deux thèmes sont toujours d'une actualité brûlante : l'échec de la confiance et l'échec de la connaissance. Le livret de Béla Balázs ne laisse aucun doute sur ce point : pour Judith, fouiller le passé de son époux ne rendra le labyrinthe que plus inextricable.

Les réminiscences du conte de Perrault narré sur les genoux de votre mère-grand ne vous seront pas d'une grande utilité. Aussi, plongeons au cœur de l'œuvre : au 17^e siècle, Barbe-Bleue était un mari riche et brutal, et son épouse succombait au péché d'insatiable curiosité. Comme Ève dans l'Ancien Testament, elle ne pouvait s'empêcher de goûter à tous les fruits défendus du château. Ah ! Que renfermait donc cette fameuse septième porte ? Horrifiée, elle découvrait les corps des six précédentes épouses égorgées avant d'être sauvée par ses deux frères. Chez Perrault, la faute originelle était synonyme de découverte de la sexualité avec la tâche indélébile de sang sur la clef ouvrant la



Nina Stemme. (PHOTO TANJA NIEMANN)

septième porte.

Beaucoup plus central pour Balázs fut le poème de Maurice Maeterlinck dont s'inspira Paul Dukas pour son Ariane et Barbe-Bleue. Le 10 mai 1907, le jeune Hongrois assista à la création de l'œuvre à l'Opéra-Comique et transforma trois années plus tard la source de Maeterlinck en livret d'opéra. Les changements y sont considérables, notamment le recentrage du propos sur deux seuls personnages (Judith et Barbe-Bleue), et la

renonciation à toute forme d'action scénique : *Le Château de Barbe-Bleue* y gagne donc presque à une version de concert !

Une autre différence n'échappera pas à la sagacité de l'auditeur : chez Perrault et Maeterlinck, la femme ouvrait les portes en cachette en l'absence de Barbe-Bleue. Or, chez Balázs, Judith persuade son époux de lui donner les clefs. Du coup, le motif du sang devient omniprésent et Judith, résignée, est finalement condam-

née à vivre derrière la septième porte du château, sous la domination de son époux. Avec Judith et son dernier amour détruit, se ferme le cycle de Barbe-Bleue : le voilà symboliquement tué par Judith qui a cru, à tort, que la connaissance totale était synonyme de fusion. Hélas, voilà son couple déchiré en mille morceaux.

Dans cette future production strasbourgeoise, les deux rôles vocaux seront servis par la soprano suédoise Nina Stemme en Judith, et le baryton allemand Franz Hawlata dans le rôle-titre. Nés tous deux en 1963, ces chanteurs d'exception ont patiemment franchi les marches d'une carrière internationale. Ils ont désormais élu domicile dans les plus grands théâtres, à Bayreuth, au Met ou à la Scala. La première déchaîne les passions des lyricomanes à chacune de ses apparitions quand le second se voit acclamé pour l'interprétation de son Baron Ochs ou son Hans Sachs. Gageons qu'ils sauront irradier cette soirée de leurs timbres sublimes. ■

BENJAMIN FRANÇOIS

► Le 8 octobre à 20h, au Palais de la Musique et des Congrès. Programme complet du festival jusqu'au 10/10, sur www.festival-musica.org

STRASBOURG

Hymne à la curiosité



Jean-Frédéric Neuburger.
(PHOTO CAROLE BELLAÏCHE)

Sous les doigts inspirés de Jean-Frédéric Neuburger s'annonce à **Musica** une expérience singulière aux accents de Jarrell, Dutilleux, Liszt, Chauris et Lauba.

COMME à son habitude, Jean-Frédéric Neuburger aime surprendre son public. N'a-t-il pas avoué une passion pour les œuvres de Carl Czerny ? Loin des idées préconçues, lorsqu'il découvre une œuvre d'un compositeur – au hasard Granados, Chabrier ou Heller – et qu'elle lui plaît, il la joue ! Pour sa première apparition au festival Musica, il fait cohabiter valeurs sûres du répertoire (Dutilleux, Liszt, Ligeti) avec des découvertes (Jarrell, Chauris et Lauba). Tout ce qui procure un plaisir digital et sensible est susceptible de figurer dans un de ses programmes de concert. Cette insatiable curiosité musicale lui a sans doute été communiquée par les personnalités hautes en couleurs de ses professeurs : Jean-François Heisser l'accueille au Conservatoire de Paris alors qu'il avait à peine 13 ans, Jean-François Zygel – encore inconnu

du petit écran – guida ses premiers pas en composition, jusqu'à Vladimir Krainev, histoire de ne pas trop grenouiller dans le piano hexagonal.

Entre ses deux passions – pour l'orgue et le piano – il a bien fallu choisir sous peine de se disperser. Et puis, il faut bien courir quelques prix internationaux à virtuosité pour gagner du galon. Ne les énumérerons pas, il y en a toute une ribambelle. Ils ont eu pour effet de faire connaître le jeune pianiste auprès des organisateurs de concerts qui se l'arrachent désormais.

Hommage au courage des premiers programmeurs ! Pascal Escande lui fait enregistrer à 17 ans une intégrale des *Études* de Chopin pour le festival d'Auvers-sur-Oise. René Martin l'invite sur le DVD « Pianistes de demain » enregistré en 2004 à La Roque d'Anthéron, la Mecque des pianistes. Puis ce seront Menton, Verbier et Lucerne, pour y défendre tous les compositeurs, avec une remarquable ouverture sur ses contemporains des 20^e et 21^e siècles.

Quand il ne joue pas seul, notre pianiste s'adonne à la musique de chambre ou se produit avec les plus nobles phalanges, de l'Orchestre Philharmonique de Radio France au New York Philharmonic. Et comme si l'ennui menaçait de le gagner, notre insatiable Neuburger se passionne aussi pour la pédagogie et enseigne l'accompagnement, depuis 2009, au Conservatoire de Paris !

B.F.

► Ce dimanche 5 octobre à 11 h, à la salle de la Bourse.

@ www.festival-musica.org

MUSICA Tournée bas-rhinoise du Philharmonique Résolument contemporain !

Le Philharmonique de Strasbourg a donné dans le cadre de Musica quatre concerts faisant la part belle au répertoire contemporain.

DANS CE PROGRAMME, Philippe Manoury et Tristan Murail alternaient avec Fauré et Ravel. On les retrouvait à l'Espace culturel de Bischoffsheim, à la Saline de Soultz-sous-Forêt, à la Castine de Reichshoffen et à la Cité de la musique et de la danse à Strasbourg.

Panorama de musique française, créations récentes mixées avec des pièces datées d'il y a un siècle, leur dénominateur commun les plaçant sous le signe de la clarté. Pour *A Strange Ritual* de Manoury, l'idée conductrice de la composition est canalisée dans une forme choisie. Les variations commencent dans une épure nette des groupes de timbres en présence et se densifient par le mélange progressif des textures instrumentales, en signe du dérèglement voulu de la structure originelle.

La musique dite spectrale, dont Tristan Murail est un des grands représentants, relève d'une sorte d'impressionnisme, où le conglomérat des sonorités crée une couleur souvent globale.

Si *Serendib* (1992) parle de vagues et de houle marine, c'est pour en évoquer le mouvement par la dynamique de la masse orchestrale. La direction très sûre du chef canadien Jean-Michaël Lavoie en a fait la belle démonstration. Avec la *Ballade pour piano et orchestre* de Fauré, on retournait à une musique aimable du postromantisme de salon, où la mouture originale a été augmentée par une orchestration toujours légère. Pierre Etcheverry, qui en était le soliste, a assimilé les traits délicats d'une partition riche en cadences. Les quatre mouvements du *Tombeau de Couperin* de Ravel marquent l'hommage à un compositeur baroque qui a représenté un modèle dans le traitement des rythmes de danses anciennes. L'orchestre en a fourni avec le chef une version parfaite.

MARC MUNCH

BISCHOFFSHEIM Concert

Musica à la portée de main

L'Orchestre philharmonique de Strasbourg vient de faire escale à l'Espace culturel de Bischoffsheim. Dans le cadre du festival **Musical**, il a proposé les musiques françaises d'hier à aujourd'hui, après un passage des poussins de l'école de musique du canton.



La manifestation dans la grande salle de l'Espace culturel était gratuite. Elle a permis au public de découvrir le concept moderne de la musique. PHOTO DNA - G. ANDLAUFER

Pour qui s'imaginait une hermétique production des grosses pointures dans un répertoire ultramoderne, précédée d'une introduction timide des enfants, ce fut une énorme surprise! Dès l'ouverture, les ensembles de musique de chambre de l'Ecole de musique intercommunale de Rosheim ont interprété les pièces contemporaines, majoritairement datant de cette année et en présence de leurs auteurs. Étudiants en composition ou déjà profes-

sionnels, ils sont à la pointe de la recherche créatrice, l'outil internet et le rayonnement du conservatoire aidant.

Le public découvrant parfois le concept moderne de la musique

Après les compositions de Gas-

pard Causse, Angélique Sozza, Ruth A. Pereira Medina, Evah Polesi, Clara Olivarez et Leonora Schlünz, un orchestre d'élèves, parents et professeurs de l'école a interprété la *Unanswered Question* de Charles Ives, célèbre composition datant de 1906. Ainsi les musiciens en herbe auront abordé quelques importants courants de ces cent dernières années : la spatialité, la recherche sonore, l'héritage tonal et l'évolution structurelle de l'écriture.

A l'origine de l'ambitieux pro-

jet, le compositeur Thierry Blondeau, lequel dirige à la fois l'école, sa classe de composition et son orchestre.

Toute cette manifestation dans la grande salle de l'Espace était gratuite, le public découvrant parfois le concept moderne de la musique. Toutefois, les territoires abritent des terreaux de jeunes talents et de mélomanes avertis ; certains musiciens sont d'ailleurs actifs au sein des écoles locales et dans les pupitres du philharmonique. Au vu de la demande (salle comble !), l'action culturelle porte ses fruits ; l'accueil du jeune chef Jean-Michaël Lavoie dans le *Strange Ritual* de Philippe Manoury était enthousiaste. La Ballade pour piano et orchestre de G. Fauré fut interprétée par Pierre Etcheverry avec le sens de la forme et une technique à toute épreuve.

La beauté du son reste un trait de caractère des orchestres français ; la mise en perspective des classiques et des contemporains s'est poursuivie avec le *Serendib*, œuvre de Tristan Murail datant de 1991 et enfin le *Tombeau de Couperin* de Maurice Ravel, une suite marquée par les événements de la Grande guerre dont le centenaire est actuellement commémoré.

Belle soirée incitant à la réflexion sur la situation, à travers des époques, de l'artiste créateur face à l'incontournable réalité. ■

JT

STRASBOURG Au festival Musica

Mitsou, le chat perdu de Balthus



A la recherche du chat perdu... DOCUMENT REMIS

Rainer-Maria Rilke, de son château de Duino, dans le Valais, avait écrit en 1921 à un jeune peintre enfant de douze ans – ce sera Balthus – au sujet d'une série de dessins représentant le chat que l'enfant avait perdu.

C'EST LE POINT de départ de cet opéra-film *Mitsou* de la compositrice franco-suisse Claire-Mélanie Sinnhuber qui fut pensionnaire à la Villa Médicis de Rome avant de s'installer à Paris, et du réalisateur et librettiste Jean-Charles Fitoussi, qui a reçu l'an dernier le Prix Vigo. Ils l'ont présenté en création mondiale à la Cité de la musique dans le cadre de Musica. Le poète suggère à l'enfant né un 29 février d'utiliser la fente de cette sorte de *no man's time* entre les coups de minuit pour se plonger dans une réalité susceptible de faire revivre les instants heureux, lorsqu'il s'occupait de son chat. Les paysages des bords du lac Léman sont le cadre du film muet du début

du siècle que les paroles et la musique sauront animer. Côté chant, les membres du quatuor, Raquel Camarinha, Fabien Hyon, Eva Zaïzik et Luc Bertin-Hugault incarnent les personnages et interviennent en chœur vers la fin. Les sept musiciens de l'Ensemble Multilatérale dirigé par Leo Warynski jouent une partition transparente et alerte, pas dépourvue de substance, et qui illustre à son tour les événements. L'interaction de l'image et de la musique construit le cheminement de l'œuvre à partir de cette double source et, même dans un équilibre parfois fragile, recherche in fine toujours l'élément poétique indispensable à cet opéra-film original par son sujet et son projet. Les deux auteurs, la musicienne et le cinéaste, ne sont évidemment pas les premiers venus. La création est une production du T6M-Paris et coproduite par le Théâtre de Saint-Quentin en-Yvelines et Musica.

MARC MUNCH

L'ÉVÉNEMENT Jusqu'au 10 octobre

Musica rayonne à Strasbourg et ailleurs

Ces jours-ci et jusqu'au 10 octobre, Musica prend ses quartiers à Strasbourg et hors les murs. La 32^e édition d'une institution placée cette année sous le thème de la diversité.

DIVERSITÉ DES FORMES, diversité des arts, diversité des moments et diversité des âges autour de trois générations de compositeurs : l'édition 2014 de Musica s'annonce riche avec 43 événements, 70 œuvres pour une soixantaine de compositeurs joués. Avec des représentations de toutes natures : spectacles, concerts, théâtre, musique de chambre, cinéma, master-classes... Du concert symphonique à



Un grand moment de jazz avec la contrebassiste Joëlle Léandre, le 30 septembre.

PHOTO CHRISTOPHE CHARPENEL



Le concert d'ouverture, autour de Lindberg et Manoury, vendredi dernier au PMC. PHOTO DNA - JF BADIAS

l'intime récital du dimanche matin, du spectacle grand public au monodrame âpre et tendu, du chef-d'œuvre du cinéma muet à l'originale expérience d'un opéra-film, Musica aime explorer les différents liens qui se tissent entre toutes les musiques et les autres formes d'arts, comme se plaît à le rappeler son directeur Jean-Dominique Marco. Le festival bouscule les codes et les conventions, porté par un besoin d'aller constamment au-delà des limites, pour une autre vision de la musique.

Armes de guerre et improvisateurs hors pair

Une autre vision de la musique, c'est justement ce que suggère *L'Homme armé*, le 7 octobre au Palais U. La *Missa super l'homme armé* de Francesco Filidei, en ré-

ponse à *L'Homme armé sexti toni* de Josquin Desprez, a un instrumentarium presque exclusivement constitué d'armes à feu et d'accessoires de défense... Une performance visuelle autant que musicale.

Performance d'un autre genre, celle de la contrebassiste Joëlle Léandre, qui réunit autour d'elle neuf musiciens hors pair de la scène européenne pour le projet *Can you hear me*, mardi 30 septembre à l'auditorium de France 3 Alsace. Une création mondiale entre composition et improvisation à laquelle s'associe Jazzdor. Vincent Dubois, directeur du Conservatoire et de l'Académie supérieure de musique de Strasbourg mais surtout organiste mondialement reconnu, donnera quant à lui un récital autour de Bach, Ligeti, Messiaen, Guillou et Es-

caich, le 2 octobre à l'église protestante Saint-Pierre-le-Jeune.

L'ensemble Linea, habitué du festival, abordera le 4 octobre les musiques contradictoires du français Raphaël Cendo et de la Coréenne Unsuk Chin. Le concert à l'auditorium de France 3 Alsace sera d'ailleurs l'ouverture de saison pour cet ensemble strasbourgeois.

Idem pour l'Orchestre philharmonique de Strasbourg, le 8 octobre au PMC ; après sa tournée de concerts dans le Bas-Rhin, il ouvrira sa saison avec *Le Château de Barbe-Bleue*, chef-d'œuvre lyrique du hongrois Béla Bartók, ainsi que *Morning in Long Island* de Pascal Dusapin. Ce même compositeur sera en outre joué par Accroche Note, le même jour à la salle de la Bourse. Deux créations mondiales pour le compositeur français le plus interprété de sa génération : *Wolken* et *By the Way*.

Avec plus d'une dizaine de lieux à Strasbourg et des excursions hors des frontières de la ville, (Mulhouse, Bischoffsheim, Reichshoffen, Soultz-sous-Forêts), le festival Musica rayonne bien au-delà de la Cité de la musique et de la danse qui accueille son siège. Et convoque un large public de mélomanes : l'année passée, plus de 15 000 spectateurs s'en étaient délectés. ■

► Programme complet, renseignements et réservations à la Boutique culture, au ☎ 03 88 23 47 23 ou sur @ www.festival-musica.org

MUSICA
Hugues Dufourt
par les Percussions

Le compositeur Hugues Dufourt a dédié aux Percussions de Strasbourg une oeuvre d'envergure créée au festival Musica, jeudi au TNS par les six membres du groupe. *Burning Bright* est une immense symphonie qui combine la résonance des métaux et des peaux.

Il y a près de 40 ans, *Ehrewon*, du même Dufourt, avait déjà atteint des dimensions semblables de cinq quarts d'heure. Les Percussions l'avaient jouée à Strasbourg au festival de musique classique en 1978 (!), cinq ans avant la fondation de Musica, sous la direction de Giorgio Sinopoli. Mais une direction extérieure n'est plus aujourd'hui nécessaire pour la réalisation de *Burning Bright* car les musiciens – Claude Perrier, Bernard Lesage, Keiko Nakamura, Minh-Tam Nguyen, François Papirer et Olaf Tzschoppe – savent parfaitement gérer la situation en contact avec l'auteur durant la préparation, gérant les dosages des instruments, le jeu individuel ou collectif, la circulation du son et l'indication du geste de direction qui incombe successivement à

chacun des six.

Dufourt a dit à propos de l'oeuvre que « le propre de la percussion est de tirer son pouvoir d'émergence de son exploration des profondeurs » et récuse une esthétique fondée sur le principe supposé libérateur de l'entropie, la destruction des règles n'étant pour lui que consentement à la pulsion de mort et à un climat dépressif.

Sa conception est donc positive, cherchant dans la dialectique des sons métalliques parfois frottés ou frappés mais en une infinité de nuances, et les roulements des baguettes sur les peaux, et surtout dans la combinaison des deux sources, les éléments de progression de son discours dans un temps lent ou long.

La longue coda s'achève dans la sérénité d'une pénombre du son où il faudrait chercher l'éclair des yeux du Tigre cité dans le poème de Blake mis en exergue. Avec la magnifique complicité des Percussions, Hugues Dufourt plonge son public dans un bain d'harmonies rayonnantes de douceur, et invite à une écoute excluant tout tapage.

MARC MUNCH

Festival Musica : une 32^e édition loin du « prêt-à-consommer »

Le festival de musique contemporaine Musica, qui s'ouvre ce jeudi à Strasbourg, joue une nouvelle fois les passe-frontières, à travers une quinzaine qui mêlera concerts, théâtre et cinéma, et un cycle consacré à Louise Brooks.

La compagnie Bartabas et les Percussions de Strasbourg ouvriront, presque au même moment ce soir, la quinzaine, respectivement depuis la scène de La Filature à Mulhouse, avec la chorégraphie de Bartabas, *Golgota*, croisant ballet équestre et le flamenco d'Andrès Marin, et au TNS de Strasbourg, « *Bousculer les codes et les conventions* » : jusqu'au 10 octobre, ce festival majeur de la scène européenne contemporaine entend désenclaver le genre et « créer des ponts » entre les disciplines, à travers une quarantaine de concerts, de spectacles et de performances, affirme son directeur Dominique Marco.

« Sortir du moule »

La 32^e édition de Musica revisitera le mythe de *Lulu*, cette icône du dramaturge allemand Frank Wedekind qui donna naissance au film muet de Georg Wilhelm Pabst joué par Louise Brooks (1928), avec un cycle qui s'ouvrira le 3 octobre par un concert de l'Orchestre symphonique de Bamberg (Allemagne) autour de la soprano allemande Christine Schäfer. Un ciné-concert live avec la musique originale de Peer Raben, ainsi qu'un spectacle de cabaret du trio londonien The Tiger Lillies (*A murder ballad*) et un documentaire complètent cet hommage. Dans la même veine, la création mondiale *Mitsou* proposera un opéra-film inspiré des 40 images de Balthus et des *Lettres à un jeune peintre* de Rainer Maria Rilke.

La quinzaine, qui se voit depuis sa création en 1983 comme une riposte au « prêt-à-consommer » des musiques actuelles et de la « culture Lady Gaga », selon Dominique Marco, mise une fois de plus sur la singularité des expériences, visuelles,



Le groupe The Tiger Lillies est au programme de Musica. DR

sonores et acoustiques pour capter un nouveau public de curieux et de mélomanes. « *La musique, qui est aujourd'hui omniprésente, envahissante, presque ringarde, au sein de la société, est devenue un simple objet de consommation. [...] Le citoyen a du mal à sortir du moule dans lequel on essaie de le faire rentrer, estime le directeur de Musica. Face à la puissance de feu à laquelle les compositeurs de musique savante sont exposés, ces derniers disposent de très peu de marge pour résister.* »

Pianos sans pianiste

La Haine de la musique, « monodrame » de Christian Gagneron sur un texte de Pascal Quignard, entend rappeler que « les oreilles n'ont pas de paupières » et dénoncer le « trop-plein de musique » qui envahit la société. *Stifters Dinge*, de l'Allemand Heiner Goebbels, proposera un « no-man show » aux antipodes de la musique commerciale, avec cinq pianos sans pianiste qui joueront aux stars. *L'Homme armé*, création de l'Italien Francesco Filidei, traitera des conflits de pouvoir avec un instrumentarium fait d'armes à feu et d'engins militaires. Musica, qui conviera également le public à une nouvelle série de « concerts sous casques » pour des expériences intimistes, se fermera sur un concert de l'Orchestre philharmonique du Luxembourg sous la direction de Peter Hirsch.

■ SURFER
www.festivalmusica.org

Mitsou, une brèche dans le temps

Opéra-film

La création de l'opéra-film Mitsou confirme le rôle de Musica dans le renouvellement d'écritures lyriques et scéniques. Mitsou l'histoire d'un chat, librement inspiré par les dessins de Balthus et Les lettres à un jeune peintre de Rainer Maria Rilke, affirme une jeune et talentueuse génération d'artistes.

Cinéma, musique, littérature se pollinisent et signalent la vitalité d'une scène musicale contemporaine renouvelée ici par une jeune génération d'artistes. Doté d'une structure hybride à l'expressive partition composée par la franco-suisse Claire-Mélanie Sinnhuber, le film opératique Mitsou réalisé par Jean-Charles Fitoussi pousse les portes du réel et bascule dans la fantasmagorie de l'enfance.

Mitsou a-t-il le sourire du chat d'Alice au pays des merveilles ? Le félin anime les quarante dessins que réalisa Balthus à l'âge de douze ans. « Personne ne peut comprendre ce que représentent ces premiers dessins pour moi. Seul Rilke l'avait pressenti », révélera par la suite le peintre en évoquant l'échange épistolaire qui le lia au célèbre poète, entre 1920 et 1926. Des lettres que Rainer Maria Rilke rédigea en français. Dessins (40 gravures sur bois) et lettres constituent l'originale inspiration de cet opéra-film qui trouve dans le rare et proluxe cinéaste Jean-Charles Fitoussi, un traducteur sensible guidé par les lois du hasard.

La recherche du chat perdu va entraîner l'enfant dans les arcanes d'un espace-temps soustrait à la réalité. En glissant dans la brèche secrète dévoilée par l'ami peintre, l'enfant s'imisce dans la mécanique horlogère des douze coups de minuit rapprochant le 28 février du 1^{er} mars. Cette scansion structure les diverses séquences fantastiques de l'opéra-film qui s'émancipe de la trame graphique balthusienne pour



© Jean-Charles Fitoussi

emplir l'espace d'une écriture cinématographique et musicale, s'interdisant toute tiédeur.

Armée d'une subtilité autant qu'intense conviction, l'écriture vocale de Claire-Mélanie Sinnhuber se déploie en registres contrastés : l'un proche de la parole, pour les dialogues, l'autre plus stylisé, chanté par le trio pour les missives de Rilke. Une distinction qui permet d'affirmer la compositrice, « un jeu de collement et de décollement avec la réalité », qu'accentue encore le décalage entre les acteurs muets du film et l'expressivité des chanteurs sur scène, qui se synchronisent sur l'image. Comme si le cinéma muet avait réussi une mue lyrique. La dramaturgie choisie par Jean-Charles Fitoussi s'ancre dans le fantastique, entremêle cocasse et sérieux, quotidien ordinaire et envolées extraordinaires.

Dans ce projet certes ambitieux mais qui s'adresse à un large public – enfants comme adultes –, film et

musique possèdent une force intrinsèque, un lien organique. Confiée à l'Ensemble multilatérale que conduit le diligent Léo Warynski, la musique alternant mouvements purement contemplatifs, textures légères, transparentes et ludiques imprègne les images de Mitsou.

À cette création singulière, la soprano Raquel Camarinha (l'enfant Balthus), le ténor Fabien Hyon (l'ami Rilke), l'alto Eva Zaïcik (la mère), la basse Luc Bertin-Hugault (le père) viennent offrir la dimension d'un opéra à la cinématographie très contemporaine.

Veneranda Paladino

➔ **Le 27 septembre à 14h30 et 17h, à la Cité de la musique et de la danse, à Strasbourg.** Une production de T&M-Paris, dirigé par Antoine Gindt, complice de Musica, l'un des coproducteurs de Mitsou.

Monodrames

Monodrame

L'écriture à l'épreuve du silence

Lettres du poète Rilke, textes de Beckett, pièce de théâtre de Koltès, cette nouvelle édition de Musica souligne l'extrême importance que les compositeurs accordent aux textes littéraires. La correspondance entre les textes choisis et le dispositif musical s'impose avec évidence. En s'emparant de l'essai de Pascal Quignard, *La haine de la musique*, le compositeur argentin Daniel D'Adamo risque de déconcerter tout en captivant l'attention du public. Dès sa réception en 1996, le traité érudit, passionnant et critique de Pascal Quignard suscita de profondes interrogations. L'auteur, qui est aussi musicien, y questionne les liens que la musique entretient avec la souffrance et la mort, des origines jusqu'aux camps d'extermination du III^e Reich.

C'est le comédien Lionel Monier qui extrait de la forêt des signes un chemin de compréhension, montrant comment la musique instille l'obéissance et son trop plein le décervellement. A l'épreuve du silence, Daniel D'Adamo et le dramaturge et metteur en scène Christian Gangneron trament le récit des premiers hommes représentant le son dans les

peintures rupestres, jusqu'à notre civilisation sonore amplifiée et saturée. Pour cette audacieuse création, le compositeur prolonge la partition jouée par dix instruments d'un dispositif électro-acoustique. Expression de l'âme collective et/ou instrument de la collectivisation des âmes, la musique s'y déploie dans toutes ses potentialités.

Avec *Tu craindrais en ton absence*, le compositeur espagnol Hèctor Parra a délaissé ses inspirations picturales ou scientifiques, et sollicité la romancière Marie NDiaye. La lauréate du Goncourt (2009) signe une première œuvre pour la scène musicale, qui trouve dans l'expérience du monodrame, forme parallèlement privilégiée par Parra, une intensité rare. La voix d'une femme seule, formidable Astrid Bas, épouse les méandres d'un psychisme pulvérisé.

L'esté par le poids d'une vie trouée, son monologue s'enroule autour d'un labyrinthe circulaire. Dans sa mise en scène, Georges Lavaudant révèle la complexité des sentiments, la violence de l'indicible. Que les musiciens de l'Ensemble intercontemporain, dirigés par Julien Leroy, accompagnent sur la route qui la mène



Te craindrais en ton absence © Luc Hossepied

vers sa mère. Promis au succès, depuis sa création en mars dernier au théâtre des Bouffes du Nord, à Paris, *Tu craindrais en ton absence* instille un moment de vérité particulièrement troublant.

VeP

- ➔ *Tu craindrais en ton absence*, le 4 octobre à 20h30, à la Cité de la musique et de la danse, à Strasbourg.
- ➔ *La Haine de la musique*, le 9 octobre à 20h30, à la Cité de la musique et de la danse, à Strasbourg.

Spectacle

À la recherche d'un temps bis



Valérie Dréville - Georges Aperghis - Geneviève Strosser © Xavier Lambours T&M-Paris

Passer un moment avec le formidable Georges Aperghis, c'est se soustraire aux lois de la pesanteur. S'emanciper aussi du sens, jongler avec la prosodie des mots et éprouver la chair de la musique. À mi-chemin entre récital, lecture et théâtre d'ombre, ce «moment composé» horloge *Un temps bis* qui passe entre la comédienne Valérie Dréville et l'altiste Geneviève Strosser. Témoign privilégié de leur intimité, le public arpente parmi les ombres vivantes et mouvantes découpées par Daniel Lévy, une myriade de sentiers. Moment d'égarement ? S'égarer peut-être mais pour mieux se retrouver dans l'entrelacs des sens et des sons. La comédienne dit les mots choisis par Samuel Beckett, l'altiste les entoure des rythmes, vibrations des musiques d'Aperghis (*Uhrwerk*), de Franco Donatoni (*Ali*) et d'Helmut Lachemann (*Toccatina*). De voisinage en correspondances, d'écoute en mouvements, *Un temps bis* dilate les perceptions, fait refluer des instants oubliés, polarise dans des clairs-obscurs des conversations inédites tout en souffles et respirations libératrices.

VeP

➔ Les 7 et 8 octobre à 18h30,
au Théâtre National de Strasbourg, salle Gignoux.

Entre ténèbres et lumières



SWR Vokalensemble Stuttgart © SWR / Christian Mader

A l'affiche 2014, deux œuvres font appel à un ensemble vocal, l'une et l'autre aussi impressionnantes par leur envergure que par leur résonance.

Depuis l'exploration du son saturé et du discours déstructuré dans l'esprit punk, les ambitions de Raphaël Cendo ont pris de la hauteur. Musica avait présenté en 2010 son *Introduction aux ténèbres*, dont le propos est emprunté à l'*Apocalypse selon Saint Jean*. Le second diptyque de cette vaste geste musicale, *Registre des lumières*, créé il y a un an, réunit aujourd'hui l'ensemble MusikFabrik et le SWR Vokalensemble Stuttgart sous la direction de Marcus Creed.

Cette cantate de trois quarts d'heure sur des textes tirés d'Ovide ou de la Genèse évoque tour à tour le chaos originel, l'émergence de l'humanité et l'apparition du langage avant de passer à la dispersion des langues et des civilisations et aux conflits de pouvoir. Le dernier mot est une sentence d'Héraclite sur la nécessité absolue de l'espoir. La foisonnante écriture chorale et instrumentale joue l'envoûtement de suggestions mystérieuses en déployant de larges nappes sonores d'où émergent chuchotements, scansion et glissandos chargés d'affects jusqu'à une conclusion en suspens.

Si différent soit-il par les moyens et les fins sonores, l'univers de Francesco Filidei dans sa *Missa super l'homme armé* rejoint assez par l'esprit celui de Cendo. L'œuvre, dérivée comme la célèbre Messe de Josquin d'une chanson médiévale, est la refonte intégrale d'une version d'abord écrite pour quatre percussionnistes munis de tout un arsenal allant de la Kalashnikov au Beretta. Filidei l'a cette fois conçue pour les douze chanteurs des Cris de Paris de Geoffroy Jourdain. Eux aussi se voient chargés d'un redoutable attirail dont ils se défont progressivement.

Désarmement de rêveur idéaliste ? Cendo et Filidei ne sont ni l'un ni l'autre des compositeurs « engagés ». Mais leur musique aux avant-postes de l'invention, accordée à notre temps où menacent les conflagrations, disant à la fois le primitif instinct guerrier et le besoin de paix, rappelle la nécessité vitale de l'utopie.

Christian Fruchart

➔ **Le 1^{er} octobre à 20h30, à la Cité de la musique et de la danse: *Registre des lumières*, avec des pages de Liza Lim et Enno Poppe en création.**

➔ **Le 7 octobre à 20h30, au Palais Universitaire: *Messes L'homme armé* de Filidei et Josquin Desprez.**

Burning bright

Concert

Partenaires privilégiés de Musica, Les Percussions de Strasbourg donnent vie à une création inédite de Hugues Dufourt, avec qui le groupe entretient, depuis le milieu des années 70, des échanges complices.

À l'époque, le compositeur avait 34 ans. Il avait imaginé, pour l'instrumentarium exceptionnel des Percussions de Strasbourg, *Erewhon*, une pièce majeure qui a marqué l'avènement des grandes pièces pour percussions qu'affectionnaient alors Varèse ou Xenakis. « C'était un véritable tremblement de terre dans le milieu de la musique pour percussions et contemporaine. Car jusque-là, les instruments à percussion avaient été utilisés essentiellement à des fins rythmiques. Là, c'était une vrate symphonie, avec un traitement musical novateur au niveau de l'utilisation des timbres, des mélanges... Une pièce capitale, et pas seulement pour nous », note François Paprier, musicien des Percussions de Strasbourg depuis presque 20 ans.

Erewhon pose donc, en 1977, un jalon vers ce que son compositeur, également philosophe et chercheur passionné, appellera deux ans plus tard la musique spectrale. « Comme un microscope sur la nature même du son. Hugues disait souvent que c'est dans les petites choses qui sont négligées que l'on arrive à tirer quelque chose de différent. »

Burning bright est un projet qui était dans les cartons depuis plusieurs années. « Et construit sur une autre approche », souligne le musicien. « Il y a, dans cette pièce, l'expérience d'*Erewhon*, ainsi que les 40 ans, ou presque, qui nous séparent de sa création. Hugues a adopté un autre positionnement : il a mis sa réflexion de philosophe au service de la pensée musicale. En



© C. Michallard

cela, ce n'est pas un compositeur comme les autres. » Car Dufourt a fait du timbre son obsession. Toujours en perpétuelle recherche sonore, il déconnecte les instruments et objets de leur contexte d'origine, comme pour ce gong, ou ces énormes plaques de métal au bruit grave et lourd. « Il a le souci du détail. C'est un travail de chimie, quelque chose de très tactile, d'artisanal. Hugues voulait vraiment sortir des sonorités initiales. Il a écrit cette partition comme un immense adagio, en un bloc. Comme des masses sonores qui se déplacent », indique François Paprier. Jouée pour la première fois à Musica, *Burning bright* sera amenée à revivre au festival Rainy Days du Luxembourg avec une création lumières d'Enrico Bagnoli où l'aspect visuel, déjà bien développé dans la version d'origine, sera renforcé. Dans l'idée

d'un spectacle total qui incite à la curiosité et à l'émerveillement. Car pour Hugues Dufourt, « le propre de la percussion est de tirer son pouvoir d'émergence de son exploration des profondeurs ». D'autres ensembles du secteur participeront activement à cette édition 2014. L'ensemble Linea, samedi 4 octobre à l'auditorium de France 3 Alsace, interprétera sous la direction de son chef Jean-Philippe Wurtz, les compositions de la coréenne Unsuk Chin et du français Raphaël Cendo. Mercredi 8 octobre à la salle de la Bourse, c'est Accroche Note qui jouera notamment deux créations de Pascal Dusapin, l'un des compositeurs français les plus joués à Musica.

Sophie Dungler

➔ **Le 25 septembre à 20h30, au TNS.**

Jazz

Joëlle Léandre et les sons d'ailleurs

Prolifique et surprenante, Joëlle Léandre ne cesse d'innover en explorant de nouveaux chemins entre composition et improvisation. La contrebassiste de jazz revient avec neuf musiciens d'exception réunis sous cette éloquentة bannière: Can You Hear Me ?

De la musique vivante, engagée et singulière. Telle est la nature profonde partagée par Musica et Jazzdor qui présentent, en coproduction avec la salle de l'Arzenal à Metz, cette nouvelle création de Joëlle Léandre. L'Aixoise, globe-trotteuse du jazz depuis plus de quatre décennies, a voulu « une œuvre ouverte, comme un *work in progress*, un vaste *Concerto Grosso* aux formes mutantes, composites et fluides, élaboré à partir d'une multitude de petites cellules et de petites formes, thèmes où les deux grandes tensions dramatiques s'entremêlent avec virtuosité, tantôt rythmique tantôt lyrique, brassant idiomes et traditions ». *Can You Hear Me* résulte donc de la complémentarité entre composition et improvisation, thématique qui questionne Joëlle Léandre depuis sa naissance à la musique. « Deux attitudes, affirme-t-elle dans la présentation de cette création, qui fusionnent le savant dans l'oralité, et l'oralité dans le savant. » Voilà peut-être la genèse de la grande Histoire de la musique et, surtout,

la motivation de toute la carrière de cette contrebassiste engagée, militante et éternelle révoltée. Immense voix de la musique improvisée dans le monde, auteur de plus de 200 enregistrements, compagne de route de Pierre Boulez (avec l'Ensemble Intercontemporain), de Paul Méfano (dans l'Ensemble 2e2M), de John Cage, Giacinto Scelsi mais aussi d'Anthony Braxton, John Zorn ou encore Derek Bailey, Joëlle Léandre a toujours mené le combat politique contre les choix culturels à la française dans l'éducation à la musique. *Can You Hear Me* sonne ainsi comme un manifeste, entre séquences écrites et évasions furieusement débridées. Quelques-unes des figures de proue de la nouvelle scène française du jazz – Théo et Valentin Ceccaldi, Guillaume Aknine, Florian Satche – occupent ainsi une place idoine au sein du tentette de Joëlle Léandre.

Alexis Frickler
➔ Le 30 septembre à 20h30, à l'auditorium de France 3 Alsace.
www.jazzdor.com



Vincent Dubois, défenseur de l'orgue

Directeur du Conservatoire et de l'Académie supérieure de musique de Strasbourg depuis deux ans, Vincent Dubois est surtout connu comme l'un des organistes les plus talentueux de sa génération. À 34 ans, il fera sa première à Musica, en solo.

Sa carrière de soliste l'a mené aux quatre coins de la planète. Devenu titulaire des orgues de la cathédrale de Saint-Brieuc à seulement 16 ans, lauréat de nombreux concours internationaux, épinglé de cinq premiers prix au Conservatoire de Paris, Vincent Dubois est invité par les orchestres les plus prestigieux du monde.

Pour Musica, et son directeur Jean-Dominique Marco, qu'il sait amateur de ce « compositeur incontournable », le jeune prodige interprétera le *Prélude et fugue en si mineur* BWV 544, de Bach. Au programme également, un extrait des *Corps Glorieux* de Messiaen - premier grand cycle pour orgue du compositeur, jamais joué à Musica -, la *Toccata* opus 9 de Jean Guillou et l'esthétique plus minimaliste de Ligeti (*Études 1 et 2*). Vincent Dubois a également choisi de rendre hommage à l'un de ses contemporains qu'il apprécie tout particulièrement, Thierry Escaich. « Je le reconnaitrais parmi 1000 compositeurs. Il a été influencé par Bartók, Duprez,

mais a vraiment sa « patte », qui ne changera jamais ». Improvisateur reconnu, Vincent Dubois ne se sent toutefois pas l'âme d'un créateur, malgré ses classes d'écriture au Conservatoire de Paris. Excellent interprète, il mise sur l'émotion, l'expressivité de la musique, loin de se cantonner à un seul style ou une seule époque. « Je joue ce que j'aime, et je choisis des compositeurs qui ont quelque chose à dire, qu'ils soient nés il y a 20 ans ou 450 ans. » Et contribue à faire reconnaître tout le potentiel de son instrument : « Il n'est malheureusement pas souvent mis à l'honneur dans les festivals de musique. Musica le fait, mais l'orgue reste la plupart du temps dans les festivals qui lui sont dédiés, et il y a rarement du mélange. C'est pourtant aussi un instrument de concert, avec des possibilités multiples et un répertoire immense. »

Sophie Dungler
→ Le 2 octobre, à 18h30 à l'église protestante Saint-Pierre-le-jeune de Strasbourg.

Concert



© Elite Galery

Spectacle-installation**Stifters Dinge de
Heiner Goebbels :
la vie des choses**

© Wörge Bergmann

La performance *Stifters Dinge* a été imaginée par Heiner Goebbels, compositeur et metteur en scène contemporain installé à Francfort depuis 1972, après avoir fait des études de musique et de sociologie. Il élabore depuis les années 80 des mises en scène de concert, après avoir composé pour le cinéma et le théâtre et proposé un travail radiophonique où il a signé des pièces avant-gardistes, surtout d'après les écrits de Heiner Müller.

En 2000, il a notamment coopéré avec les Percussions de Strasbourg. L'artiste s'est déjà produit à Musica. Parmi ses œuvres, on peut notamment citer *Eislermaterial*, *Eraritjaritjaka* ou encore *I went to the house but did not enter*, ainsi que le cycle *Songs of wars I have seen*.

Avec *Stifters Dinge* (littéralement Les choses de Stifter), il s'inspire des textes de l'écrivain autrichien Adalbert Stifter, romantique de la première moitié du XIX^e siècle. Il s'agit d'une œuvre pour piano sans pianiste mais avec cinq pianos, une pièce de théâtre sans acteurs, un non one man show. Le texte de Stifter est dit par une voix enregistrée : il y est question de paysages, de la vision que l'on peut avoir des choses qui nous entourent. Choses et matières semblent ainsi parler d'elles-mêmes, sans médium.

Une attention est portée aux choses, qui dans le théâtre ne jouent habituellement qu'un rôle illustratif, comme décor ou comme accessoire, mais qui, dans la création de Heiner Goebbels deviennent les personnages principaux : la lumière, les bruits, les images, les sons, la voix du narrateur, l'eau, la glace, le vent ou le brouillard.

Ainsi, une voix d'homme parle de sa perception d'un monde qui l'entoure : « Je n'ai jamais vu les choses comme aujourd'hui. »

Sont évoqués la neige et le verglas, les rues saupoudrées de sel sur lesquelles on progresse difficilement. Quelques sons de piano, des sifflements, des vues de forêts de différentes couleurs, jaunes, bleues, des installations surmontées de branches qui apparaissent comme autant d'arbres qui prennent position sur la scène. Des fumées blanches et jaunes opacifient l'installation et évoquent le monde comme sorti d'un rêve. Comme si entre celui qui regarde et ce qui est regardé une communion se faisait. Grincements, cliquetis, suivis par quelques notes de piano à peine effleurées, puis flots de sons, eau qui bouillonne.

Stifters Dinge ne met pas en scène les récits ou les objets évoqués. La performance, qui dure environ 75 minutes, apparaît comme une tentative à rapprocher les perceptions de celui qui a écrit, de celui qui dit, de celui qui crée et de celui qui regarde. Un nouvel univers prend ainsi naissance, partagé mais multiforme, fait de l'Autre et de soi-même.

Christine Zimmer

Lulu : de Wedekind à Berg

Lulu est née sous la plume de Frank Wedekind (1864-1918), avant de tracer son chemin au cinéma et à l'opéra.

Wedekind avait à l'origine rédigé, en 1892-94, une tragédie en cinq actes: *La Boîte de Pandore*. *Tragédie monstre*. Ce texte ne fut (jamais) ni joué, ni publié du vivant de l'auteur. Le caractère osé de certains passages avait rendu impossible toute exploitation en cette fin du XIX^e siècle. Pour contourner la censure, l'écrivain allemand utilise les trois premiers actes de la version originale auxquels il adjoint un acte nouveau. Ce sera *L'Esprit de la terre* (1895). Entre 1900 et 1901, l'auteur remodèle les deux derniers actes du texte initial et y adjoint une introduction. Cette nouvelle création sera intitulée *La Boîte de Pandore*.

«C'est sous sa forme divisée que Lulu aura été représentée dès 1898, représentée et maintes fois censurée tant la pièce brisait tous les tabous sexuels de la société de son temps», écrivait en 2010 le metteur en scène Stéphane Braunschweig qui a porté la pièce sur le plateau du Théâtre de La Colline à Paris. «En France, poursuit l'homme de théâtre, on n'a eu accès qu'à des adaptations fortement édulcorées, comme celle de Pierre-Jean Jouve et il aura fallu le choc de la mise en scène de Pierre Zadek en 1988 (qui exhuma pour la première fois l'intégrale de la pièce primitive) et les nouvelles traductions aux éditions Théâtrales en 1996 pour découvrir l'iceberg théâtral que la censure et la prospérité du mythe de Lulu véhiculé par le film de Pabst et l'opéra de Berg avaient tenu dans l'ombre.»

Laurent Muhleisen (dans *Théâtre public* numéro 159-mai 2001), explique comment le compositeur Alban Berg a, en 1903, assisté à une représentation de *La Boîte de*

Pandore et s'est attaché à mettre en musique ce texte. La vision que Berg a de Lulu et de son destin est intimement lié, dit-il, à l'interprétation qu'a Karl Krause (1874-1936) de l'œuvre de Wedekind. Pour l'écrivain autrichien, Lulu «n'est pas seulement une femme fatale, elle est aussi le réceptacle des fantômes masculins». Pour Krause, trois mots définissent Lulu: «séduire, détruire et être détruite». Mais Berg (1885-1935) n'a pas pu achever l'orchestration entière commencée en 1928. Ce n'est qu'en 1979 qu'une version intégrale de l'œuvre sera donnée à l'Opéra de Paris, sous la direction de Pierre Boulez dans une mise en scène de Patrice Chéreau. C'est le compositeur Friederich Cerha qui bouclera l'orchestration dodécaphonique de Berg. Dans une interview à Jean-Michel Damian, Patrice Chéreau avait expliqué son choix de situer l'action de Lulu en 1930: «Le milieu 1900 avec les conséquences décoratives que cela suppose (...) c'est-à-dire un peu ce qu'on fait d'ordinaire sur Lulu, le style nouille, me semble avoir perdu de son agressivité, de son acuité. (...) Or Wedekind, comme Berg aussi, me semblent annonceurs de cette époque trouble et décadente qui prépare l'avenir du nazisme.»

C'est entre ces deux lignées que s'inscrit le film de Pabst en 1929 (lire ci-contre). Lulu a été portée à l'écran au moins sept fois en dehors de ce film mythique (Avant-Scène cinéma - 1980).

Christine Zimmer

➔ **Le 3 octobre à 20h30, au Palais de la Musique et des Congrès, Orchestre symphonique de Bamberg**
 ➔ **Le 5 octobre à 17h, à l'UGC Ciné-Cité**



© Alfonso Salguero

Dans les pas de Louise Brooks

L'américain Hugh Munro Neely, réalisateur, metteur en scène et musicien, a ciselé en 1998 un film documentaire sur la vie de Louise Brooks qui incarne Loulou dans le film de Pabst.

« Louise Brooks nous contemple depuis l'écran comme si celui-ci n'existait pas. Elle neutralise les artifices du cinéma et nous invite à jouer avec elle », écrivait en 1998 le critique de cinéma américain Roger Ebert. En 1955 déjà, Henri Langlois parlait de la comédienne avec admiration : « Louise Brooks est l'intelligence du jeu cinématographique, elle est la plus parfaite incarnation de la photogénie ; elle résume à elle seule tout ce que le cinéma des dernières années du muet cherchait : l'extrême naturel et l'extrême simplicité. Son art est si pur qu'il devient invisible. »

L'actrice (1906-1985) avait plus d'un admirateur. Attirée par la danse dès l'âge de six ans, Louise Brooks assista autour de ses quinze ans à un spectacle de la Denishawn, célèbre troupe de ballet avant-gardiste emmenée par Ruth St Denis. Elle se rendra à New York pour suivre les cours de l'artiste et intégrera le corps de ballet prestigieux dès la saison 1922-23. Mais

après deux saisons, elle devra quitter la troupe : la jeune femme est jugée trop émancipée. Elle gagnera alors la revue Scandals pour une année, avant de rejoindre les Ziegfeld Follies à Broadway en 1925. C'est l'époque où les studios de cinéma américains la remarquent. Elle obtient des premiers rôles dans des comédies légères. Elle est engagée par la Paramount pour cinq ans, raconte Olivier Gonord, puis tourne dans le film de Howard Hawks *Une fille dans chaque port*. C'est en 1928. On y raconte la vie du marin Spike Madden dont le souhait est d'avoir une fille à chaque escale : à Amsterdam, il croise Lena, mais elle est mariée et mère de famille ; à Rio, il remarque une jeune femme qui lui préfère un officier ; à Panama, il se bat contre un supposé rival, Bill, avec lequel il va se réconcilier à la sortie de prison ; à Marseille, il tombe amoureux de Marie (Louise Brooks) qui, elle, ne pense qu'à l'argent. Spike croit à nouveau être doublé par Bill qui lui fera savoir qu'il a connu Marie il y a bien longtemps. Les deux hommes deviennent alors amis. L'œuvre sera remarquée en Europe. Durant la même année 1928, Louise Brooks sera à l'affiche des *Mendians et la vie*. Jim, un clochard, pénètre dans une maison à la recherche de nourriture. Il découvre un homme mort, tué par Nancy (Louise Brooks), une jeune orpheline, lasse de subir les avances de son tuteur. Ensemble, ils prennent la fuite.

Louise Brooks commence à se faire un nom. Mais c'est en Europe qu'elle tournera ses plus grands films. Trois rôles de femmes aux destins tragiques : *Loulou* (voir ci-contre), *Journal d'une fille perdue* de Georg Wilhelm Pabst et *Prix de beauté* (1930) d'Augusto Genina.

Dans *Journal d'une jeune fille perdue*, Thymiane, seize ans, fête sa communion. Son père pharmacien veut venir de renvoyer sa gouvernante, dont on apprend le suicide le jour de la cérémonie. Le soir-même, le préparateur Meinert séduit la jeune fille qui tombe enceinte. Meinert refuse le mariage et la jeune fille est placée en maison de redressement, son enfant est confié à une nourrice. Pour échapper aux brimades, Thymiane s'enfuit avec Erika, son amie, découvre que son enfant est mort et est entraînée dans une maison close. Elle en sortira en épousant un comte désargenté qui se suicidera. La jeune femme sera prise en charge par l'oncle du défunt.

À la fin des années 30, Brooks retourne à Hollywood, qui lui réserve un accueil froid. Elle apparaît pour la dernière fois au cinéma en 1938 dans *Overland stage raiders*. Oubliée du public et de la profession, Louise Brooks fait l'objet en 1955 d'une rétrospective à Paris. Une autobiographie lui est consacrée en 1982. Elle s'éteindra en 1985.

C.Z.
➔ **Le 5 octobre à 20h, à l'UGC Ciné Cité à Strasbourg.**
Projection

La danse funeste de Lulu

Spectacle

Les Tiger Lillies et la danseuse Laura Caldwell peignent la chute vertigineuse d'une femme avide d'une jouissance qui va la perdre. Lulu, personnage littéraire maudit, s'abîme dans l'enfer de ses excès suscités par des amants détraqués.

«Lulu» s'inscrit en lettres de sang sur l'affiche de cette création de l'Opera North de Leeds. Comme pour préfigurer le destin tragique de cette victime des fantasmes masculins les plus sordides, avant qu'elle-même ne s'érige en maîtresse libre et rebelle collectionneuse de vices jusqu'à en mourir. Inspirée par *L'Esprit de la terre* (1895) et *La Boîte de Pandore* (1904) du subversif dramaturge allemand Frank Wedekind, cette Lulu débridée a maintes fois affolé les sens à l'opéra (par Pierre Boulez et Patrice Chéreau en 1979) ou au théâtre (par Peter Zadek en 1988 ou Stéphane Braunschweig en 2010). Dans ce millésime 2014 – *Lulu - A Murder Ballad* – revisitée par l'inclassable trio londonien Tiger Lillies mis en scène par le photographe américain Mark Holthausen, Lulu avance en 18 tableaux chantés et dansés, de sa condition de fille prisonnière d'un père sans vergogne à sa déchéance de femme fatale prostituée devenue jouet du plaisir d'amants cyniques guidés par leurs pulsions.

Incarnée par la danseuse britannique Laura Caldwell, Lulu s'autodétruit en conscience, à Berlin, Paris et Londres, passant entre les mains libidineuses de Shunning, Goll, Schwartz, Alva et Jack (l'Eventreur). Une vie sulfureuse qui ne pouvait qu'être redessinée par des



© Tom Arber

Tiger Lillies provocateurs, chantres de l'expressionnisme allemand des années 30 marié au théâtre de Brecht, aux excentricités décadentes du cabaret berlinois et au music-hall anglais empreint de ce *nonsense* si typique des Monty Python. Car les Tiger Lillies, conduits par le fantasque chanteur et musicien Martyn Jacques, raclent les bas-fonds de la misère qui fédère les paumés. S'emparer de

cette histoire pour en écrire une partition issue des vers de Wedekind relève donc de l'évidence. Pour mieux vibrer au rythme de cette petite musique de l'enfer, grisante mais ô combien dérangeante.

Alexis Fricker
➔ **Le 6 octobre à 20h30, à l'auditorium de la Cité de la musique et de la danse**

La vision de Pabst



L'ensemble allemand Kontraste, emmené par Mark-Andreas Schlingensiefen, va assurer l'accompagnement musical du film de Pabst. Il interprétera la partition écrite en 1997 par Peer Raben (1940-2007) qui a mis en musique nombre de films de Rainer Werner Fassbinder.

Loulou est née au cinéma en 1929, sous le regard de Georg Wilhelm Pabst. Dans ce film muet redécouvert au début des années 80, l'héroïne est interprétée par l'Américaine Louise Brooks, célèbre comédienne à la coiffure au carré.

Pabst, explique Raymond Borde dans *L'Avant-Scène cinéma* (décembre 1980), est ouvert à la psychanalyse à une époque où celle-ci était confidentielle. Le réalisateur a signé en 1926 *Les mystères d'une âme*, «premier film ouvertement freudien». Il fera de l'Américaine Louise Brooks, «irradiante de sensualité, le symbole de l'amoralisme radical. (...) Il renie deux mille ans de civilisation chrétienne pour magnifier les joies de la chair et l'amour canaille.»

Dans ce film-culte, Loulou est la maîtresse d'un patron de presse veuf, Peter Schön, et entretient des relations amicales avec le fils de ce dernier, Alwa. Elle est aussi proche de Schigolch, dont on ignore s'il est son père ou son amant. Mais voilà que Schön annonce son remariage et explique à son fils que l'on n'épouse pas une femme comme Loulou. Cette dernière, blessée par ces propos, est à l'origine d'un incident dans le cabaret où elle se produit comme danseuse. L'affaire conduira à la rupture des fiançailles de Schön, qui épousera finalement Loulou. Celle-ci ne mettra pas de terme à ses autres fréquentations. Poussé à bout par Loulou, Schön finira par mourir. Suicide ou meurtre ? La jeune femme, qui est alors accusée de l'avoir tué, prend la fuite accompagnée d'Alwa, de Schigolch et d'une comtesse lesbienne. Le groupe se retrouvera à Londres où Loulou, qui habite une pauvre chambre avec ses amis, sera assassinée par Jack l'éventreur.

«C'est du sceau de la tragédie, (DVD Classik) écrit Olivier Gonord, qu'est marqué le destin de Loulou». Pabst décrit à travers son film les strates sociales d'une époque et oscille entre réalisme et expressionnisme.

Dans *Loulou*, les deux tendances sociale et freudienne développées par Pabst se rejoignent, écrit V. Bachy (*Encyclopædia Universalis*). Les contraintes d'une société hypocrite, l'asservissement des classes, les exigences refoulées du sexe y sont décrites. Ces préoccupations, Pabst les avait déjà mises en avant dans *La rue sans joie* (1925) «tableau véridique, écrit B. Amengual, (*Avant-Scène cinéma* 1980) et impitoyable des misères de la défaite et de l'inflation, de la rapacité des parvenus (...), sans rien taire des rapports que l'antagonisme des classes noue entre la sexualité et l'exploitation sociale».

Morbide mais noble, poursuit V. Bachy, l'art de Pabst affectionne les troubles de l'Eros. Il entend peindre les pulsions de la chair dans leur violence, mais aussi dans l'hypocrisie qu'elles entraînent dans le cadre d'une société donnée. Mais il y a, chez lui, aussi une aspiration à un monde autre.

C.Z.

→ Le 5 octobre à 17h, à l'UGC Ciné-Cité

La conquête de l'espace

Concert

Deux fresques pour ce premier des quatre concerts symphoniques donnés au Palais de la Musique et des Congrès. Si souvent accueilli à Musica, l'indispensable SWR Sinfonieorchester Baden-Baden et Freiburg entoure ici, sous la direction de Pablo Rus Broseta, les non moins nécessaires solistes de l'Ensemble Modern.

En 1997 Musica faisait de *Kraft* le Big Bang préjudant à un foisonnant « portrait », en vingt-quatre œuvres, de Magnus Lindberg. Qu'on le retrouve aujourd'hui au même poste pilote, ouvrant la soirée inaugurale de l'édition 2014, montre la place occupée par une partition choc, tenant autant du coup de poing que d'un minutieux travail d'horlogerie. Influencé par la musique punk à laquelle l'avait initié un DJ berlinois, le compositeur finlandais y jetait l'explosive vitalité de ses vingt ans fascinés par un univers urbain, où un déchaînement primitif rejoint le métal de l'industrie et les lumières crues.

Ni esprit rebelle, ni tentation pessimiste, ni « message » social, Lindberg s'en défend comme dans le reste de son œuvre. Juste la volonté, dit-il, « d'ouvrir de nouveaux espaces », d'y tracer l'énergie rythmique et son corollaire, la brève détente méditative. La prise de possession du terrain orchestral s'incarne aussi bien dans le dispositif symphonique et la circulation qui y fait cheminer les motifs que dans la mobilité des cinq solistes déclencheurs et la répartition des sources



sonores, haut-parleurs compris. Servi par ses alliages de timbres et l'étonnant méissage de ses percussions, ce nouvel avatar de la spatialisation symphonique diversement tentée depuis plus d'un demi-siècle, de Varèse à Stockhausen, a valu à *Kraft* son aura de légende.

La dimension spatiale est inscrite de façon aussi décisive dans la conception de l'autre vaste pièce au programme, *In Situ* de Philippe Manoury, créée il y a un an à Donaueschingen. Au point que très souvent le compositeur a « dessiné les situations et les mouvements spatiaux avant d'avoir écrit la moindre note ». Comme un paysage – le « site » du titre – dont les lignes seraient tracées par le peintre musicien avant que ne s'y inscrivent des détails précis.

Autant d'entités fortement caractérisées, de la pluie de sons aux déflagrations ou aux effets d'écho, instantanés qui captivent l'oreille au fil du voyage proposé par l'œuvre et que relient des transitions volontairement « floutées ». Cette intégration artisanale de micro-événements à la grande forme joue de l'opposition entre un ensemble homogène frontal et un flux hétérogène qui environne l'auditoire. Non content d'exploiter les multiples possibilités stéréophoniques de cette « situation géographique », Manoury la peuple d'une orféverie sonore qui ne cesse d'aguiser l'écoute.

Christian Fruchart

→ Le 26 septembre à 20h30, au PMC

Une force qui va où ?

Les Bamberger Symphoniker viennent pour la première fois à Musica. À leur tête Jonathan Nott, qui, avant de devenir leur directeur artistique en 2000, avait été celui de l'Intercontemporain.



Jonathan Nott © Thomas Mueller

C'est une soirée Musica par excellence. On y trouvera réunis le premier volet d'une anthologie à suivre, une première mondiale attendue et un classique de l'audace créatrice. L'anthologie est celle qui est consacrée à Ondřej Adámek, ténor de naissance tchèque et globe-trotter du son allant à la découverte de ce qui en Espagne, en Inde, au Japon et ailleurs, subsiste des traditions musicales. On détectera lors d'autres concerts ce qui passe du flamenco dans son quatuor *Lo que no' contiamo'* et de quelle manière les instruments de l'Intercontemporain dans *Nôise* se chargent de la vocalité du théâtre *Nô*.

L'extraordinaire inventivité bricoleuse d'Adámek a attiré quelques-uns des plus grands chefs actuels, à commencer par Boulez, qui créa *Endless Steps* à Lucerne en 2008. C'est avec cette étonnante page qu'on pénétrera dans un univers orchestral chargé de couleur et d'expression, de ceux qui chahutent l'auditeur pour

Spectacle

sa plus féconde excitation. *Endless Steps* décrit une trajectoire qui n'en finit pas. « On monte, on descend ? Impossible de savoir. Impossible de s'arrêter », écrit le compositeur de ce qui pourrait être le parcours d'un Wanderer speedé d'aujourd'hui.

L'événement de ce concert demeure évidemment la création de *Spuren*, concerto pour quatuor à cordes et orchestre de Michael Jarrell, auteur d'une vingtaine d'œuvres concertantes d'un extrême raffinement d'écriture, qui font de lui un maître incontesté en la matière. Cette nouvelle page emploie une formation qui a tenté nombre de compositeurs actuels, un Rihm, un Dusapin ou un Manoury notamment. On y retrouvera le Quatuor Arditti dialoguant avec l'orchestre. Le concert se conclura par la suite tirée par Alban Berg de son opéra *Lulu*, où le destin tragique de l'héroïne fatale, conquérante allant à la mort, colore l'expressionnisme viennois de l'orchestre. La voix soliste sur un tel fond, ici celle de Christine Schäfer, est à chaque fois un miracle d'émotion.

C.F.

→ Le 3 octobre à 20h30, au PMC

Sur le seuil

Pour le concert de clôture un habitué, l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg, conduit par Peter Hirsch, revient en compagnie du pianiste Jean-Frédéric Neuburger dans un programme judicieusement composé.

Attention, splendeur... Splendeur de *Transitoires*, cinquième et avant-dernière étape du cheminement parcouru dans ses *Espaces acoustiques* par Gérard Grisey. Splendeur de *Stèle*, l'ode funèbre de György Kurtág. Séparé de son contexte, *Transitoires* se suffit pleinement à lui-même dans l'extrême puissance d'envoûtement atteinte par la fusion de ses timbres, qui les apparente à des sons électroniques, sans recours pourtant aux pratiques électroacoustiques. Univers interstellaire proprement inouï que celui de cette « polyphonie spectrale » dont se dégage un sentiment d'élévation qui culmine dans l'extraordinaire dépouillement de sa conclusion par l'alto solo. On pense irrésistiblement aux *Chants pour franchir le seuil* du compositeur prématurément disparu.

Stèle est un Requiem en raccourci, d'une densité extrême : une douzaine de minutes en trois mouvements enchaînés pour passer d'une solennité brucknérienne – la référence à Bruckner est indiquée par Kurtág dans la partition – à la désagrégation sanglotante et aux cris

du désespoir. Le rythme pesamment lent d'une marche funèbre et solitaire dans un paysage désolé achève le chant de deuil qu'aura interrompu en son milieu un mystérieux silence : regard d'un mourant sur le ciel, explique le compositeur.

Entre ces deux sommets de méditation musicale encadrant la soirée, place à l'énergie de la génération montante. Celle que déploie l'Allemand Philipp Mainitz dans son *Concerto pour piano* que créera Jean-Frédéric Neuburger. Celle que déchaine Ondřej Adámek dans *Dusty Rusty Hush*.

Créée en 2007 dans une aciérie convertie en musée, la page enrichit certes le catalogue des hymnes à l'industrie entonnés dans les incunables *Fonderies d'acier* de Mossolov et *Pacific 231* d'Honegger. Elle révèle surtout dans le registre des émotions fortes autant de jubilation polyrythmique que de verve coloriste.

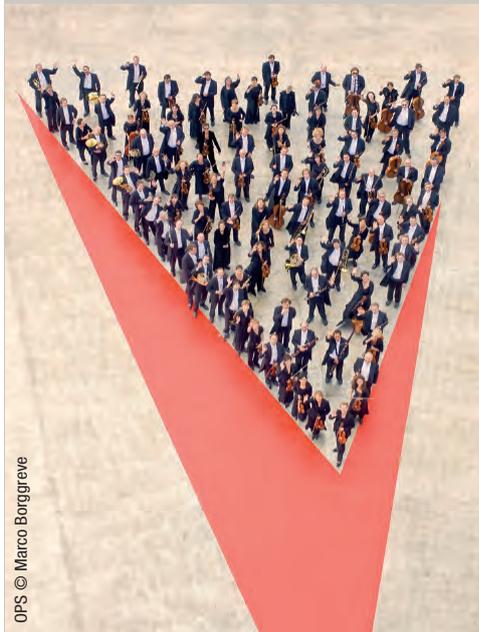
C.F.

➔ **Le 10 octobre à 20h30, au PMC**



Jean-Frédéric Neuburger © Carole Bellaiche

Du matin à la nuit



OPS © Marco Borggreve

L'OPS apporte à Musica une double contribution. Laquelle n'est pas la part la moins séduisante de l'affiche 2014.

Il faut saluer d'abord la poursuite de l'annuelle tournée bas-rhinoise soutenue par le Conseil général du Département et passant par Bischoffsheim, Soultz-sous-Forêts, Reichshoffen avant un dernier rendez-vous à la Cité de la Musique. Sous la direction du chef canadien Jean-Michaël Lavoie, *Strange Ritual* de Philippe Manoury et *Serendib* de Tristan Murail voisineront avec des pages de Fauré et Ravel. Programme chargé de suggestions poétiques qui a tout pour susciter la curiosité et l'intérêt d'un public élargi.

Marko Letonja reprendra sa place à la tête du «Philhar» pour l'avant-dernière des quatre grandes soirées symphoniques de la salle Erasme. C'est aussi pour l'OPS le concert d'ouverture de la saison, partagé entre une page de longue haleine de Pascal Dusapin et l'un des plus fondamentaux parmi les classiques du vingtième siècle.

Avec *Morning in Long Island*, créé en 2011, Dusapin entend inaugurer un cycle de «concerts pour grand orchestre» ayant pour sujet la nature. L'évocation, dont le caractère tonal n'exclut pas une conception moderne de l'écriture, «raconte» une promenade dans un cadre saisi dès l'aube, menant d'une méditation qui s'exalte à l'intrusion d'une danse peu sensible à cette élévation. Toute une tradition du poème symphonique est ainsi somptueusement renouvelée.

En pénétrant ensuite dans les ténèbres d'une âme jalouse de ses secrets, telles que les peint *Le Château de Barbe-Bleue*, on se souviendra que c'est sur la scène strasbourgeoise qu'eut lieu en 1954 la création française du chef d'œuvre de Bartók, Heinz Rehfuss et Elsa Calvetti chantant le Duc et Judith. En français certes, mais quelle découverte! Le prestigieux duo d'aujourd'hui, Franz Hawlata et Nina Stemme, confronte deux grandes voix wagnériennes qui étincellent sur les plus grandes scènes. Deux puissantes présences et un chef lyrique dont l'envergure promet le plus fascinant voyage au bout de la nuit.

C.F.

→ Le 8 octobre à 20h, au PMC

Festival À Strasbourg, Musica veut s'affranchir des codes

Revendiqué comme le plus grand festival de musique contemporaine de France, Musica revient pour sa 32^e édition à Strasbourg, du 25 septembre au 10 octobre, avec pour ambition d'abolir les frontières artistiques.

Cette année, Musica veut bousculer les conventions en mêlant les formes – musique, théâtre, cinéma, opéra... – et en diversifiant les moments de spectacle : du piano avec Jean-Frédéric Neuburger un dimanche matin à 11 h, un opéra-film intitulé *Mitsou* à 14 h 30 en semaine, un ballet-orchestre avec *Bartabas* à La Filature de Mulhouse, ou encore un ciné-concert autour de *Loulou* un dimanche en fin d'après-midi...

Autant de possibilités pour pio-



Bartabas présentera son « Golgotha » à La Filature de Mulhouse. Photo Nabil Boutros



Le groupe The Tiger Lillies se produira après le ciné-concert « Loulou ».

Photo Tom Arber

cher parmi 43 manifestations et plus de 70 œuvres d'une soixantaine de compositeurs. Le festival donnera le ton dès l'ouverture le 25 septembre, avec un spectacle-installation baptisé *Stifters Dinge* de Heiner Goebbels. Suivront un « no man show » avec cinq pianos sans pianiste, un théâtre sans acteur et un concert sans musicien...

« Diversité » féminine

Le festival souhaite également « promouvoir la diversité » avec une présence féminine accrue, de la compositrice Claire-Mélanie Simnhuber pour *Mitsou*, à Joëlle Léandre, la directrice artistique du concert de jazz « Can you hear

me », en passant par la comédienne Valérie Dréville, Molière 2014, dans *Un temps bis*. Femme également à l'honneur : le personnage de Loulou, femme fatale et énigmatique, interprétée dans les années 1920 par Louise Brooks. Ainsi sont programmés trois rendez-vous autour d'elle : le ciné-concert *Loulou* le 5 octobre, suivi du film documentaire *Louise Brooks, looking for Lulu*, et le lendemain, le spectacle du trio The Tiger Lillies.

Enfin, Musica fait également fort en programmant pas moins de 26 créations françaises et mondiales, notamment sur le thème du conflit de pouvoir et des bruits de guerre : les concerts « Registre

des lumières » de Raphaël Cendo et « L'homme armé » de Francesco Filidei, respectivement programmés les 1^{er} et 7 octobre.

Un thème qui devrait résonner avec un autre conflit, celui des intermittents du spectacle. Le festival ne sait pas s'il devra composer avec, ou si la colère sera retombée en septembre. Jean-Dominique Marco s'est dit « solidaire », néanmoins le directeur de Musica n'est « pas favorable à la suppression des spectacles ».

Fabienne Delaunoy

■ **RÉSERVER** Billetterie ouverte à la Boutique culture, place de la Cathédrale à Strasbourg, ans les relais prévus et sur le site internet : www.festival-musica.org

STRASBOURG L'édition 2014 présentée hier

Musica, créations de demain

Institution plébiscitée pour ses vertus artistiques, Musica s'annonce cette année encore comme un bouillon de créativité où les frontières entre la musique et les autres disciplines artistiques seront abolies. Un festival tourné vers l'avenir.

Depuis ses débuts en 1983, Musica est devenu bien plus qu'un festival dédié à la musique contemporaine. C'est « une marque internationalement reconnue, qui bénéficie au rayonnement strasbourgeois », comme l'a rappelé le premier adjoint au maire Alain Fontanel hier, lors de la présentation du festival à la médiathèque André Malraux à Strasbourg.

À juste titre : en 32 ans, le festival a su séduire un auditoire exigeant, avide de découvertes et d'innovations. L'an dernier, plus de 15 000 spectateurs en avaient bénéficié. Et pour cette nouvelle édition, qui s'étalera sur septembre et octobre 2014, ce sont 43 manifestations qui invitent à se délecter de près de 70 œuvres, pour une soixantaine de compositeurs issus de trois générations.

« Spectacles, concerts, musique de chambre, nous irons du grand concert symphonique en soirée à l'intime récital du dimanche matin et des fins d'après-midi, du spectacle grand public au monodrame âpre et tendu, du chef-d'œuvre du cinéma muet à l'originale expérience d'un opéra-film », a lancé le directeur du festival, Jean-Dominique Marco. « Autant d'univers différents qui se rejoignent dans une même envie, celle de bousculer les codes et les conventions, un besoin d'aller au-delà des limites pour investir de nouveaux espaces sonores et visuels. »

Et de nouveaux concepts. Comme celui du « no-man-show » signé Heiner Goebbels, qui ouvrira le festival cette année, le 25 septembre au Théâtre de Hautepier-



Jean-Dominique Marco, directeur du festival Musica. PHOTO DNA - MICHEL FRISON

re. Un spectacle étonnant où l'on ne trouve ni acteur, ni musicien. Car sur la scène sans artiste de *Stifters Dinge*, les protagonistes sont cinq pianos qui dépassent leur seul rôle d'instrument.

Un opéra-film tout public

À voir le soir de l'ouverture également, une nouvelle œuvre phare écrite par Hugues Dufourt pour les Percussions de Strasbourg : *Burning Bright*, qui scelle là une relation complice de presque 40 ans entre le compositeur et l'ensemble strasbourgeois.

Le lendemain, 26 septembre, l'Orchestre symphonique de Baden-Baden/Freiburg et l'ensemble Modern interpréteront deux grandes formes : *Kraft* de Markus Lindberg et *In Situ* de Philippe Manoury, compositeur strasbourgeois pionnier, notamment, dans l'exploration de la transfor-

mation des sons en temps réel.

On pourra également assister à une invention d'un nouveau genre : un opéra-film tout public. *Mitsou*, du cinéaste Jean-Charles Fitoussi et de la compositrice franco-suisse née à Strasbourg-Claire-Mélanie Sinnhuber, raconte l'histoire de Balthus, un enfant à la recherche de son chat Mitsou, et d'une mystérieuse brèche dans l'espace-temps...

Autres temps forts de la quinzaine, le dernier spectacle flamenco de Bartabas, *Golgota*, donné à la Filature de Mulhouse le 28 septembre en association avec Musica. Ou encore le concert *Registre des lumières* le 1^{er} octobre, deuxième partie d'un diptyque de Raphaël Cendo débuté avec son *Introduction aux Ténèbres*, sur un livret extrait de *L'Apocalypse selon Saint-Jean* (présenté à Musica en 2010).

Avant de présenter ce riche programme, dont nous ne pouvons publier ici une liste exhaustive, Jean-Dominique Marco a laissé l'occasion à Catherine Leromain, intermittente œuvrant pour Musica depuis de nombreuses années, de s'exprimer sur les raisons de leur lutte actuelle. Le directeur du festival s'est déclaré « solidaire des intermittents », s'associant à leur inquiétude. Mais a tenu à préciser : « Je respecte le droit de grève mais je ne suis pas favorable à l'annulation de représentations. » ■

SOPHIE DUNGLER

► Du 25 septembre au 10 octobre. Billetterie ouverte à partir d'aujourd'hui à la boutique culture, place de la Cathédrale à Strasbourg : ☎ 03 88 23 47 23. Programme complet et informations sur @ www.festivalmusica.org



Musica dévoile sa programmation pour 2014 P.2

FESTIVAL La programmation de Musica 2014 a été dévoilée lundi

Classique et contemporain

Gilles Varela

Une salle comble attendait lundi Jean-Dominique Marco, directeur général du festival Musica, pour la présentation très attendue à la médiathèque André-Malraux, de la programmation 2014. La musique classique contemporaine sera à l'affiche du 25 septembre au 10 octobre. Seule fausse note pour cette mise en bouche soignée, un virulent « scandaleux ! » lancé par un invité à l'encontre d'une représentante des intermittents du spectacle à qui le festival avait accordé une tribune pour dénoncer la réforme concernant son métier. Des inquiétudes partagées par Jean-Dominique Marco qui s'est dit « solidaire et favorable aux grèves mais pas à l'annulation des spectacles ».

Un événement reconnu

Cette 32^e édition naviguera entre concerts symphoniques, spectacles grand public et « monodrames âpres et tendus ». Le lancement de cette quinzaine se fera avec le surprenant et poé-



Jean-Dominique Marco, directeur du festival, a présenté l'affiche.

tique *Stifters Dinge*, signé Heiner Goebels, un *no man show* sans acteurs ni musiciens. Et si Musica reste le festival qui va au-delà des rencontres et explore les liens qui se tissent entre la musique et les autres arts, il n'en reste pas moins un événement accessible, reconnu et apprécié pour la diversité et la richesse de sa programmation pointue. ■

Programme sur : www.festival-musica.org

Energies locales

Les Percussions de Strasbourg, l'ensemble Linea sous la direction de Jean-Philippe Wurtz et Accroche note, trois formations emblématiques strasbourgeoises, seront à nouveau à Musica.

Du théâtre musical à la sérénité

Au TNS Georges Aperghis réunit les éléments d'un théâtre musical nouveau, comme pour montrer que chacun, pris dans sa singularité peut influencer l'autre par simple juxtaposition... L'alternance des textes de Samuel Beckett avec des musiques d'Helmut Lachenmann, Franco Donatoni et Georges Aperghis, est à l'origine de ce curieux spectacle. A l'origine une sorte de défi qui ne tient que lorsqu'il est soutenu par des artistes éprouvés. Ce qui fut ici le cas : Valérie Dréville pour les textes, Geneviève Strosser à l'alto, auxquelles il faut ajouter Daniel Lévy pour les lumières. Le problème qui se posait était ici, de *Chercher les rythmes exacts, observer l'écoute de l'une et de l'autre, de l'actrice vers la musicienne, de la musicienne vers l'actrice, révéler des moments oubliés, montrer des extraits de corps-jambes-bras-coudes-visages, comme ceux des dames de Rembrandt. Ombres vivantes et mouvantes, surgissements de moments graves et gais, en alternance.* (G. Aperghis). Des mots, des mots, des mots ! Le résultat n'est pas convaincant mais ouvre, peut-être, des horizons nouveaux, à condition qu'une cohérence plus intime entre ces éléments, finalement assez disparates, puissent, un jour s'établir.

Accroche Note

C'est une heure de sereine exploration qu'a proposé Ac-

croche Note aux auditeurs d'une Matinale, à commencer par «Dikha» de Christophe Bertrand. Armand Angster seul en scène avec ses instruments, soutenu par des interventions électroniques également confiées à la clarinette. Le déroulement de ce jeu, très virtuose, contient en soi une sorte de dramatisation de l'œuvre. La pièce se trouve tendue des balbutiements du début jusqu'à l'explosion finale, sans très aucune. Enchaînant avec «By the Way» pour clarinette et piano de Pascal Dusapin, le soliste a détaillé les différents épisodes de cette sonate, véritable pièce de musique de chambre précédant «Wolken», du même Dusapin, caractéristique du Lied contemporain, sur un texte de Goethe. C'est une musique fine, sensible, fascinante dont Françoise Kubler s'est fait l'idéale interprète, une contribution essentielle au répertoire de la musique de chambre contemporaine. Les deux œuvres, commandées d'Accroche Note ont été données en création mondiale avec un immense succès. «Being as one» pour clarinette, contrebasse, soprano et violoncelle, du Japonais Dai Fujikura avait pour objectif de créer un instrument imaginaire avec ces trois instruments. Sur des entrelacs de sons filés et harmoniques la voix plane, calme, expressive et assez émotionnelle avec une harmonie spécifique et en dépit de quelques emballements.

Ce beau concert s'est terminé sur «Two Poems by Borges» pour voix et ensemble instrumental de Daniel D'Adamo. D'Adamo sait captiver l'attention et la maintenir jusqu'au bout. *J'ai composé, écrit-il, sur ces deux poèmes comme celui qui s'invite dans l'intimité d'une passion secrète. Toutes les idées musicales que j'ai utilisées sont volontairement délicates et peuvent sembler éphémères.*

La haine de la musique

Avec «La haine de la musique» du même Daniel D'Adamo les auditeurs de Musica ont retrouvé le théâtre musical sous une forme plus accomplie et pour lequel Christian Gangneron a réglé la mise en scène sur un livret d'après Pascal Quignard, Jean Tartaroli les lumières et Nicolas Maisse la vidéo. Le texte était dit par Lionel Monier et l'ensemble TM+, installé à Nanterre, était dirigé par Laurent Cuniot. *Le texte est fort, aphoristique, pessimiste et érudit. L'acteur à qui il est confié crée un «parcours de l'écoute», un «cheminement du récit, des premiers hommes représentant le son dans les peintures rupestres, jusqu'à notre civilisation sonore amplifiée.* La qualité de l'interprétation garantit à ce spectacle le succès dans le paradoxe qu'il développe et que le compositeur explicite dans sa musique: *Des hommes, guidés par l'écho dans l'obscurité d'une cavité*

aussi nocturne que résonnante, ont donné naissance à l'art... La musique attire, la musique est un hameçon qui nous enchaîne dans la fascination. Elle nous attire et elle nous perd.

L'Orchestre Philharmonique du Luxembourg

Quatre œuvres figuraient au programme de ce dernier concert de Musica 2014, dans un Palais de la Musique en pleins travaux. Dès le début de «Transitoires» de Gérard Grisey, les longues exclamations soutenues par des percussions discrètes, créaient un espace sonore dans lequel s'inséraient les pulsions structurant une œuvre insolite. Puisque un Fafner débonnaire montre un moment le bout de l'oreille avant que l'œuvre ne s'achève dans un quasi-silence détendu et souriant. La création mondiale du «Concerto pour piano» de l'Allemand Philippe Maintz a consacré le triomphe du pianiste Jean-Frédéric Neuburger. L'œuvre se rapproche, si l'on peut dire, du modèle classique sans, toutefois s'y perdre. J.-Fr. Neuburger a été l'artisan de cette confrontation, à la fois dans ce qu'elle contient de violence en soi avec un toucher miraculeux et le pied-de-nez aux grincheux dans la péroration finale, *il y a une véritable fin de concerto pour piano...* Succès assuré pour tous après cette interprétation

magistrale. En seconde partie de ce concert nous avons retrouvé Ondrej Adamek, toujours aussi amoureux de pizz qui, à l'échelle de tout un quatuor orchestral se transforme en une sorte de feria, ponctuée de périodes répétitives mais bienvenues. Musique descriptive par moment, dans laquelle, peu à peu le calme revient.

Un hommage à Pierre Pflimlin

Excellente transition vers ce qui fut, sans doute, le sommet de ce concert de clôture, «Stèle» de György Kurtag, trois mouvements *in memoriam Andrass Mihaly* et hommage à Pierre Pflimlin à qui ce concert était dédié. Kurtag est le maître de la forme brève mais dense. Ainsi le premier de ces trois mouvements est un Adagio d'une grande tendresse et expressivité. Suivi d'un Lamento-Disperato dans lequel le retour d'une même cellule sonore et l'apparition brève d'une polyrythmie accentue le caractère mélancolique. Et l'hommage se termine dans un calme impressionnant, dans la sérénité de la mort, magnifique. L'Orchestre Philharmonique du Luxembourg, dirigé de main de maître par Peter Hirsch, apporte à ces partitions une sensibilité à fleur de peau dans une palette dynamique qui privilégie la retenue et ne se laisse jamais aller à l'excès sonore. Ainsi s'est achevé, dans une ferveur et une émotion tangibles ce dernier concert de Musica 2014.

Gabriel Andrés

Les Percussions de Strasbourg

C'est un impressionnant panel de sonorités, bruitages, percussions, caresses d'archet et trouvailles que les Percussions de Strasbourg ont présenté à un public ravi, durant ce second concert du Festival Musica 2014, au TNS.

Le côté magique d'une œuvre phare

Il y a dans cette appréhension de l'espace par des sonorités insolites un aspect enchanteur au sens magique du terme, un aspect dont il serait erroné d'ignorer la signification multiple. Une salle, plongée dans le noir et immédiatement un *instrumentarium*, étincelant de tous ses cuivres, bronzes et autres alliages métalliques émerge et l'enchantement se met en route. Les Percussions et leur compositeur-vedette Hugues Dufourt ont, pour ce concert et dans cette œuvre, opté pour la manière soft, quelques explosions de tempérament mises à part, bien évidemment, sans lesquelles les Percussions ne seraient plus les Percussions. *Burning bright*, commande d'État, a été donnée ici en création mondiale, une œuvre qui ne pouvait exister dans cette forme que grâce à la relation complice qu'entretiennent depuis le milieu des années 70, les Percussions et H. Dufourt. Dans ce sens *Burning bright* est donc à la fois un retour aux sources et une nouvelles exploration de ce continent infini qu'est la percussion. Méditation peut-être aussi sur le poème incandescent de William Blake puisque le compositeur privilégie volontairement le caractère méditatif de l'œuvre poétique par comparaison à son caractère incandescent. Il y a là un élément philosophique, dans l'espace sonore aussi, que H. Dufourt souligne. Plongé dans les abîmes d'une condition de misère, l'homme peut néanmoins voir sourdre dans le monde une lumière brûlante qui lui indique, sans promesse aucune, la possibilité d'un règne autre que celui des prédateurs. Les percussionnistes, Cl. Ferrier, Bern, Lesage, Keiko Nakamura qui symbolise en



ARCHIVES/L'AMI

quelque sorte la pérennité des Percussions, M.-T. Nguyen, Fr. Papirer et O. Tzschoppe ont été largement à la hauteur d'une mission difficile et délicate. Et méritaient l'enthousiasme d'un public particulièrement chaleureux.

Jeunes compositeurs aux Matinales

En invitant trois jeunes compositeurs de la classe de Philippe Manoury, en résidence au Conservatoire de Strasbourg où il enseigne la composition depuis 2013, à présenter leurs œuvres au public de Musica, le festival a également donné à l'Ensemble de musique contemporaine du Conservatoire de Strasbourg que dirige Armand Angster l'occasion de prouver son efficacité. Introduits par leur professeur Ch. D. Wajnberg, E. Haan et A. Marion-Gallois ont retracé leur démarche et la lente genèse de ces œuvres. *La dynamique strasbourgeoise crée un environnement propice à l'épanouissement de jeunes talents. Ch. D. Wajnberg, né en 1980 signe Lithium, œuvre complexe dans laquelle l'auteur propose une architecture dans laquelle la perception peut évoluer plus librement et qui, à la juxtaposition et la succession, substitue la superposition et l'enchevêtrement. Dans la recherche d'une structuration de l'espace sonore l'auteur pose, avec Li-*

thium un jalon où l'informative réapparaît sous une nouvelle forme. Vivian... connais pas du jeune strasbourgeois Etienne Haan est plutôt orienté vers le théâtre musical. Sur un texte de K. Ben El Kebir il a composé une partition dense, prégnante, expressive et par moments descriptive qui a autant de tempérament que de caractère. Signalons qu'en dépit de son jeune âge, le compositeur est né en 1992. E. Haan a été récompensé au concours de composition d'Isle Verde Bronces, en Argentine. Plus ambitieuse est l'œuvre d'A. Marion-Gallois, *La fille étoile*. La complexité de la partition – en plus de l'*instrumentarium*, deux sopranos et deux flûtistes – illustre une recherche musicale et philosophique dans laquelle la dialectique entre les voix et les flûtes contraste avec l'écriture instrumentale, reflet de l'effort constructif dans la réalisation d'une société. C'est très savant. Armand Angster à la tête de l'ensemble de musique contemporaine du Conservatoire de Strasbourg a défendu ces œuvres et leurs auteurs avec la conviction et le talent qu'on lui connaît.

Le quatuor Tana, révélation et surprises

Pour sa première apparition à Musica le quatuor Tana, A. Maisonhaute, Pieter Jansen, Maxime Desert

et Keanne Maisonhaute, avait composé un programme exigeant, très intéressant et superbement rendu. Le sixième quatuor de Jacques Lenot date de 2008 a été donné en création mondiale. Tout en douceur, discrétion, chuchotements sonores, même pour les pizz qui tombent comme des perles, dans un rythme soutenu, mais sans inutile insistance, du début à la fin, cette œuvre est un bijou. Le quatuor du jeune tchèque Ondrej Adamek date de 2010. C'est une pièce extrêmement difficile, un vrai challenge pour un quatuor à cordes car le musicien doit transformer complètement son instrument, jouer en *scordatura*, apprendre des techniques inhabituelles et surtout faire sortir des mélodies et des rythmes qui sont divisés note par note entre les quatre instruments. Sans parler de la part de flamenco qui entre ici en jeu avec ses coups de talons qui souligne l'esprit rythmique et percussionniste qui anime cette œuvre séduisante. *Shakkei* d'Yves Chauris fait référence à l'art japonais du *shakkei* qui, dans un espace clos doit donner l'illusion d'une perspective. Chez Chauris également pizz et glissades chromatiques le long des touches mais également quelques lignes finement chantantes ? Et c'est sur le quatuor N°4 de Pascal Dypapin que s'est achevé ce beau concert. Il date de 1997 et fait partie, à présent du répertoire des quartettistes. Là encore le public, conquis, a longuement applaudi les œuvres et leurs remarquables interprètes.

Gabriel Andrés

Lenot ou la Streichquartett-Attitude

Création mondiale du *Sixième quatuor* de Jacques Lenot par le jeune quatuor bruxellois Tana à Musica.

POUR JACQUES LENOT, écrire un cycle de 7 quatuors à cordes relève tant d'une pensée particulière que de l'ascèse. Le compositeur décrit sa démarche par une pirouette : « certains ont la Rock attitude, moi j'ai la Streichquartett Attitude ! Écrire un quatuor à cordes aujourd'hui mérite toujours une attention particulière. » Serait-ce pour frapper du sceau de l'évidence toute la filiation avec ses lointains prédécesseurs admirés Haydn, Schumann, Beethoven et Mozart ? Il n'empêche que



Jacques Lenot. (DR)

le quatuor à cordes – son cycle voit le jour entre 1998 et 2013 – demeure pour Lenot la quintessence de l'écriture, une réflexion musicale par excellence. Faut-il pour autant prendre le genre au

sérieux, voire au tragique ? Parvenu à ce *Sixième quatuor*, Jacques Lenot a voulu nous dire des choses secrètes, mais d'une manière simple et détendue, presque sur le ton d'une confiance murmurée au coin de l'oreille. « J'ai pris mon temps pour écrire ce cycle, voilà tout ! Et je suis bien évidemment tenté de continuer, à mon rythme. » De fait, le *Septième quatuor* est déjà en boîte et le disque paraît ces jours-ci chez Intrada.

L'enthousiasme de ce perfectionniste en diable a été stimulé par ces formidables jeunes musiciens du quatuor Tana avec lequel il travaille depuis deux ans : « ils sont curieux et me donnent envie de prospecter encore. » Et comme on

ne se refait pas, le *Sixième quatuor* à cordes de Lenot – *Orphée* de notre temps – continue de chanter, admirablement, éperdument, telle une petite voix intérieure et singulière. À la différence de ses cinq prédécesseurs, on le trouvera certainement moins labyrinthique et d'une architecture résolument plus simple. Emboîtant le pas à son collègue américain Elliott Carter, Jacques Lenot s'est plu à faire parler les quatre instruments comme des personnages aux affinités aléatoires, permettant notamment de passionnants duos. ■

BENJAMIN FRANÇOIS

► Le 28 septembre à 11h, à la Bourse. www.festival-musica.org

derrière la porte sombre



Pour sa rentrée, l'**Orchestre philharmonique de Strasbourg** propose, dans le cadre du festival **Musica**, une version concertante d'anthologie du *Château de Barbe-Bleue*, unique opéra de Bartók.

Par Hervé Lévy
Portrait de Nina Stemme
signé Tanja Niemann

À Strasbourg, au **Palais de la Musique et des Congrès**,
mercredi 8 et jeudi 9 octobre
03 69 06 37 06
www.philharmonique.
strasbourg.eu
03 88 23 47 23
www.festivalmusica.org

Marko Letonja a construit ce programme comme s'il imaginait un voyage intérieur, ouvrant la soirée avec une œuvre récente de Pascal Dusapin, *Morning in Long Island* (2010). Dans cette page atmosphérique le compositeur natif de Nancy plonge l'auditeur au cœur d'un pénétrant paysage sonore, comme s'il proposait une errance dans une zone improbable, située entre un matin mouillé marqué par des promesses solaires sur une plage de la côte Est des États-Unis et la plongée dans son esprit. Entre sensations et réminiscences... Quant à Bartók, avec son unique opéra, il nous entraîne, selon le directeur musical de l'OPS, « dans son "château intérieur". Les couleurs de ces deux excursions sont cependant bien différentes : la lumière naissante de l'aube pour l'une et la profondeur de l'obscurité pour l'autre. »

Écrit en 1911, *Le Château de Barbe-Bleue* est une partition plongée dans le tourbillon de la modernité qui « s'éloigne du postromantisme germanique pour aller vers Debussy et Liszt, faisant une synthèse géniale de l'impressionnisme et de l'expressionnisme

avec des couleurs extraordinaires et variées. Derrière chaque porte qu'ouvre Judith, se trouve en effet un univers sonore autonome et original. » L'histoire est bien connue : tirée du conte de Perrault, elle est celle d'une femme, débarquant dans la forteresse de son nouveau mari, Barbe-Bleue, dont elle est la quatrième épouse. Elle souhaite ouvrir les sept portes de l'immense salle centrale d'une demeure plongée dans l'obscurité. Le duc accepte par amour et l'on sait ce qu'elle trouvera derrière la septième, la seule qu'elle n'avait pas le droit d'ouvrir. Dans une atmosphère musicale où fusionnent influences tirées de *Pelléas et Mélisande* de Debussy – les deux opéras entretenant une étrange parenté – et sonorités venues de musiques folkloriques d'Europe centrale se déploient les charmes d'une œuvre chantée par deux interprètes exceptionnels, à Strasbourg. On retrouve en effet la basse allemande Franz Hawlata et la soprano suédoise Nina Stemme. Wagnérienne au sommet de son art, celle qui est incontestablement la plus grande Isolde de la planète, fera ses débuts dans *Le Château de Barbe-Bleue*. Découvrir cette voix irradiante, puissante et solaire dans le rôle de Judith est un événement en soi. ■



générations

Figures tutélaires de la modernité, grands anciens de la musique contemporaine, compositeurs stars d'aujourd'hui et jeunes pousses : plusieurs générations se rencontrent au **festival Musica** entre filiations revendiquées, collisions (in)volontaires et désirs de tuer le père.

generationen

Persönlichkeiten der Moderne, große Altmeister der zeitgenössischen Musik, Star-Komponisten von heute und junge Triebe : mehrere Generationen treffen auf dem **Festival Musica** aufeinander, zwischen reklamierter Abstammung, (un-)willentlichen Kollisionen und dem Wunsch nach Vätermord.

Par Von Hervé Lévy

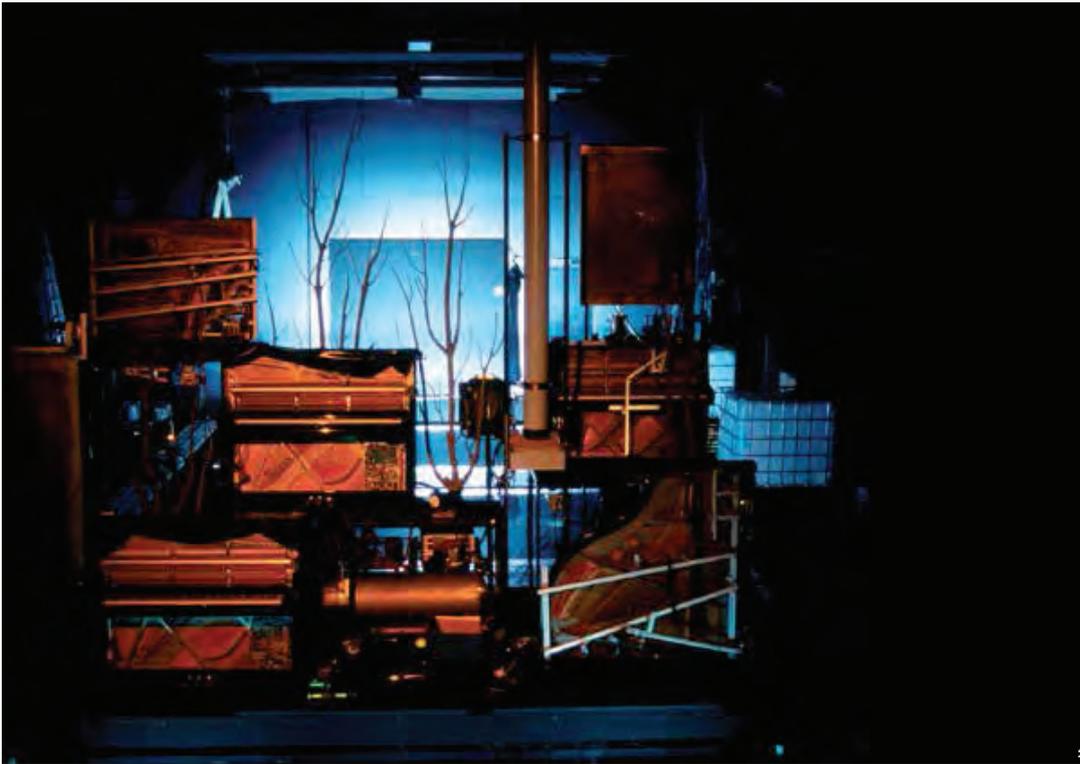
À Strasbourg (et en Alsace), du 25 septembre au 10 octobre
In Straßburg (und im Elsass), vom 25. September bis 10. Oktober

+33 (0)3 88 23 47 23
www.festivalmusica.org

Une vingtaine de créations mondiales en 43 manifestations : Musica, creuset des sonorités des XX^e et XXI^e siècles, laisse une intéressante place à leurs pères spirituels comme Béla Bartók avec une version concertante de son unique opéra, *Le Château de Barbe-Bleue* dans une distribution d'anthologie (08/10 au PMC). Dans le même esprit, remarquons, en fil rouge, la présence de Lulu, héroïne devenue un mythe du XX^e siècle, de la suite d'Alban Berg (03/10 au PMC) à sa réappropriation par les Tiger Lillies (06/10 à la Cité de la musique et de la danse). Pères et fils plus ou moins légitimes : tel pourrait être le résumé de l'esprit du festival. Illustration avec une mini tournée bas-rhinoise de l'OPS (du 25

au 30/09), placée sous le signe de la *french touch* où Philippe Manoury et Tristan Murail questionnent Maurice Ravel et Gabriel Fauré.

Si les classiques de la contemporanéité (Henri Dutilleux et György Ligeti en tête) et les jeunes trublions trentenaires sont également bien présents, le cœur de la programmation est constitué par les stars de la discipline nées dans les deux décennies de l'après-guerre, que ce soit Philippe Manoury, Pascal Dusapin, Hugues Dufourt (avec la création mondiale de *Burning bright*, 25/09 au TNS) ou Heiner Goebbels avec *Stifters Dinge* (25 & 26/09 au Théâtre de Hautepierre), expérience saisissante à la frontière du théâtre, de la perfor-



mance et du concert. Autre moment étonnant, *Golgota* est un fascinant ballet équestre inspiré des processions andalouses de la Semaine Sainte (26 au 28/09 à La Filature de Mulhouse) où les chorégraphies de Bartabas^{*} rencontrent le flamenco d'Andrés Marín et les pièces polyphoniques espagnoles du XVII^e siècle. « *La musique sacrée de Tomás Luis de Victoria amène une qualité d'écoute et d'émotion particulière* », explique Bartabas : « *Il a fallu mettre les chevaux dans cette ambiance, cela a été un travail sur le souffle et la décontraction. Et pour se mouvoir avec grâce et légèreté, il a presque fallu leur enlever l'animalité. Andrés n'est pas face à un cheval, il est face à un centaure qui n'est presque plus un cheval, et pas tout à fait un homme.* » ■

Fast zwanzig Weltkreationen in 43 Veranstaltungen: Musica, Schmelztiegel der Klänge des 20. und 21. Jahrhunderts, lässt den spirituellen Vätern einen interessanten Platz, wie Béla Bartók mit einer konzertanten Version seiner einzigen Oper, *Le Château de Barbe-Bleue* in einer Distribution von Anthologien (08.10. im PMC). Im selben Geiste ist als roter Faden die Präsenz von Lulu, der mythischen Heldin des 20. Jahrhunderts von der Suite von Alban Berg (03.10. im PMC) bis zur ihrer Wiederaufnahme durch die Tiger Lillies (06.10. in der Cité de la musique et de la danse) hervorzuheben. Mehr oder weniger legitime Väter und Söhne: das könnte den Geist des Festivals am treffendsten zusammenfassen. Illustration mit einer Mini-Tournee der OPS (vom 25.

bis 30.09.) im Zeichen des *french touch* in welcher Philippe Manoury und Tristan Murail Maurice Ravel und Gabriel Fauré erforschen.

Selbst wenn die Klassiker der zeitgenössischen Musik (Henri Dutilleux und György Ligeti an der Spitze) und die jungen dreissigjährigen Störenfriede sehr präsent sind, besteht der Kern des Programms aus Stars der Disziplin, die in den zwei Nachkriegsjahrzehnten geboren sind, sei es Philippe Manoury, Pascal Dusapin, Hugues Dufourt (mit *Burning bright*, 25.09. im TNS) oder Heiner Goebbels mit *Stifters Dinge* (25. & 26.09. im Théâtre de Hautepierre), einer atemberaubenden Erfahrung an der Grenze von Theater, Performance und Konzert. Ein weiterer erstaunlicher Moment, *Golgota*, ein faszinierendes Pferdeballerett inspiriert von den andalusischen Prozessionen der Heiligen Woche (26. bis 28.09. in La Filature in Mulhouse) wo die Choreographien von Bartabas^{*} auf den Flamenco von Andrés Marín und die polyphonen spanischen Stücke aus dem 17. Jahrhundert treffen. „*Die heilige Musik von Tomás Luis de Victoria transportiert eine aussergewöhnliche auditive und emotionale Qualität*“, erklärt Bartabas: „*Die Pferde mussten in diese Stimmung gebracht werden, das war eine Arbeit zur Atmung und Entspannung. Und damit sie sich mit Eleganz und Leichtigkeit bewegen, musste ihnen fast das Animalische genommen werden. Andrés steht nicht einem Pferd gegenüber, sondern einem Zentauren, der fast kein Pferd mehr ist und noch nicht ganz Mensch.*“ ■

Légendes Photolégendes

1. *Golgota* de von Bartabas
© Nabil Boutros

2. *Stifters Dinge* de von Heiner
Goebbels © Mario del Curto

^{*} Déjà présent dans la programmation de La Filature avec *Calacas* en avril 2013, voir *Poly* n°156

^{*} Schon im Programm von La Filature mit *Calacas* im April 2013 präsent, siehe *Poly* Nr. 156

ILS FONT LA UNE

PHILIPPE MANOURY

UN COMPOSITEUR EN VILLE

Philippe Manoury est le plus grand compositeur de musique contemporaine français en activité, et c'est à Strasbourg qu'il a choisi d'enseigner et de créer.

CRÉATION « Ici, on est ouvert. En France, pour la musique contemporaine, il y a Paris... et Strasbourg », affirme d'emblée Philippe Manoury. Après avoir enseigné la composition de musique contemporaine pendant 8 ans à l'université de San Diego aux Etats-Unis, après avoir remporté le prix SACEM de la meilleure création musicale contemporaine, les victoires de la musique... il aurait pu avoir d'autres projets. Mais non : c'est Strasbourg qui l'intéressait. Il l'a fait savoir et a obtenu au bout du compte un poste de professeur de composition au conservatoire de Strasbourg. Le festival Musica n'est pas étranger à ce cheminement : « c'est l'un des plus grands festivals de musique contemporaine du monde ». Il y participe, certains de ses étudiants du conservatoire aussi. « J'ai fait travailler chacun de mes étudiants sur une création ; la direction artistique de Musica en a sélectionné 3, pour être jouées ».

Qui dit musique contemporaine ne dit cependant pas musique élitiste. « La musique est devenue moins sectaire. Elle ne fait pas table rase du passé : c'est une continuité, la musique contemporaine fait partie d'une tradition, celle de la musique savante ».

Stimuler la pratique amateur

Symbolisant cette ouverture, Philippe Manoury a développé un projet avec des élèves de lycées techniques alsaciens, qui interpréteront une pièce qu'il a spécialement écrite pour eux, lors d'un vrai concert, à Musica. Reste maintenant à prolonger l'effet festival. Philippe Manoury rêve d'une vraie saison de musique contemporaine à Strasbourg. « Nous avons plusieurs formations musicales, ici ! » Le projet d'une académie internationale de composition pendant Musica en 2015 s'inscrit aussi dans cette veine, tout comme son rêve d'un grand événement musical fusionnant Musica et le défunt festival de musique classique de Strasbourg. « Il n'y a aucune raison de séparer les deux musiques ».

Musica

4 œuvres de Philippe Manoury seront jouées au festival Musica cette année : « In Situ », « Klag », « Partita II » et « Strange ritual ». Cette dernière pièce sera jouée par l'Orchestre philharmonique de Strasbourg lors de sa tournée dans le Bas-Rhin, organisée avec le Conseil Général (voir dates et lieux en page Agenda). A noter aussi, lors de Musica, le 1^{er} colloque sur la musique électronique en temps réel, « de la musique avec des ordinateurs, en direct, sans bande enregistrée ; en tant que chercheur, c'est mon thème de prédilection », précise Philippe Manoury.



Toute musique a été contemporaine

Philippe Manoury, compositeur de musique contemporaine

INFO+

du 25 septembre au 10 octobre à Strasbourg
festival-musica.org
Tournée bas-rhinoise du 25 au 30 septembre
à Bischoffsheim, Sultz-sous-Forêts,
Reichshoffen et Strasbourg